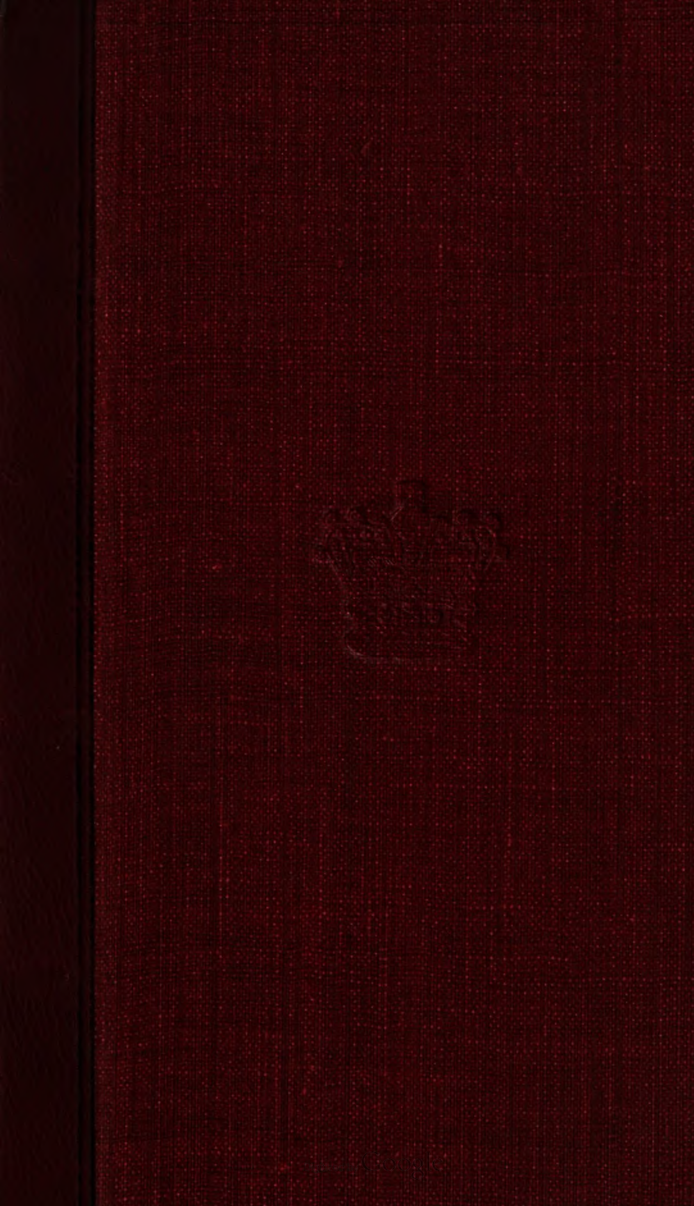


CONQUETES

DU GRAND

CHARLEMAGNE,

ROI DE FRANCE,

Avec les faits héroïques des douze Pairs de France et du grand Fierabras; et le combat fait par lui contre le petit Olivier, qui le vainquit; et des trois frères qui firent les neuf épées, dont Fierabras en avoit trois pour combattre ses ennemis; comme vous verrez ci-après.



A LILLE,

Chez la Veuve PILLOT, Imprimeur-Libraire, rue de Prêtres.

Les quatre premiers Chapitres de ce livre contiennent un traité du commencement de la France, et du règne du roi Clovis.

NOus lisons dans l'histoire des Troyens, qu'après la destruction de leur ville, il y eut un roi nommé FRANCUS, qui étoit compagnon d'Enée, et lequel, en partant de Troie, vint en la région de France. Il commença à y régner en prospérité, et pour la grande félicité de son nom, il fit une cité à qui il donna le nom de France, qui fut par la suite celui de toute la région.

Quand donc la France fut élevé en majesté royale, Pyramus fut le premier, lequel règna cinq ans sur les Français: Mercurus, tente-deux ans: Pharamond, onze ou dix-huit ans: Mérouée, dix ans: Childéric, vigt-six ans: le septième fut Clovis, premier roi chrétien, lequel règna sur les Français, l'an de Notre Seigneur quatre cent quatre-vingt-quatre ans. Je vais faire mention de sa conversion miraculeuse.



CONQUETES DU GRAND CHARLEMAGNE, ROI DE FRANCE,

CHAPITRE PREMIER.

Comme le roi Clovis épousa sainte Clotilde, fille du roi de Bourgogne.

EN ce temps, il y avoit un grand roi en Bourgogne, nommé Guldendus, lequel avoit quatre fils, qui étoient âgés. Le premier se nommoit Agabondus, qui succéda au royaume, et tua l'un de ses frères, nommé Childéric, qui avoit deux filles, fit noyer sa femme, et l'ancienne fille, qui se nommoit Troesne, la fit bannir de son pays et l'envoya en habit dissimulé; l'autre se nommoit Clotilde, et la retint avec lui. Durant ceci, le roi Clovis qui croyoit aux idoles avec tous ses sujets, envoyoit très souvent ses messagers en Bourgogne, qui voyant la grande prudence, beauté et discrétion de Clotilde, en firent récit au roi Clovis, lequel étant bien

informé de la grande beauté et sagesse d'icelle, fut curieux de transmettre des hérauts à Agabondus, oncle de Clotilde, pour l'avoir en mariage. En ce temps, Clovis avoit vers lui un homme fort subtil, nommé Auré ien, qui, par le commandement du roi vint où étoit cette fille, se mit en habit de pauvre et dissimulé, et laissa ses compagnons dans lès bois avec les bons habits; il vint pauvrement devant la maîtresse Eglise de ce lieu le jour d'une bonne fête, et se mêla avec les pauvres pour recevoir l'aumône. Quand l'office fut fini, Clotilde, selon sa coutume, au sostir de l'Eglise, commença à donner l'aumône aux pauvres gens. Quand elle vint à Aurélien, elle lui donna une pièce d'or; lui, comme bien content, baisa la main de la dame. Lorsqu'elle fut en sa chambre, elle commença à penser à ce pauvre qui lui avoit baisé la main, et l'envoya chercher par sa servante. Quand il le sut, il vint à elle, portant en main l'anneau du roi Clovis. Cette fille lui dit: dis-moi, pourquoi dissimules-tu? Aurélien lui répondit: madame, sachez que je suis messager du roi Clovis de France, qui m'envoi vers vous; étant informé de votre beauté et sagesse, veut vous avoir en mariage pour être reine: alors il lui présenta l'anneau du roi Clovis qu'elle prit, et le mit au trésor d'Agabondus, son oncle, et dit au messager qu'elle rendoit salut au roi, en disant qu'il n'étoit pas licite à un païen d'avoir une chrétienne pour femme. Toutefois il la pria de ne rien dire de tout ceci, et de ne rien faire qui ne fut de l'agrément du roi.

Alors Aurélien alla rendre compte de son message au roi; pourquoi le roi Clovis le renvoya l'an suivant à Agabondus, oncle de Clotilde, pour l'avoir pour femme. Quand Agabondus connut l'intention du roi Clovis, il répondit au messager: dis hardiment à ton roi qu'il perd sa peine de vouloir avoir ma nièce pour femme; mais les bourguignons sages conseillers, redoutant fort la puissance du roi Clovis,

par conseil délibéré, cherchèrent les trésors d'Agabondus, leur roi, et trouvèrent l'anneau du roi Clovis que Cloulde y avoit mis et étoit écrit, et portoit son image. Ils conclurent à parfaire la volonté du roi Clovis. Agabondus furieux et plein de ressentiment, délivra Clotilde à Aurélien, qui la mena avec ses gens en grande joie au roi Clovis, qui fut charmé de voir cette belle fille, et l'épousa en grande solemnité royale, selon la loi.

CHAPITRE II.

Comme le roi Clovis fut admonesté par Clotilde de croire en la foi catholique.

LA nuit des noces que le roi et la reine devoient dormir ensemble, Clotilde embrassée de l'amour de Dieu par une grande connoissance de Notre-Seigneur Jesus, dit au roi Clovis : mon cher seigneur, je te prie de m'accorder une demande avant d'entrer au lit avec toi. Le roi lui dit : demande ce que tu voudras, et je te l'accorderai. Alsrs Clotilde dit : premièrement, je te demande que tu veuilles croire au Dieu du ciel, père tout-puissant, qui fit le ciel et la terre, qui t'a créé ; en Jesus-Christ, son fils le roi des rois, qui par sa passion t'a racheté, au Saint-Esprit confirmateur et illumateur de toutes bonnes oppérations procèdant du père et du fils, devant dits, et en la sainte Trinité une seule essence, à qui on doit honneur et toute croyance, crois en cette sainte Eglise, et laisse les idoles faites des hommes, et pense à rétablir les Eglises que tu as fait brûler.

Secondement. je te requiers que tu vueilles demander part et portion des biens de mon père et de ma mère à Agabondus, mon oncle, lesquels il fit mourir sans nulle occasion, mais j'en laisse la ven-

geance à Dieu. Quand elle eut dit, le roi répondit : tu m'as demandé un point, lequel m'est trop difficile à t'octroyer, que je doive oublier mes dieux, par lesquels je me gouverne, pour adorer ton seul Dieu, dont tu m'as parlé. Demande-moi autre chose ; je le ferai de bon cœur. Clotilde répondit : tant qu'il m'est possible de requérir, je te prie que tu veuilles adorer le Dieu du ciel, à qui seul on doit adoration. Le roi ne fit aucune réponse, mais transmit Aurélien, son facteur, à Agabondus, pour avoir les biens de la reine Clotilde. Quand Aurélien eut fait son message, Agabondus répondit au messager qu'il auroit aussitôt son royaume. Pour cette cause, Aurélien dit : le roi Clovis, mon maître, te demande par moi que tu lui fasse réponse sur ma demande, ou autrement il en sera mécontent. Alors les bourguignons tinrent conseils et dirent à Agabondus, leur roi : sire, donnez à votre nièce de vos biens selon que la raison le veut, car il est de droit, et nous connoissons que vous devez le faire ; faites votre possible pour entretenir une bonne alliance avec Clovis, le roi de France et tous ses agens, afin qu'ils ne se jettent sur nous, car ce peuple est très-furieux. Agabondus étant contraint par le conseil des bourguignons, donna une grande partie de son trésor à Aurélien, messager du roi Clovis. Sa femme fut enceinte d'un fils, qu'elle vouloit faire baptiser, priant le roi de le trouver bon, mais il ne vouloit pas en entendre parler. Ce fils fut baptisé, et mourut peu de temps après. Le roi en eût un chagrin extrême, et dit à la reine : si tu l'eusse dédié à nos Dieux, il eût vécu. La reine répondit : cette cause est incapable de troubler mon courage, et je rends graces à Dieu, mon créateur, d'avoir pris en son royaume le premier fruit de mon ventre. L'année d'ensuite elle eût de rechef un autre fils, nommé Lodomirus, qui, après avoir été baptisé, fit une si forte maladie, qu'on croyoit qu'il en seroit mort. Le roi se chagrina de le voir ainsi languir, et dit à

la reine : il en sera de celui ci comme de son frère, car tu l'a fait baptiser contre ma volonté. Alors la reine, pour la contrainte du roi, pria Dieu dévotement pour la guérison de son enfant, et il fut bientôt rétabli.

CHAPITRE III.

Comme le roi Clovis fut victorieux de ses ennemis lorsqu'il crut en Jesus-Christ.

APrès un temps, le roi Clovis commença la guerre contre les allemands, qui vainquirent les français et leur firent perdre beaucoup de monde. Mais quand Aurélin vit la perte des gens du roi, il regarda son seigneur, et lui dit : je vous prie, croyez en Dieu tout-puissant, qui a fait le ciel et la terre, celui que madame adore. Quand il entendit ainsi parler Aurélien, il leva les yeux vers le ciel et commença à pleurer, en disant : or, Jesus-Christ, vrai Dieu tout-puissant, auquel ma femme croit, et lequel de tout son cœur elle prêche être celui de qui survient ces tribulations, et donne remède à celui qui a espérance en lui, je requiers ton aide, je crois en toi et en ton nom, je me ferai baptiser. J'ai demandé mes Dieux pour me secourir, et ils ne m'ont point aidé ; ainsi ils n'ont donc point de puissance, ni qu'ils ne sont de nul confort puisqu'ils ne peuvent secourir ceux qui les invoquent. Pourquoi, mon vrai Dieu, je te requiers comme je desire croire en toi, que je sois délivré de mes adversaires. Et ces paroles finies, les allemands, comme vaincus, commencèrent à fuir tellement, que leur roi fut tué, par quoi ceux qui demeurèrent se rendirent à Clovis et furent ses sujets. Après cette victoire, obtenue par la puissance de Dieu, il vint en France, et ra-

conta à la reine sa femme, comme par invocation divine, il avoit obtenu victoire contre ses ennemis.

CHAPITRE IV.

Comme le roi fut baptisé par saint Remi, et la Sainte-Ampoule fut apportée miraculeusement par un Ange, dont les rois de France sont oints en leur sacre à Rheims.

QUand la reine apprit que le roi étoit converti à foi chrétienne pour la victoire qu'il avoit remportée, elle en fut très-satisfaite. Parquoi elle manda à saint Remi, qui étoit alors archevêque de Rheims, qu'il vint pour prêcher le roi, et le conduire à la foi chrétienne. Quand il fut venu et qu'il eut instruit le roi, il commença à admonester le peuple de France de croire en la loi de notre sauveur Jesus-Christ, dont le peuple ne fut pas contredisant, et en connoissant la grande erreur qui étoit aux idoles; ils commença à croire en lui, et dit: nous délaissons les idoles pour adorer le roi immortel que la reine adore et prêche, et nous voulons bien l'imiter. Incontinent cette chose fut dénoncée à saint Remi, dont il fut foot joyeux, et vint à eux diligemment, comme le bon pasteur qni met tous les soins à garder ses brebis; car son avénement et remontrances furent causes d'un grand bien, et firent renaître tout le peuple par le saint baptême, sans lequel nul ne peut entrer en paradis. Parquoi le roi illuminé de sa grace, fit venir saint Remi. Lorsque saint Remi fut venu, et qu'il eut conféré avec le roi sur le salut, il fit préparer le lieu pour recevoir le baptême; puis après fit peindre quelques histoires sur certains points de notre religion, et fit fonder des Eglises. Tout ceci fait, le roi reçut le saint baptême, auquel saint Remi

commença à dire : sire, il est temps de révoquer les Dieux auxquels autrefois vous avez donné créance, qui sont pleins de vanité et de damnation, et vous devez croire humblement en un seul Dieu tout puissant, père, fils et Saint-Esprit, en une seule et pure essence, qui a créé le ciel et la terre, à qui seul on doit croire; et en Jesus-Christ, son fils, qui voulut prendre humanité pour réparer la désobéissance de notre premier père Adam, et qui fut conçu au ventre de la sainte Vierge Marie, par l'œuvre du Saint-Esprit, qui fut après mis en croix, souffrit une mort douloureuse pour nous racheter, fut enséveli, et ressuscité, puis il monta à la droite de Dieu, son père, lequel viendra une fois juger les vivans et les morts; il faut croire aussi en la sainte Eglise catholique, notre mère et à son ordonnance. Lorsque saint Remi eut assez informé et enseigné le roi et le peuple de créance, il les baptisa au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit; après ce, quand il vint à les oindre, selon la coutume du saint crême, sans que nul l'approchât, incontinent, par le plaisir de Dieu, tout étant en ce passage d'un moment, on vit une colombe descendre subitement du ciel et éclatante de beauté, qui portoit en son bec la sainte ampoule, et l'ayant déposée, on reconnut qu'elle contenoit le saint érême, dont le roi Clovis fut oint le premier par saint Remi, qui resta en dépôt à Rheims, et du saint crême qui est dedans, sont oint les rois de France, seulement une fois en consécration. Quand le roi fut baptisé, ses sœurs, et bien trois mille personnes de son exercice le furent aussi, et par la suite les Français le furent en grande joie et exaltation de gloire et honneur.

CHAPITRE V.

Comme Pépin fut élu roi de France par sa prudence, après que la lignée du roi Clovis fut éteinte.

DAns les chapitres précédens il est fait mention du roi Clovis, premier roi chrétien, dont la lignée succéda de hoir en hoir, jusqu'au vingt-quatrième roi, qui fut le roi Pépin. Le vingt-troisième, nommé Childéric, étoit dévot; il se rendit religieux pour mener une vie solitaire : alors Pépin régna, auquel tous les rois de France en lignée ont succédé, et spécialement son fils, dont voici l'histoire. Dans un livre nommé le miroir historial, est écrit que Pepin, prince, envoya ses messagers au pape Zacharie, pour savoir lequel valoit mieux d'être roi, ou être dit roi; de celui qui se donne de la peine pour jouir de la paix et union, ou de celui qui s'adonne à la nonchalance et à la paresse, et qui se contente du nom de roi.

Quand le pape ouit la demande, il manda à Pépin que celui qui gouverne par raison, se doit appeller roi. Après cette réponse, les Français, par conseil, considérant que Childéric, leur roi, étoit enclin au monastère et à la vie solitaire, quoiqu'on ne doit inférer contre ceux qui vivent solitairement, et selon Dieu, il n'appartient pas à un roi d'être solitaire; car tel est la loi du royaume. Aussi Salomon dit : que là où le prince est négligent, le peuple ne sait que faire; bénite est la terre à qui le prince est noble.

Tout ceci étant bien considéré pour la conservation du peuple, malgré les mécréans qui étoient pour lors, ils élirent roi de France ce noble Pépin. Dès lors

le lignage de Clovis ne régna plus sur les Français, et Pépin fut consacré roi par Boniface et par l'autorité apostolique, par saint Etienne, avec ses deux fils, Charlemagne et Carloman, et ordonnèrent que les rois de France se succéderoient de ligne en ligne plus prochaine; et ledit pape donna malédiction à tous les opposans aux choses dessus dites; c'est pourquoi dans la suite Pépin fit la guerre aux anglais. Selon la coutume de l'Eglise romaine, il ordonna les services des Eglises gallicanes et françaises, avec plusieurs autres matières merveilleuses dont l'honneur fut attribué à bon droit par victoire : il fut enséveli et inhumé en l'Eglise de saint Denis, en France, et laissa ses deux fils qu'il avoit eu de la reine Berthe, fille du grand Herculien, c'est pourquoi quelque temps après on élut empereur de Rome le noble et vaillant Charlemagne, qui avoit déjà régné deux ans avec Carloman, son frère : Pépin, leur père, ne régna que dix-huit ans.

CHAPITRE VI.

Comme le roi Charles, ayant fait des constitutions avec le pape Adrien, fut élu empereur de Rome.

CHarlemagne, autrement dit Charles le Grand, qui, par la grandeur de son corps, sa puissance et opérations vertueuses s'est acquis le nom de Grand, comme j'ai dit : après la mort de son frère, fut élu roi de France, peu de temps après que le pape Adrien régnoit, et qu'il fèisoit grande diligence pour fortifier la foi chrétienne, extirpant les hérésies et constituant des images pour la décoration des Eglises et plusieurs autres labeurs méritoirs devant Dieu.

Adrien, pape, bien informé que Charles étoit une

ferme colonne de la foi, et protecteur des saintes Eglises catholiques, il lui manda de venir à Rome; il se mit en chemin, et arrivé à Pavie, il y mit le siége, séjourna un peu, et puis en partit en petite compagnie pour arriver à Rome, où il fut reçu très-affectueusement, et visita plusieurs lieux; à son retour il prit Paul et en fit son plaisir. Puis il retourna à Rome avec le pape Adrien, et appellèrent plusieurs évêques et abbés, jusqu'au nombre de cent cinquante-trois et firent plusieurs constitutions pour les Eglises. En ce synode, pour la grande piété de Charles, le pape et tous les assistans lui donnèrent pouvoir d'ordonner des évêques et archevêques en toutes provinces; ce qu'il fit. Il anéantissoit et confisquoit les biens des rebelles qui le contredisoient.

Le roi Charles et ses deux fils, Pépin et Louis, et les douze pairs de France s'étoient tous promis fidélité réciproque, et de mourir tous pour le zèle de la foi chrétienne. Il y eut en ce temps plusieurs guerres, tant durant la vie du roi Pépin, père de Charles, comme après que le royaume de Lombardie fut détruit et délivré de ces mécréans; ce qui ne se fit pas sans un grand travail, en France et en Lombardie, à cause du pays dangereux. Quand tout fut bi en terminé, et que toute l'Italie fut réduite sous le tribut du royaume de France, il alla à Rome rendre louange à Dieu dévotement pour la prospérité de ses armes contre les ennemis de la foi; là, avec le pape Adrien, il fit beaucoup de constitutions, qui, par droit d'équité, se devoient conserver: et après qu'il se trouva à Rome ainsi victorieux, son fils fut ordonné et consacré roi des Italiens, et son fils Louis, roi d'Aquitaine; après cela, les Romains qui d'anciennetė firent de grands emportemens, après avoir mis à mort l'empereur, et Constantin, son fils, n'étant pas au gré des Sénateurs et des autres Romains, ils le chassèrent, connoissant la valeur de Charles; du consentement d'un chacun il fut élu empereur de Rome, et fut couronné par le pape Léon, et tous

d'une même voix, lui donnèrent louange et l'appellèrent César Auguste, par une similitude de valeur, en contemplant le plaisir qu'il leur avoit fait en Italie.

CHAPITRE VII.

De la corpulence du très-noble roi Charles, et de sa manière de vivre.

Lorsque le roi Charlemagne fût élu empereur des Romains, il fit plusieurs œuvres merveilleuses et régna empereur treize ans; il fit bâtir plusieurs villes et cités, et en reconstruisit d'autres et plusieurs autres choses qu'on ne peut raconter à cause de la proximité de ses œuvres merveilleuses. Toutefois pour savoir quel homme il étoit, ses œuvres le démontrent. Turpin, archevêque de Rheims, qui régnoit alors, et qui étoit souvent en la compagnie de Charles, dit qu'il étoit bien formé de corps, ayant le regard fier et gracieux; sa taille étoit de huit pieds à la mesure des siens, qui étoient fort longs, et manifestoit des épaules et des reins sans avoir le ventre que bien proportionné, ses bras et ses cuisses étoient bien amples, il étoit subtil, très-sage et actif, la face longue et portoit barbe, et étoit résolu en grande force, il avoit le nez d'un pied de long et une rotondité au bout. Beau rencontre portoit cet homme, car il avoit la face d'un pied de large, avoit les yeux comme un lion furieux, le regard étincelant comme une escarboucle, les sourcils comme demi-maille. Sitôt qu'il regardoit quelqu'un par colère, on avoit peur de lui; la ceinture dont il étoit céint avoit huit pieds de longueur.

Quand il prenoit son repas, il mangeoit peu de pain; mais pour la pitance, il mangeoit en un repas

la quatrième partie d'un mouton, ou deux gelînes, ou une oie, ou un jambon, ou un paon, ou une grue, ou un lièvre tout entier; il étoit sobre de vin, et mettoit peu d'eau dedans; il étoit si fort qu'il fendoit d'un coup d'épée depuis le haut de la tête jusqu'en bas un chevalier armé sur son cheval; et s'il tenoit quatre fers de cheval venant de la forge, il les étendoit et les mettoit en pièces, sans nul effort; il prenoit un chevalier d'une seule main tout armé, étant haut jusqu'à l'endroit de la tête, et le tenoit légèrement. Il avoit en lui trois choses honorables: premièrement il étoit fort généreux, et à l'exemple de l'empereur Titus, fils de Vespasien, qui étoit si prodigue, qu'il lui étoit souvent impossible de donner ce qu'il promettoit. Il disoit que nul ne devoit partir de devant un prince sans obtenir quelque chose. Secondement, Charles étoit si sur au jugement, que personne ne le pouvoit reprendre; il étoit pieux et miséricordieux aux chrétiens selon la qualité des personnes, et à l'occasion du délit. Et troisièmement, il étoit bien avisé en paroles; quand il parloit, il pensoit fort à ce qu'il disoit, et quand on lui parloit, il pensoit bien pour comprendre l'intention de celui qui lui adressoit la parole.

CHAPITRE VIII.

A qui Charlemagne et ses enfans étoient dédiés.

BErthe, mère du roi Charlemagne, pleine de science, de prospérité, de vie et d'honneur, vieillit et finit ses jours; elle ordonna les livres pour exercer les sept arts libéraux que le roi Charlemagne prenoit peine d'étudier: dans l'enfance il faisoit apprendre ses fils et ses filles dans la créance, les faisoit étudier les sept

arts libéraux, et quand ses fils furent en âge pour monter à cheval en la manière française, il leur faisoit porter les armes et joûtes, pour aller en guerre quand besoin seroit, et quand ils ne faisoit cela, ils les faisoit chasser aux bêtes sauvages, et autres exercices de chevalier, et faisoit délecter continuellement ses filles à filer et autres œuvres honorables, afin que par paresse et faute d'occupation, elles n'eussent occasion désordonnée pour avoir inclination au vice; quand il n'étoit pas occupé en matière poudreuse, il mettoit son temps à écrire quelque nouveauté, afin qu'il ne fut trouvé oiseux, selon l'écriture de saint Paul, qui nous exhorte à toujours faire quelque bien, afin que notre ennemi ne nous tienne en oisiveté pour faire exercer ses intentions damnables. Il avoit son palais à Aix en Allemagne, où il fit faire une belle Eglise de Notre-Dame, et fort bien ouvrée en hauteur, car selon qu'on aime le Seigneur, et qu'on lui est donné, on fait les œuvres, désirant émouvoir les autres pour faire au Seigneur comme lui; il persevéra tellement à l'amplification de son pays, qu'après la mort de Pépin, son père, il doubla par sa puissance le royaume de France.

CHAPITRE IX.

De l'étude du roi Charles, de sa manière de vivre et de ses faits charitables.

Lorsque Charles fut instruit en grammaire et autres sciences morales et spéculatives, il continua toujours en icelles, lisant les bons livres composés sur la loi chrétienne, apostolique et romaine, pour être protecteur des chrétiens, défenseur de l'Eglise catholique qu'il visitoit le matin, l'après-midi, la nuit très-souvent, selon les bonnes fêtes, il ne manquoit

point de faire son devoir aux sacrifices et oblations introduits sur le fait, à donner pour l'amour de Dieu, pour subvenir aux pauvres, et ces dons étoient considérables, car il n'assistoit que ceux de son pays, mais encore d'autres d'outre-mer; il faisoit passer de l'or, de l'argent et des vivres, selon la nécessité du lieu, comme on fait en Egypte, Jérusalem et autres pays, comme celui qui disoit : l'or et l'argent n'est point à moi.

Il avoit le bout de la tête en rotondité, les cheveux en révérence, la face belle et joyeuse, la voix claire et de grande force, et ne mangeoit à son souper que de quatre mets, sinon de la venaison rotie, que sur toute autre chose il aimoit et mangeoit à l'heure du souper; il avoit des livres pour, des chroniques ou autres choses contemplatives, comme celui qui veut aussi bien repaître l'ame qui est spirituelle, de viande spirituelle pour maintenir en union de graces envers son Créateur, comme de réfectionner le corps pour conserver la vie : entre ses livres, il se delectoit de ceux de saint Augustin, et spécialement de celui qui se dit : *De Civitate Dei* : il ne buvoit point trop souvent, car à son souper il ne buvoit que trois fois en été; il mangeoit après un peu de fruit, et buvoit une fois seulement; puis il reposoit tout nud, dormoit au lit deux ou trois heures, et la nuit rompoit quatre ou cinq fois son sommeil, et alloit parmi sa chambre; voilà comme le noble empereur Charles persévéroit en félicité royale. Il envoyoit ses conseillers parmi son empire, pour en visiter les provinces, et pour faire justice et raison à qui il appartenoit, selon les lois des lieux; fit commander de les observer et de les garder sous peine établie; il envoya aussi par-tout le monde pour savoir le gouvernement de toutes choses, c'est-à-dire pour connoître les faits merveilleux qui se faisoient par le monde, et pour apprendre la vie des Saints et Saintes desquels on fait fêtes, et enfin faire un livre pour en faire mémoire éternelle, et chacun met-

toit en écrit selon qu'il falloit, de manière que selon l'esprit, il se trouva alors plus de trois cens fêtes deux fois l'an.

En faisant ces œuvres spirituelles, il étoit aimé de chacun. En ce temps Aaron, roi de Perse, pour la magnificence de Charles, lui envoya un éléphant merveilleux pour un don singulier et plusieurs autres choses précieuses. Charles pour sa grande sainteté et noblesse étoit en telle renommée d'honneur et de vertu pour lors entre les autres, que le roi Aaron, de Perse, transmit au noble empereur Charles, les corps de saint Cypriant, saint Séparatus, et le chef de saint Pantaléon.

CHAPITRE X.

Comme le patriarche de Jérusalem manda à Charles de lui donner du secours, après avoir été rejeté des Turcs.

On dit que lorsque Charles fut empereur de Rome, le patriarche de Jérusalem se voyant si pressé des païens, qui lui faisoient la guerre, et pouvant à peine se sauver, ne sachant plus que faire, pensa au noble roi Charles. Pour bénédiction il lui envoya la clef du saint sepulcre de Jesus, au lieu du calvaire de la cité, et envoya aussi l'étendard de la foi, comme la colonne de la chrétienneté et défenseur de la sainte Eglise. Le patriarche vint à Constantinople vers l'empereur Constantin, et son fils Léon amena avec lui Jean de Naples, prêtre, et un nommé David, archiprêtre, que Constantin envoya à Charles, avec deux autres qui étoient hébreux; l'un nommé Isaac, l'autre Samuel, et leur donna une lettre écrite de sa main pour donner au roi Charles; Constantin avoit écrit qu'il lui étoit avis qu'il voyoit devant soi une jeune femme qui se tenoit

droite, doucement me toucha, en disant : Constantin, quand tu as su l'affaire des païens qui tiennent la terre-sainte, par grande affection tu as prié Dieu pour avoir aide, voici ce que tu feras : tâche d'avoir Charles-le-Grand, roi des Gaulois, lequel est protecteur de la chrétienneté et défenseur de la sainte Église ; puis cette dame me montra un chevalier armé de tout son corps et d'éperons, qui avoit son écu rouge, son épée avoit la poignée couleur de pourpre, et tenoit une lance de fer, et souvent jetoit flammes de feu. C'est pourquoi l'empereur Constantin, qui avoit sept fois chassé les païens de la ville de Jérusalem, envoya ses messagers à Charles qui étoit à Paris. Quand ils eurent présenté leurs lettres, et qu'il les eût lues, il pleura en contemplant le saint sépulcre ainsi détenu par les mécréans. Après cela, il manda l'archevêque Turpin, et lui fit publiquement prêcher ces nouvelles, qui étant ouïes, chacun y vouloit aller.

CHAPITRE XI.

Comme le roi Charles avec grande compagnie alla conquérir la terre-sainte.

Lorsque le roi fut de retour, il fit faire un édit et publier par-tout le royaume, enjoignant que tout homme en état de porter les armes fut prêt d'aller avec lui contre les païens ; et que celui qui ne le pourroit pas, paieroit une somme d'argent pour soulager ceux qui iroient. Jamais en si peu de temps on ne rallia tant de monde, plein de l'espérance de remporter la victoire sous la conduite de Charlemagne.

Quand ils eurent beaucoup cheminé, ils se trouvèrent dans un bois qu'on ne pouvoit passer en un jour, pourquoi lui et son armée entrèrent dans ce

bois qui étoit plein de bêtes sauvages, comme lions, tigres et autres bêtes.

Quand ils furent en ce bois, la nuit survint, et comme on ne put découvrir d'habitations, Charles fit arrêter pour y dormir, et quand ils furent reposés, le roi se confiant en l'aide de Dieu, avant de dormir, commença à dire le pseautier, mais au verset *Deduc me in semitam mandatorum tuorum : quia ipsant volui :* il vint un oiseau près de son oreille, qui en la présence de tous, lui dit : ton oraison est exaucée, ce qui surprit tous ceux qui étoient présens ; malgré cela, le roi continua jusqu'à *Educ custodit animam meam.* Et comme il lisoit l'oiseau commença à crier plus fort, oh Français ! que dis-tu ? oh Français ! que dis tu ?

Après ce, le roi et la compagnie suivirent cet oiseau, et il les conduisit jusqu'au sentier qu'ils avoient perdus le jour de devant : certains pélérins qui passèrent depuis en cette contrée dirent que ces oiseaux sont venus ainsi faisant, mais quand Charles et sa puissance furent près de leurs ennemis, ils furent perturbés, et les seigneurs chrétiens réjouis de sa venue, car sans cesser, il ne s'arrêta point qu'il n'eût recouvert le pays des chrétiens et expulsé tous les païens. Il retourna en grand honneur, et chemin faisant, il demanda à l'empereur de Constantinople licence aux autres patriarches et archevêques; et le lendemain, pour l'honneur du roi Charles, il ordonna plusieurs fêtes de diverses manières et couleurs, et grande quantité d'or, d'argent et pierres précieuses tout à l'abandon, pour le récompenser du grand bien et plaisir qu'il avoit fait en leur pays. Mais quand Charles sut tout le fait, il prit conseil avec ses gens pour savoir ce qu'il devoit faire, s'il devoit recevoir ces dons précieux et riches, ou retourner en France sans rien prendre; et lui ayant conseillé de tout refuser, puisqu'il n'avoit rien fait sinon pour Dieu; Charles content de cette réponse, commanda, sur peine bien grande, que nul ne pris rien desdits joyaux.

CHAPITRE XII.

Des reliques que l'empereur Charles apporta de Constantinople et de la terre-sainte, et des miracles qui y furent faits.

LOrsque l'empereur de Constantinople et le patriarche de Jérusalem surent que Charles ne prendroit rien de ces biens susdits, ils le prièrent fort de recevoir quelque chose d'eux ; se voyant ainsi contraint, il les supplia de lui donner quelque chose des reliques de Notre-Seigneur ; de sa passion, pour l'amour de Dieu ; il fut commandé de jeûner par trois jours, pour être plus enclin à la dévotion, pour visiter les saintes reliques, et on avoit choisi douze grecs, qui devoient traiter des reliques. Au troisième jour, Charles se confessa à l'archevêque Ebron par grande contrition, puis ils commencèrent à chanter les litanies avec quelques pseaumes ; là se trouva le prélat de Naples, nommé Daniel, qui ouvrit les coffres où étoit la couronne de Notre-Seigneur, de laquelle sortoit une grande odeur. Alors Charles se mit à genoux et pria Notre-Seigneur que pour la gloire de son nom, il renouvellât les miracles de sa sainte passion et ésurrection, et aussitôt qu'il eut prié, la couronne commença à fleurir, et de ces fleurs vint une odeur très délicieuse que chacun pensoit que ses vêtemens fussent venus du ciel.

Lors Daniel prit un couteau pour trancher ladite couronne, et en tranchant elle fleurissoit toujours de plus en plus et en jetoit l'odeur, et de ses fleurs Charles les mit à part en repositoire, et il avoit un autre coffre pour mettre les épines de ladite couronne, il pleuroit si abondamment, que quand il devoit donner les fleurs à l'archevêque, Ebron les eut en sa main, et miraculeusement se tinrent à part pendant

deux heures, et quand il voulut donner en garde les épines à Ebron, il vit en l'air le coffre plein d'odeurs, qui se tenoit tout seul, puis en rejetant ses fleurs, elles furent tantôt converties de manne. Ainsi sont-elles à saint Denis en France, et l'on dit que ce fut cette manne que Dieu envoya au désert à son peuple. Pour lors furent faites œuvres miraculeuses, car tous les malades qui étoient présens furent guéris de toutes maladies par l'odeur de ces fleurs, et le peuple qui entroit dans l'Eglise par grande violence cria; aujourd'hui est un jour de salut et de résurrection, car par l'odeur de ces fleurs, toute la cité est remplies de graces; car trois cens en furent sains et guéris: entr'autres il y avoit un malade de vingt-quatre ans et trois jours, qui étoit aveugle, sourd et muet, mais pendant qu'on tira l'épine de la couronne de Notre-Seigneur, il recouvra la vue, et quand on lui posa, il recouvra la parole. Après cet édit, Daniel prit un des clous dont Notre-Seigneur Jesus-Christ avoit été percé en sa passion, et en grande révérence le mit en un beau reliquaire d'albâtre; fut guéri en le prenant. Un jeune enfant qui étoit de même impotent, étant en l'Eglise, dit qu'il fut guéri étant en extase; puis conta comme, outre les choses dessus dites, on donna à Charles un morceau de la croix, le suaire où Notre-Seigneur fut enveloppé, une des chemises de Notre-Dame, et le bras de saint Simon. En passant devant un château où il y avoit un enfant mort depuis peu, Chrcles le toucha des reliques qu'il portoit et ressuscita. Quand il vint à Aix en Allemagne, il avoit fait faire son palais beau et riche, avec une dévotieuse chapelle en l'honneur de Notre-Dame, où il fut enséveli. Depuis encore furent guéris des aveugles et des muets sans nombre, douze démoniaques, huit ladres, seize paralytiques, quatorze boiteux, trente noyés ressuscités, cinquante-deux bossus, soixante cinq caducs, plusieurs goutteux de l'endroit, du voisinage et autres. Il ordonna que tous les ans au mois de Juin, l'on viendroit en la cité

d'Aix pour visiter les reliques, un jour de jeûne des quatre-temps au mois de Juin, se fit cette constitution, le pape et l'archevêque Turpin, Archille d'Alexandrie, évêque, Théophile d'Antioche, plusieurs autres évêques et abbés, par qui la chose fut parfaite en grande solemnité.

CHAPITRE XIII.

Comme en un lieu nommé Normandie Charles se tenoit, suivant la guerre contre les païens.

J'Ai parlé au commencement de ce livre superficiellement du premier roi de France baptisé, descendant, selon mon propos, jusqu'au roi Charles, duquel on ne sauroit bonnement raconter la vaillance et celle de ses barons, qui se disoient pairs de France; dont je parlerai à leur endroit, selon ce que j'en saurai. Pour ce que j'ai dit ci dessus, je l'ai puisé dans un livre nommé Miroir historial, dans les Chroniques anciennes, et l'ai souvent traduit de latin en français. La matière suivante est du Roman fait de l'ancienne façon, sans grande ordonnance, que l'on m'a engagé à mettre en prose, par chapitres ordonnés. Ce livre parle d'un géant qui se ditFierabras, à cause qu'icelui étoit merveilleux. Il fut combattu et vaincu par Olivier, et ensuite il se fit chrétien, et fut baptisé et saint. Il traite en effet de cette bataille et des reliques qui furent apportées, qui avoient été prises à Rome, et étoient en la puissance de l'amiral, père dudit Fierabras.

C'est pourquoi dans les chapitres suivans je n'entends pas seulement réduire la rime ancienne en prose, et diviser la matière, parce qu'il ne me sera pas possible de le faire sans ajouter quelque chose à ce livre, que je trouve pareillement réduit. Ce livre est appliqué à l'honneur d'Olivier, quoiqu'il s'y trouve

plusieurs autres matières ; car j'entends que chacun des principaux de l'empereur Charles, appellés communément les douze ou treize pairs de France, qui étoient capitaines de l'exercice, étoient forts et vaillans : il y en avoit plus de treize, selon ce que je trouve.

Premiérement, étoient Roland, comte de Cenonta, fils de Milan et de dame Berthe, sœur du roi Charlemagne ; Olivier, fils de Regnier, comte de Gênes, qui étoit au lit à l'exercice de Charlemagne ; Richard, duc de Normandie ; Guérin, duc de Lorraine ; Geoffroi, seigneur Bordelois ; Hoël, comte de Nantes ; Oger le Danois, d'Asie, Lambert, prince de Bruxelles ; Thierry, d'Ardenne ; Basin le Genevois ; Gui, de Bourgogne ; Geoffroi, de Prise ; le traître Ganelon, qui fit la trahison de Roncevaux : Salomo, duc de Bourgogne ; Riol, du Mans, Alory et Guillaume d'Estoc ; Naimes, de Bavière ; et plusieurs autres qui étoient sujets à Charlemagne : quoique tous ceux de qui j'ai nommés ne fussent pas toujours avec lui, ils étoient toujours prêts à faire son commandement, et aussi la plupart étoient avec lui continuellement.

CHAPITRE XIV.

De Fierabras, et comme il vint exciter l'armée du roi Charlemagne.

L'Amiral Baland, d'Espagne, étoit fort puissant de corps, et avoit un fils nommé Fierabras, le plus grand géant qui fut jamais ; car en grosseur et grandeur de corps, et en force il n'avoit son pareil, et étoit roi d'Alexandrie. Il tenoit sous lui fort grand pays, et commandoit tout Babylone, jusqu'à la mer rouge ; il étoit seigneur de Russie et de Calaigne ; sous lui étoit Jérusalem, et détenoit le saint sepulcre de Notre-Seigneur Jesus Christ ; et par sa puissance

entre une fois à Rome, où il fit beaucoup de mal ; c'est pourquoi il se faisoit appeller le grand Fierabras d'Alexandrie, qui après plusieurs batailles faites en Aquitaine, entre les païens et l'exercice du roi Charles, il vint chevauchant pour trouver quelque chrétien pour batailler contre lui, et vint jusqu'au camp du roi Charles tout armé pour batailler, et étoit mécontent de ce qu'il ne trouvoit personne pour combattre. Il vit les armes de l'empereur Charles, qui étoient l'aigle d'or reluisant, et jura son Dieu Mahomet et sa puissance, qu'il ne partiroit pas qu'il n'eut combattu quelque chrétien ; et voyant qu'il ne paroissoit personne, il cria : ô roi de Paris ! couart et sans hardiesse, envoie joûter contre moi quelques-une de tes barons les plus forts et les plus hardis, comme Roland, Olivier, Thierry, Richard, duc de Normandie, ou Oger le Danois, et je te jure par mon Dieu Mahomet que je n'en serai point confus ; jusques à cinq ou six qui ne soit par moi soutenus, et si tu me refuse cela, je te promets qu'avant qu'il soit nuit tu sera par moi déconfi, et je te couperai la tête, comme méchant et sans aucune promesse et emmenerai avec moi Roland, Olivier, malheureux et chétifs ; car outrageusement, comme mauvais vieillard, cesse de venir en ce pays, dont tu auras cause de briévement partir. Ceci dit, Fierabras s'en alla à l'ombre d'un arbre, se désarma et attacha son écu à l'arbre. Etant ainsi à son aise, il cria tout haut : ô Charlemagne ! roi de Paris, où est-tu maintenant ? qui t'ai aujourd'hui appellé sans plus grande dilation, envoie aujourd'hui joûter Olivier contre moi, ou Roland le valeureux, ton neveu, ou Oger que j'ai tant ouï parler, ou Richard ; si l'un d'eux n'ose venir seul, qu'ils viennent deux ou trois, même quatre des plus hardis et des plus vaillans de ton armée, bien armés, et si ce n'est pas assez de quatre, qu'ils viennent jusqu'à six, je ne les refuserai point, et ne m'en pense retourner qu'ils ne soient confus et détruits par moi : car sois sûre qu'on ne me reprochera

chera jamais d'avoir fui devant un français vivant. J'ai déjà mis à mort de ma main, dix rois très-puissans, qui n'ont pu résister contre moi.

CHAPITRE XV.

Comme Richard de Normandie dit à Charles quel homme étoit Fierabras.

SItôt que Fierabras eut dit la parole; le roi qui l'avoit bien ouï, fut émerveillé de son langage, et demanda à Richard de Normandie qui étoit ce turc qui avoit ainsi crié : car je lui ai entendu dire qu'il ne refuseroit point jusqu'à six des plus valeureux chevaliers de ma troupe. Sire, dit le duc de Normandie, cet homme est fort riche, et un des plus fort qui soient; il est sarrasin, et si fier qu'il ne prise ni rois, ni comtes, ni autres personnes du monde. Quand le roi l'entendit, il commença à branler la tête, et juroit saint Denis qu'il ne boiroit ni ne mangeroit que l'un des pairs de France n'eût joûté avec lui, et demanda le nom de ce payen : sire, dit le duc de Normandie, il se nomme Fierabras et est fort redouté : il a fait bien du mal, a occis plusieurs chrétiens et volé plusieurs Eglises; c'est lui qui déroba la couronne de Notre-Seigneur Jesus-Christ, et plusieurs autres reliques, que vous avez recouvert avec peine, il tient aussi Jéausalem et le saint sepulcre. Je suis bien courroucé de ce que tu dis, dit l'empereur, mais je n'aurai point de joie, et mes vœux ne seront pas accomplis, qu'il ne soient vaincu. De ce mot les français furent fort émus, et il n'y en eut aucun qui se présenta pour y aller. Quand Charlemagne vit que personne ne s'offroit d'aller combattre le géant Fierabras, il dit à Roland : mon cher neveu, je te prie de te disposer à aller assaillir ce turc et faire ton devoir.

CHAPITRE XVI.

De la réponse faite par Roland à l'empereur son oncle, trop subite et trop prompte, et ce qui s'en suit.

LOrsque l'empereur eut ainsi parlé gracieusement à son neveu, le comte Roland lui répondit follement, en disant : mon oncle, ne m'en parlez plus, car j'aimerois mieux que vous fussiez confus, que de prendre armes ni chevaux pour joûter comme vous dites; car le dernier jour que noûs fûmes sur les païens, nous avons souffert beaucoup de coups mortels, dont mon compagnon Olivier est quasi mort, car si nous ne l'eussions pas secouru, il eût été tué. Je sais comme le soir j'étois affoibli et las du combat de ce jour, mais par l'ame de mon père, ce fut mal fait de vous, et on connoîtra comme les vieillards se porteront bien, car il n'y a homme en ma compagnie, qui jamais de moi soit aimé, s'il ne joûte contre ce païen. Quand Roland eut ainsi parlé, Charles fort indigné contre lui de courroux lui donna un coup au travers du visage, et l'atteignit tellement sur le nez que le sang sortoit en abondance. Alors Roland par fureur, mit la main à son épée, et il eut frappé son oncle, s'il ne se fut reculé. Charles voyant l'intention de Roland, mon neveu, m'eut voulu frapper? il lui dit : qui est le plus prochain en lignage vers moi, et qui plus est me pût secourir que nul autre. Cela dit, il manda les français et leur dit : dépêchez-vous et le prenez, car je ne mangerai pas qu'il ne soit livré à mort; quand les français entendirent la parole du roi pour devoir accomplir son commandement, tous se regardèrent l'un l'autre, savoir qui mettroit le premier la main sur lui. Quand Roland vit le fait, il se tira à part, et tenant l'épée

à la main, cria à haute voix, si vous êtes sages, restez tranquilles ; car s'il y a un homme qui bouge pour venir vers moi, je lui fendrai la tête en deux, aussi il n'y eut personne assez hardi pour s'en approcher, et ils étoient mécontens de leur débat. Alors Oger vint à Roland, et lui dit : il me semble que vous avez grand tort d'avoir fâché votre oncle que vous devez aimer entre tous autres, défendre et supporter. Roland refroidi de son ire, lui répondit : je vous promets que pour bien de fait j'ai déterminé un grand courage dont je suis mécontent.

CHAPITRE XVII.

Commé Charles et Roland sont repris par l'auteur.

SUr le débat de l'empereur Charlemagne et de Roland, son neveu, je veux un peu m'arrêter. O roi Charles ! qui avez été instruit dès l'enfance à toutes les bonnes mœurs, dignes de rénumération, vous qui savez la coutume des anciens et la mutabilité des bonnes gens, vous qui disiez le soir que les anciens chevaliers s'étoient mieux porté à la guerre du jour que les jeunes, sachant que le brave Olivier étoit fort fâché par sa vaillance, tellement qu'il étoit au lit, ainsi que Roland avoit fait de si brillans exploits, et s'il a parlé follement, vous devez bien pardonner un premier mouvement dont on n'est pas maître : témoin le proverbe qui dit : *vindictam differe donec pertranseat furor.* On doit différer la vengeance jusqu'à ce que la fougue de la colère soit passée. Si vous n'eussiez frappé Roland comme vous avez fait, quoiqu'il eut mal parlé, et qu'il a, sans prudence, tiré de son épée contre vous. L'ecclésiastique au chapitre II, dit : *Nil agas orbis injuria.* Quand on reçoit injure il n'est pas bon de faire

ce qu'on pourroit bien faire. C'est ainsi qu'on agit quand une personne a bien fait son devoir, et qu'il est blâmé de celui duquel il doit être honoré et récompensé : aussi est-il plus mécontent, car son fait est réputé pour rien, et ainsi fut de Roland qui pensoit plutôt être loué pour le plus grand devoir qu'il avoit fait, et l'empereur dit que les anciens avoient mieux fait que les jeunes : mais je veux tourner à toi, ô Roland ! qui a été si noble, d'où te vient cette audace de parler contre ton oncle qui a toujours si bien fait, que ses œuvres sont dignes d'être remémorées à celui qui étoit empereur et roi de France ; n'étoit-il pas raisonnable que tu dûsses endurer de lui, non pas lui de toi ; s'il t'a frappé de son gant par manière de correction, devois-tu tirer ton épée contre lui ? tu avois oublié l'obéissance qu'Isaac eut pour son père, tu n'avois pas avisé ce que dit l'apôtre; *Juvenes, servate animos admodum qui timorem.* Vous autres jeunes, gardez et refrénez votre courage et la fureur d'icelui, sans mettre à exécution. Si l'empereur par ébattement avoient loué les anciens, il ne disoit pas pour cela que tu n'eusses pas fait ton devoir. Saint Paul dit en l'épitre, qu'on ne doit regarder celui qui est plus ancien que toi ; mais le doit entretenir et le doit regarder comme son père ; mais il est bon à penser la chose avant que de la dire ; et volontier il n'en viendra que bien.

CHAPITRE XVIII.

Comme Olivier fut délivré d'aller combattre Fierabras, nonobstant qu'il fut fâché.

LE roi Charles étoit fort courroucé contre Roland, et dit à ses pairs : seigneurs, je suis en grand pensement de mon neveu qui m'a voulu faire injure,

en qui j'avois beaucoup plus de confiance qu'en nul autre ; je ne sais lequel je dois le plus aimer ou haïr, car personne ne s'est présenté à joûter contre ce païen qui m'a demandé. Devant lui vint Naimes Bavière, qui dit : sire, tout ira bien, un autre ira joûter contre le sarrasin ; mais toutefois le roi Charles étoit chagrin, car personne n'y vouloit aller ; les nouvelles de Charles et de Roland furent incontinent portées au noble Olivier, qui étoit malade, et sut comme étoit venu Fierabras, et que personne ne s'étoit présenté pour joûter contre lui.

Alors il se leva du lit tout rempli de courage, étendit les bras pour sentir s'il pouvoit porter les armes, et ce faisant les plaies s'ouvrirent, et il en sortit du sang ; néanmoins pour l'amour du roi il fit lier ses plaies le mieux qu'il put, et dit à Guérin, son écuyer, qu'il apportât ses armes, car il vouloit aller joûter contre ce païen. Olivier, dit Guérin, pour l'honneur de Dieu prenez pitié de votre personne, car il me semble que volontairement vous voulez vous faire mourir. Olivier lui répondit : obéis moi, nul ne doit tarder à chercher son honneur et avancement au nom de Notre-Seigneur, et je ne me puis trop employer à servir mon prince et singulier seigneur, puisque je vois que nul des français ne s'avance : le proverbe dit que dans le besoin on connoît un ami. Or, apportez-moi mes armes, et sans plus différer on les lui apporta ; il se fit armer par Guérin, qui lui chaussa ses chausses et mit son haubergon, haumes et harnois nécessaires. Etant bien fourni, il prit et ceignit son épée, nommée Haute-Claire, qu'il aimoit, après cela Guérin lui amena son meilleur cheval nommé Ferrant d'Espagne. Quand il fut devant lui tout sellé et bridé, il sauta dessus sans mettre le pied en l'étrier, prit son écu, et mit en sa main un épieu bien aigu que Guérin, son écuyer lui donna, qui étoit attaché à dix clous de fin or, puis piqua des éporons si rudement son cheval, que du saut qu'il fit, le cheval ploya

dessous lui, et il faisoit beau voir Olivier à cheval, et ceux qui étoient là présens faisoient prières à Jesus-Christ qu'il l'eût en sa garde; car en ce jour il devoit batailler contre le plus fort et fier païen que jamais nâquit de mère et ne vivoit en ce monde son pareil; c'étoit Fierabras d'Alexandrie, fils de l'amiral Baland d'Espagne, dont nous verrons au plaisir de Dieu sa détermination. Après qu'il fut ainsi à cheval, il fit sur son corps le signe de la croix au nom de Jesus-Christ, et se recommandant au vouloir de Dieu, pour qu'il lui fut en aide pendant ce jour, selon sa bonne intention, et de tous fut bien reconnu qu'il avoit le cœur au ventre pour faire un bon exploit. Après cela Olivier chevaucha droit au lices du roi Charlemagne, avec lequel étoit le duc Naimes, Guillaume d'Estoc, Gérard de Montdidier, Oger le Danois, et plusieurs autres barons. Roland, qui étoit fort dolent des paroles qu'il avoit dit au roi, son oncle, y étoit aussi; car volontiers il eut fait la bataille, si n'eut été la dispute qu'il avoit eu avec le roi, quand il l'en avoit requis. Quand Olivier fut venu devant Charlemagne, il mit son haume et regarda le roi qu'il salua, et lui dit : noble et puissant empereur, mon singulier seigneur, voulez-vous m'écouter : vous savez que depuis trois ans je suis à votre service, je n'ai eu de vous aucuns gages, je vous supplie maintenant que je suis en votre grace. Lorsque le roi répondit : Olivier, noble comte, je vous jure ma foi que je le ferai de très-bon cœur, et sitôt que nous serons en France ou en Bourgogne, château et cité que vous voudrez avoir, ni autre chose à moi possible ne vous sera contredit. Sire, dit Olivier, je suis à vous demander cela; moi, je vous donnerai bataille contre ce païen démesuré, et dès cette heure je vous octroie tous mes biens et services. Quand les français entendirent parler Olivier, ils furent étonnés de sa hardiesse, et se regardoient l'un et l'autre en disant : qu'à trouvé Olivier qui est malade à mort, et il veut batailler? alors Charles répondit : Olivier,

as-tu perdu les sens, car tu connois que d'un fer aigu tu est blessé mortellement? et si tu veux combattre un grand ennemi, je t'ordonne de t'en retourner et de te reposer tout à ton gré, car ne crois pas que je t'y laisse aller, vu que tu n'est pas en santé de ton corps; lors se levèrent Ganelon et Adrien, traîtres, lesquels firent la trahison, comme il sera fait mention en son lieu. Ganelon dit: sire, vous avez ordonné en France que ce que deux de nous ordonnear sera; ainsi nous jugeons et ordonnons qu'Olivier aille faire bataille. Le roi pâlissant de colère, lui dit Ganelon, tu est traître, mais puisque ainsi est, il fera bataille, et certainement il en mourra; mais je jure par ma loyauté que s'il est pris ou mis à mort, je te détruirai ainsi que ton lignage: sire, dit Ganelon, Dieu m'en garde; et puis tout bas: puisses-tu périr, Olivier, et avoir la tête coupée.

Quand l'empereur vit qu'il ne pouvoit empêcher Olivier d'aller combattre Fierabras, il lui dit, je prie Dieu que tu puisses retourner en joie, et prit son gant et le jeta à Olivier, qui le remercia.

CHAPITRE XIX.

Comme Olivier fut détourné par son père, Regnier, d'aller combattre le géant, le priant de n'y point aller, mais cependant il fut obligé d'y aller.

LOrsqu'Olivier a eû congé pour aller combattre, son père, Regnier de Gênes, par compassion se mit aux pieds du roi, et dit: sire, je vous crie merci, prenez pitié de mon fils et de moi; je vous dis de moi, car vous voulez m'affliger, quand je vois que mon enfant court à la mort, vu sa grande blessure: je vous dis aussi que vous ayez pitié de son

plaisir présomptueux, et de son corps blessé dangéreusement; vous ne pouvez pas douter qu'il n'ait perdu son sang, et est hors d'état de combattre; mais Regnier y perdoit sa peine, car le roi lui avoit donné son gant en signe de licence. Regnier demanda encore que son fils ne combattit point Fierabras; mais Charles lui répondit : vous savez bien que je ne puis contredire, car en signe de licence je lui ai jeté mon gant devant les pieds, dont Olivier fut content, et dit à haute voix devant tous les barons : sire, un don me soit par vous donné que je vous requiers, c'est que si je me suis mépris, pardonnez-moi. Quand les français l'ouirent, ils pleurèrent tous, et en partant, son étendard levé, le roi le bénit en faisant le signe de la croix, et le recommanda en la garde du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

CHAPITRE XX.

Comme Olivier dit à Fierabras, combien il faisoit peu de cas de lui.

VOus devez savoir qu'Olivier se mit en chemin, et ne s'arrêta que lorsqu'il fut près de Fierabras, qui, tout désarmé étoit couché à l'ombre. et quand Olivier eut raisonné avec lui, il tourna la tête contre, et ne daigna pas le regarder, tant il le méprisoit.

Alors, Olivier lui dit : réveille-toi, tu m'as aujourd'hui tant appellé que je suis venu, je te prie que tu me dise ton nom : par Mahomet à qui je dois tout honneur, je suis le plus riche qu'il soit au monde, et je me fais nommer Fierabras d'Alexandrie : je suis celui qui fit perdre et détruire Rome, votre cité, fit occir l'apôtre et plusieurs autres, et qui emporta toutes les reliques que je trouvai, dont vous prenez grande peine à recouvrer;

en outre je tiens Jérusalem, cette belle cité; et le sepulcre où votre Dieu fut mis. Alors Olivier lui répondit : je t'ai bien voulu écouter parler; s'il est vrai comme tu l'as dit, apprends que tu peux te dire dolent, et te réputer malheureux. Or ça, dépêche-toi de t'armer, voilà les français qui nous regardent, ou si tu ne t'arme, je te frapperai rudement. Quand Fierabras l'entendit parler si hardiment, il se prit à rire, et lui dit : je suis étonné d'où te viens cette présomption de parler si hardiment : mais je ne partirai pas d'ici que je ne sache qui tu es, et quand tu m'auras dis ton nom et de quel lignage tu es, tu me verras armer. Olivier répondit : païen, avant qu'il soit nuit, l'empereur Charles mon redoutable seigneur, te mande par moi que, pour la conservation de ton corps et le salut de ton ame, tu laisse la créance de ton Dieu Mahomet, et autres idoles qui ne sont qu'abus de déceptions, n'ayant ni sens ni raison; c'est pourquoi détermines-toi à y consentir, et pense ensuite à croire en Dieu tout-puissant, la sainte Trinité, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, qui sont trois personnes en une pure essence, et d'une volonté, qui a fait le ciel et la terre, et ce qui y habite, qui pour notre salut a voulu naître de la Vierge Marie : et quand tu auras cette créance, moyennant le Sacrement de baptême qui a été établi à cet effet, tu pourra parvenir à la gloire perdurable, et si tu ne fais comme je te conseille, je suis ici pour te combattre, et de deux choses il te convient faire une. Premièrement, que tu t'en ailles de cette terre comme un pauvre souffreteux, sans emporter aucunes choses, ou il te faut venir combattre contre moi pour exercer ton corps et soutenir ta fausse loi. Alors Fierabras dit au noble Olivier : qui que tu sois, tu est fort content d'avoir intention de vouloir batailler contre moi, car si tu me vois debout sans être armé, tu seras bien hardi si tu ne trembles; mais par le Dieu en qui tu crois, dis-moi quel est ce Charlemagne que j'ai tant ouï priser et

redouter en différens pays; et dis-moi en outre des nouvelles de Roland, Olivier, Oger et Girard de Montdidier, car je voudrois bien me battre avec eux. Olivier lui dit : crois que l'empereur Charles est si grand maître qu'il n'y a homme qui se puisse comparer à lui, tant pour la valeur de sa personne et de ses mœurs, que de sa puissance et de ces richesses innumérables. A l'égard de son neveu Roland et Olivier, ils ne sont pas moindres que lui, ainsi que les autres français; mais ces paroles n'ont point ici de lieu, dépêche-toi de t'armer, car si tu ne t'avance, je te frapperai de ma bonne épée. Fierabras leva la tête en disant, par Mahomet, si je ne pensois me déshonorer en te combattant, je te couperois maintenant la tête, Je te prie arme-toi, dit Olivier, avant que le jour soit passé, tu connoîtras qui je suis, car j'espère te plonger mon épée dans le ventre. Alors Fierabras, sans s'épouvanter, reposa sa tête sur son écu, en disant à Olivier : je te prie de me dire ton nom et ton lignage. Je me nomme Guérin, dit Olivier, je suis de Périgord, fils d'un homme appellé Josué; je vins il n'y a pas long-temps en France, où je suis ainsi adoublé par le roi Charles, et suis ordonné pour défendre son droit contre toi, monte à cheval, car je suis prêts à combattre, si tu est assez vaillant et assez hardi de m'attendre. Fierabras ne vouloit consentir à la bataille, car il lui sembloit que c'étoit peu de chose d'Olivier pour joûter contre lui, et lui dit : Guérin, je te demande pourquoi ne sont pas venus vers moi Roland ou Olivier, ou Girard, ou Oger qui sont d'une grande renommée, comme j'ai ouï parler? parce qu'ils ne tiennent compte de toi, dit Olivier, et te méprisent : mais je suis venu à toi, comme celui qui n'a point pris garde à leurs intentions; mais je te jure que si tu ne t'armes, je te frapperai mortellement de ce dard que je tiens en ma main. Guérin, dit Fierabras, je veux bien te dire que depuis que je suis adoublé, je ne joûterai sinon à comte ou à homme

de haute naissance; tu es de trop basse condition pour me battre avec toi, ce me seroit un trop grand déshonneur si je te mettrois à mort, mais en faveur de ton grand courage, je veux bien que tu me frappe, et je me laisserai tomber à terre, et tu prendras mon cheval et mon écu, et tu t'en iras au roi Charles, et lui diras que tu m'as vaincu; si je fais ceci pour toi, ce sera grande amitié, et devras pour le présent être content. Olivier perdit patience, et dit; tu ne parles qu'en présomptueux, car j'ai résolu qu'avant qu'il soit soit vêpres, de te faire sauter la tête de dessus les épaules; je ne suis lièvre ni bête sauvage, pour m'épouvanter, et tu sais bien le proverbe qui dit, qu'il est temps de parler et temps de se taire, et de l'un et de l'autre peut en être réputé fol. Or, te dépêche de t'armer ou autrement je te ferai mourir. Alors Fierabras lui dit: je ne te demande, sinon que tu me transmettes Roland ou Olivier, ou l'un des autres, et si deux ne sont pas assez hardis, qu'ils viennent trois ou quatre, car par moi ils ne seront refusés. En disant ces paroles, les plaies d'Olivier qui étoient fort dangereuses, vinrent à se rouvrir à force de chevaucher, et tellement que Fierabras vit sortir le sang du gentil Olivier, il lui demanda d'où lui venoit ce sang qui couloit dessus la terre. Olivier lui répondit: qu'il n'étoit point malade, mais que son cheval étoit fort dur à l'éperon, ce qui l'avoit ainsi ensanglanté; mais Fierabras prit garde que ce n'étoit point du cheval, lui dit: Guérin, vous avez menti, car vous êtes blessé au corps, et je le connois au sang qui vous a déjà surmonté le genoux; mais voici ce que je férais: il y a deux barils pendus à la selle de mon cheval, qui sont pleins de bon baume que j'ai conquis en la cité de Jérusalem, c'est le même dont ton Dieu fut embaumé le jour qu'il fut descendu de la croix, bois-en et je te promets qu'incontinent tu seras guéri et tu pourras mieux te défendre. Olivier répondit qu'il n'en feroit rien, et quil parloit d'une grande folie, et alors Fierabras tout courroucé lui répondit qu'il pourroit bien s'en repentir.

CHAPITRE XXI.

Comme après plusieurs disputes, Olivier aida Fierabras à s'armer, et des neuf épées merveilleuses et comme le noble Olivier se nomma à Fierabras par son nom.

FIerabras se leva soudain ; après avoir demeuré long-temps couché, et dit, Guérin, je te prie de me dire de quelle force sont sont les preux et nobles chevaliers Roland et Olivier, que les païens redoutent tant, et de quelle grandeur : Olivier répondit : regarde bien ma grandeur et semblance, et tu verras quel homme est Olivier, car il n'est pas plus grand que je suis ; Roland est un peu moindre de corps, mais de courage il est hardi combattant, et il n'y a pas son pareil au monde, car il ne combat avec personne qui n'en soit vainqueur.

Par la foi que je dois à Apollon et Tarvagant, dit Fierabras, tu me dis chose dont je suis étonné, car s'ils étoient quatre tels que tu me dis, je ne les voudrois refuser, et je ne quitterois qu'ils ne fussent occis de mon épée tranchante. Olivier perdoit patience aux paroles de Fierabras ; il le vouloit frapper, mais Fierabras lui dit : tu ne veux prendre pitié de ta personne ; mais si je me lève et monte à cheval, Charles, ton roi, et tous tes dieux, n'empêcheront pas que tu ne sois occis ; car seulement si tu me vois devant toi à pieds, tu seras bien hardi et courageux, si de peur tu ne trembles ; Olivier répondit : tu te vantes trop long temps de faire des choses que tu ne verras de ta vie ; il vaut mieux mesurer tes discours, autrement tu pourrois t'en repentir. Fierabras fut fort fâché ; il se leva donc debout, et par commune estimation avoit quinze pieds de longueur ;

et s'il eut voulu se faire baptiser et croire en Jesus-Christ; jamais ne fut un homme chrétien de sa valeur; étant ainsi à pieds il avoit honte qu'il n'avoit quelques vaillans hommes pour joûter contre lui, dit à Olivier, j'ai grande pitié de toi, pour le grand courage que je te connois, je suis content de te faire beau parti, c'est que tu retourne et m'envoie Roland ou Olivier, ou Oger, ou Girard de Montdidier, et sache que je ne bougerai de cette place que je ne l'aie vaincu. Olivier ne pouvoit plus attendre, et si ce n'eut été pour son honneur, il l'eut frappé plusieurs fois ainsi tout désarmé; et quand Fierrbras vit l'effort du noble Olivier, il le pria de l'aider à s'armer : Olivier lui demanda s'il pouvoit se fier en lui : haide-moi hardiment, dit Fierabras, car je jure par Mahomet qu'en ma vie je ne serai traître à personne vivante. Sur sa parole Olivier se hâta de l'armer, et prit premièrement un cuir de Capadoce et le vent, puis mit son hauberon d'acier, bien bouclé et poli, après son haume affiché et garni de pierres précieuses richement, et l'attacha sûrement. Mais bien considéré la façon de ce païen et de ce chrétien, ce fut grande courtoisie et loyauté entr'eux, vu qu'ils étoient assemblés pour faire guerre mortelle; ils se rendoient service singulier. D'abord le païen avoit pitié de détruire Olivier, car à le voir il n'étoit pas son pareil, et quand il vit son sang couler, il voulut lui donner du baume précieux. De même quand Olivier le trouva tout désarmé, il l'eut occis sans peine s'il eut voulu, puis à la fin fut loyal : quand il l'arma pour batailler contre lui, n'étoit-ce pas une grande loyauté entre deux hommes qui étoient de foi et de religion contraire, je crois que Dieu seroit bien content s'il y avoit telle confiance entre nous chrétiens, et si pleins de noblesse naturelle. Mais pour finir en un mot, quand Fierabras fut bien armé, il remercia fort Olivier, qui ceignit son épée nommée Florence, et en l'arçon de la selle en avoit deux autres. L'une nommée Graban, qui

étoit faite tellement qu'il n'étoit harnois qui les put rompre ni gâter. Je vais vous dire selon ce que je trouve en écrit, la manière comme elles furent faites et par qui. Trois frères furent engendrés d'un père ; l'un nommé Galand, le second Magnifians et le troisième Ainsias. Ces trois frères firent neuf épées, chacun trois. Ainsias le troisième fit l'épée nommée Baptisme, qui avoit le pommeau d'or bien peint, et fit aussi Florence et Graban, que Fierabras avoit ; Magnifians l'autre frère fit l'épée nommée Durandal que Roland eut, l'autre épée nommée Sauvagine, et la tierce Courtain, qu'Oger le Danois eut ; Galand, l'autre frère, fit Flamberge, Haute-Claire et Joyeuse, que Charlemagne avoit par grande spéialité. Tels étoient les ouvriers de ces neuf épées. Alors Fierabras monta à cheval, mit auprès de lui ces deux barils pleins de baume pendus à son col. son pesant écu avec bande de fer et d'acier par merveilleuse force, et au milieu dudit écu le Dieu Mahomet étoit peint, et après qu'il se fut recommandé à lui, il prit son épieu aigu et mortellement enferré. Grande merveille fut de la corpulence de ce sarrasin, qui étoit sur son cheval, nommé Ferrand d'Espagne, qui étoit valeureux, car quand il arriva que son maître fut en bataille, il mettoit bas adversaire, et faisoit plus grande guerre, sans comparaison que son maître. O Guérin très glorieux ! je t'admonête pour la courtoisie que tu m'as faite aujourd'hui de t'en retourner : tu es bien fou, dit Olivier, je n'en ferai rien, risque d'être démenbré, tu n'est pas capable de me faire peur ; car, à l'aide de Jesus, je te rendrai aujourd'hui mort ou vif à Charlemagne, empereur. Quand Olivier eut parlé à Fierabras, il fut étonné de cet homme qu'il ne pouvoit épouvanter, et qui vouloit batailler contre lui, il lui dit : tu es chrétien, et tu as grande foi aux mystères qui sont par vous ordonnés ; mais je te conjure par le sang où tu as été lavé, par la foi que tu dois à la croix où ton Dieu fut pendu, et par la loyauté que tu dois à Charles, à Roland et aux autres

pairs de France, que tu me dise la vérité de ton nom et de ton lignage. Olivier lui répondit : certes, païen, celui qui t'a dit de parler à moi tellement, t'a bien appris, car plus hautement ne puis me conjurer, parquoi sache que je suis Olivier, fils de Regnier, comte de Gênes, le plus spécial compagnon de Roland, et suis l'un des douze pairs. En vérité, dit Fierabras, j'ai bien pensé que tu étois un autre que tu m'avois dit, vu ton ardent courage, et que je ne t'ai pu faire peur sur le fait de la bataille. Et comment, sire Olivier, vous êtes bessé au corps, grand déshonneur me seroit si j'avois bataille avec vous, et on diroit que je me serois pris à un homme mort, c'est pourquoi retirez-vous, nous avons assez fait pour le présent, et pour tout l'or du monde, je ne bataillerai pas contre vous. Si, dit Olivier, certes ni moi, car par ma tête, quand nous serons ensemble, vous n'aurez pas lieu de vous moquer de moi. Avant toute choses, je t'exorte à croire en Dieu tout-puissant, qui t'a fait et formé, à qui toutes choses doivent honneur, créance singulière, car celui qui n'y croit est malheureux. Laisse Mahomet et tous tes Dieux pleins d'abus et de déceptions; dispose-toi pour te faire baptiser, et pour grand ami tu auras Charles, et pour compagnon spécial Roland le valeureux, et outre cela, en jour de ma vie ne cesserai point de t'accommoder. Fierabras lui répondit : tu es bien fou, car jamais ne croirai en votre Dieu, ni n'abandonnerai Mahomet; mais aujourd'hui, si tu es ami de Roland comme tu le dis, jamais il ne te déplaira.

CHAPITRE XXII.

Comme Olivier et Fierabras commencèrent le combat, la prière de Charlemagne en faveur d'Olivier et autres matières.

Fierabras et Olivier étoient loin l'un de l'autre, quand Fierabras, avant que de laisser courir son cheval, dit à Olivier : ami, bois de mes barils, je te prie, et par la vertu du baume qui est dedans, tu seras aussitôt guéri, et alors tu pourras mieux te défendre contre moi. A Dieu ne plaise, dit Olivier, que par ce breuvage sois conquis de moi, mais à bataille franche et harnois fourbi; cela dit, laissèrent aller leurs chevaux d'un si grand courage pour joûter à outrance, comme vous verrez ci-après, car jamais bataille ne fut si âpre comme alors. Les français qui étoient en leur logis avoient grande peur pour Olivier, et sur tout Charles, qu'il dit en pleurant :

O bon Jesus ! je te requiers d'avoir pitié de ce chevalier, fais que je le revois vif et en sansé; et vint en sa chapelle le visage couvert de son manteau, et s'inclinant contre la croix, il embrassa dévotement le crucifix, en disant : mon Dieu, veuillez aider à Olivier, pour l'exaltation de la foi chrétienne, qui est en grand danger. Pendant cette prière, Fierabras et Olivier se donnèrent de si grands coups sur leurs écus, que les fers des lances furent ployés, et entrèrent dedans, dont le feu sortit de toutes parts, et les bois des lances tronçonnés et fendus s'envolèrent en l'air. Les brides des chevaux leur sortirent des mains; tous deux furent bien étourdis, et eurent les yeux si troublés qu'il ne savoient pas où il étoient, et quand il furent rassis, Fierabras tira Florence, son épée, et Olivier Haute-Claire, puis vint sur Fierabras, et au haut de son haume lui donna un si

grand coup, qu'il fit voler à terre les pierres précieuses dont il étoit orné, le coup descendant en bas, lui entama l'épaule, mais le cuir de Capadoce le sauva, et fut frappé si rudement, qu'il eut les pieds dehors les étriers, et son cheval lui échappa, et peu s'en fallut qu'il ne versât, dont les français dirent tous, sainte Vierge Marie! quel coup Olivier a donné à ce païen. C'est là, dit Roland, un merveilleux assaut. Or, plût à Dieu, gentil compagnon, que je fusse maintenant sur son écu, car de moi ou du païen bientôt la fin. Alors Charles lui dit : ah ! glouton, couard, il n'est plus temps de parler ainsi, car en premier lieu, tu ne voulus pas y aller, ce que je te reprocherai souvent. Roland ne répondit rien, sinon qu'il dit : faites-en à votre volonté. Fierabras tout rempli d'ire pour le coup qu'il avoit reçu de son épée; courut sur Olivier, et lui donna tellement de son haume, qu'il lui fit tourner la tête de son haubert, lui démailla plus de cinq cens mailles, blessa son cheval, lui coupa l'eperon du pied, et une partie de la cuisse, d'où le sang coula abondamment, l'épée de Fierabras fut toute ensanglantée, et ce coup effraya tellement Olivier, que si ce n'eut été la selle du cheval, il fut tombé par terre, car il se versa en arrière; et son cheval commença fort à clocher. Quand il fut retourné, il dit tout haut : ô Dieu ! le mauvais coup que j'ai reçu, Vierge Marie, mère de Jesus, prenez pitié de moi, car trop fièrement tranche l'épée de ce païen; donnez-moi grace que je le puisse avoir, leva son épée et en fit le signe de la croix sur lui, puis Fierabras dit : par Mahomet, à ce coup je t'ai fait peur, et tu peux bien sentir de quoi je sais jouer, et ne suis point étonné si tu te recommande à ton Dieu; mais je suis mécontent de ce que je t'ai trop trop blessé de ce coup, toutefois sois sûr que jamais soleil tu ne verras muer, car tu change déjà de couleur. Or, je suis content que tu t'en ailles, et ce sera le meilleur avant que tu connoisse ma plus grande force, je t'avertis d'une chose, c'est que ma

force redouble quand je vois couler mon sans ; je connois que Charles ne t'aimes guère quand il t'envoie à moi, s'il t'eut couché dans un lit blanc, tu y fusse beaucoup mieux que d'être venu batailler contre moi. Quand Olivier l'entendit, rempli d'un fervent courage, commença à lever la tête, et dit : mon courage se ranime, garde-toi bien, je te défie, nous avons trop plaidé. Lors ils coururent l'un sur l'autre si merveilleusement et se frappèrent tellement sur leur haume, que doubles crochets, pierres précieuses, orféveries et fleurs, furent coupés et volèrent par terre, et leurs épées faisoient si grand bruit sur leurs harnois que le feu en sortoit. Tandis que ceci se faisoit, Charles étoient en grande méditation, connoissant que la querelle d'Olivier étoit juste, et que Dieu le devoit préserver, et quand il pensoit qu'Olivier pouvoit mourir ; comme impatient d'une parfaite foi, il dit : ô Dieu ! pour lequel nous prenons tant de peine, veuillez garder Olivier, qu'il soit ni mort ni pris. Hélas ! sire, dit le duc Naimes, laissez ces paroles, et priez Dieu pour Olivier qu'il lui soit aide. Ces deux champions continuoient toujours à se frapper, tellement que l'épée de Fierabras se rompit et le cercle de son haume, et le fit tomber sur son visage, son cheval fut mort, s'il n'eut sauté outre, et fut blesser Olivier au corps, principalement à la poitrine, et avoit déjà perdu tant de sang qu'il en étoit bien affoibli, ce qui n'étoit pas étonnant, vu qu'il avoit résisté à l'homme le plus terrible qui fut jamais.

CHAPITRE XXIII.

Comme Olivier fit sa prière à Dieu, lorsqu'il se sentit blessé.

ALors, Olivier étant en mélancolie des plaies qu'il avoit au corps ; pour son renfort dit ainsi : ô glorieux Dieu ! cause et commencement de ce qui est dessus

et dessous le firmament, par votre seul plaisir formâtes notre premier père Adam, et pour sa compagne lui donnâtes Eve, d'où descendent tous les hommes.

Tous fruits leur abandonnâtes, excepté un duquel Eve, moyennant le serpent, mangea et en fit manger à Adam, c'est pourquoi ils perdirent le paradis, et la séduction des démons en fit damner plusieurs; touché de pitié de la perdition du monde, vous vintes prendre chair humaine au ventre de la Vierge Marie, par l'annonciation de l'ange Gabriël, et êtes né comme il vous plût. Peu après, les trois rois vous vinrent adorer et faire obéissance, d'or, de myrrhe et d'encens vous firent des présens; et puis Hérode vous croyant faire mourir, fit occir maints petits enfans qui sont en paradis; quand vous fûtes en âge pour vous déterminer, vous allâtes par le monde en prêchant vos amis, et peu après les juifs par envie vous pendirent en croix, sur laquelle expirant, Longin le chevalier vous perça le côté à l'instigation des juifs, et quand il crut en vous et qu'il eut lavé ses yeux de votre précieux sang, il vit clair et vous cria merci, et il fut sauvé, par vos amis vous fûtes mis au sepulcre, le troisième jour ressuscitâtes et reprîtes vie, descendîtes aux enfers, mîtes dehors Adam, Eve et tous ceux qui étoient dignes du paradis; au jour de votre ascension vous montâtes aux cieux devant vos Apôtres : ainsi, mon Dieu, comme ceci est vrai et crois fermement, fortifiez-moi contre ce mécréant, que je puisse le vaincre tellement qu'il soit sauvé. Son oraison finie, il ceignit son épée au nom de Dieu et de la sainte Trinité, puis piqua son cheval sur l'espérance de Dieu. Fierabras lui dit en riant : Olivier, je te prie de me dire quelle est l'oraison que tu as dite, je l'ai étoutée volontier. Plût à Dieu, dit Olivier, que vous fussiez en telle grace que vous crussiez aussi fermément que je crois, car je vous jure que je vous aimerai autant que j'aime Roland; Fierabras répondit : par Mahomet et Tarvagant, tu parles de grande folie.

CHAPITRE XXIV.

Comme après une grande bataille Olivier conquit le baume et en but à son aise, et ce qu'il en fit : et comme il se trouva à terre quand son cheval fut occis.

LOrs Fierabras fut très-courroucé des paroles d'Olivier tout en colère lui dit : garde-toi de moi, car je te défie; viens à moi, dit Olivier, et à Dieu me recommande, lors se rencontrèrent tellement qu'on voyoit le feu sortir de leurs harnois; leurs chevaux plioient sous eux et la terre trembla de ce bruit. Fierabras prit son épée et en frappa Olivier, dont il fut navré en la poitrine sous la mamelle, et de ce coup les yeux lui tournèrent, et s'écria : Dieu de la Vierge Marie, qu'ils lui garnissent son ame. Alors Fierabras, par grande courtoisie lui dit : Olivier, descends sûrement et prends du baume à ton aise, et quand tu seras guéri, tu pourras mieux te défendre et recouvreras de nouvelles forces; mais Olivier ne l'eût fait pour rien, eût-il dû mourir : car des armes loyales le vouloit avoir. Promptement vinrent l'un contre l'autre, et le frappèrent tellement que Fierabras fut navré dangéreusement, car l'épée d'Olivier lui entra dans la cuisse bien un demi-pied de profondeur, et l'herbe fut arrosée de sang qui en sortit. Quand il fut ainsi navré, il but du baume et fut bientôt guéri, dont Olivier fut marri. Les français qui voient ceci, firent à Dieu grandes prières pour la conservation d'Olivier, et specialement Charles qui entr'autre chose le tenoit. Quand Olivier vit le païen ainsi guéri, se confiant à l'aide de Dieu, vint à lui et le frappa sur son haume si rudement, que le coup descendit sur sa cordelette à laquelle les deux barils étoient atta-

chés; le cheval de Fierabras eut peur de ce coup, et fit par le vouloir de Dieu une longue course, dont le brave Olivier avant que le païen y prit garde, s'inclina contre terre et leva les barils et en but à son aise, et fut guéri aussitôt. Jugez que Fierabras étoit plus navré que lui et ne pouvoit plus mal venir. Olivier étant près d'une rivière, prit les deux barils et les jeta dedans, lesquels furent bientôt enfoncés.

Quand Fierabras vit que ses deux barils étoient perdus, peu s'en fallut qu'il n'en perdit le sens : et par reproche dit à Olivier : O faux chrétien! tu m'as perdu mes barils, qui me valoient mieux que tout l'or de la chrétienneté; mais je te promets qu'avant qu'il soit Vêpres, ils te seront chers vendus : car je ne cesserai jusqu'à ce que tu aies le chef coupé. Il vint contre lui, mais Olivier qui ne le redoutoit plus tant, l'attendit : toutefois Fierabras frappa Olivier si âprement, que son haume en fut démaillé, mais ne fut point blessé : car le coup descendit si impétueusement, qu'il trancha le col du cheval d'Olivier, ce qui le fit tomber à terre; mais le grand miracle fut que le cheval de Fierabras fit semblant de courir sur lui comme à l'ordinaire, mais s'arrêta court, contre sa coutume,

CHAPITRE XXV.

Comme Olivier et Fierabras bataillèrent à pied, et la prière que fit Charlemagne pour Olivier.

LOrsque les français virent Olivier à pied, ils en furent fâchés, et vouloient s'armer pour le secourir : mais Charles n'y voulut consentir pour maintenir son honneur; il fit sa prière à Dieu, qu'il fût en aide à Olivier qui étoit dépourvu de son cheval.

Quand Olivier se vit à pied, il en fut bien dolent, et dit à Fierabras : O roi d'Alexandrie ! envers moi t'es vaillamment porté; aujourd'hui tu t'es vanté que si cinq chevaliers venoient, tu les voudrois attendre et les vaincre, et tu sais que qui occit le cheval ne doit avoir part à l'héritage.

Je ne sais si tu as dit la vérité, dit Fierabras, mais je ne t'ai pas fait content; toutefois pour que tu le sois je te donnerai mon cheval, qui ne m'a jamais si surpris qu'en voyant qu'il ne t'ait pas étranglé, quand tu étois à terre; car il n'en a pas manqué un de ceux que j'ai mis à terre. Olivier répondit : je ne prendrai ton cheval que je ne l'aie conquis.

Lors Fierabras fut si noble, que pour la vaillance d'Olivier, il lui dit : pour la noblesse que je connois en toi, je veux faire ce que jamais je ne fis pour personne. Il descendit de cheval, et voulut bien combattre à pied; mais Fierabras étoit plus grand d'un pied qu'Olivier.

Ils joûtèrent alors à pieds l'un contre l'autre si fort, que peu s'en fallut qu'ils ne demeurassent sur le champ pâmés, à cause du travail qu'ils avoient fait. Ainsi continua cette bataille qui ne pouvoit prendre fin entr'eux; plusieurs paroles et reproches se disoient l'un à l'autre : mais Charles voyant ce, il eut pitié d'Olivier, et le comte Regnier, son père, dolent de son fils vînt à Charles, et dit : ô empereur ! en l'honneur de Dieu, prends pitié de mon fils qui est presque mort : au moins fais prière à Jesus qu'il lui soit aide, que je le puisse revoir en santé : et alors Charles fit ainsi son oraison :

Mon créateur, qui êtes né pour notre salut de la Vierge Marie, et de votre naissance tout le monde fut illuminé, qui allâtes par le monde, y fûtes plus de trente-deux ans, et fîtes au commencement Adam et Eve, d'où nous sortons, qui furent en paradis terrestre, lieu délectable, et leur furent par vous tous fruis abandonnés; excepté le fruit de vie, qu'Adam mangea par désobéissance. Pour le punir

l'en avez chassé, et pour le racheter et nous aussi, vous voulûtes être crucifié, après que par Judas vous fûtes vendu trente deniers, et un jour de vendredi fûtes crucifié et couronné d'une piquante couronne, puis Longin qui étoit aveugle vous frappa au côté, puis ayant mis de votre précieux sang sur ses yeux, il vit clair; puis descendîtes aux enfers et mîtes hors vos amis : enfin, devant tous les Apôtres montâtes aux cieux, laissâtes votre lieutenant saint Pierre en terre, et ordonnâtes le baptême pour nous régénérer et faire bons chrétiens pour notre salut. Sire, comme tout ceci est vrai et que je le crois fermement, secourez aujourd'hui Olivier, qu'il ne soit ni mort, ni pris, ni vaincu. Ceci dit dévotement, il lui apparut un ange, qui dit à Charles : ô noble empereur! saches que je suis envoyé de Dieu, et ne crains rien pour Olivier car il gagnera la bataille, et vaincra le sarrasin; puis l'ange disparut. Charles par glorieuse méditation remercia Dieu. Toutefois aprés plusieurs batailles entre Fierabras et Olivier, et beaucoup de menaces, Fierabras de fureur voulut frapper Olivier, qui voyant venir le coup le parra, et frappa deux fois rudement sur Fierabras, ce qui l'indigna contre Olivier qui le sut aussi, tellement que tous deux furent très-actifs, ne voulant jamais quitter que l'un ou l'autre fut détruit ou vaincu. Pour cette fois Olivier fut si fort affoibli, que la main de laquelle il tenoit l'épée lui vint toute endormie et enflée, pour la peine qu'il avoit de frapper son ennemi. Son épée vola plus d'une toise de loin, dont il fut ému : ce n'étoit pas merveille, mais courageux courut à son épée et mit sur sa tête son écu pour la garder. Néanmoins le païen le frappa deux fois si fort qu'il mit l'écu en pièces et cassa son haubert, dont il se trouva étourdi. A cette fois il redouta le païen et n'osa prendre son épée. Aussitôt les français qui virent ainsi Olivier désarmé, délibérèrent de courir au sarrasin pour secourir Olivier; mais Charlemagne ne le voulut pas disant que Dieu étoit assez puissant pour le maintenir en

son droit ; et s'il n'y se fut opposé, plus de quatorze mille hommes étoient tous prêts pour y aller. Le païen voyant cela, ne fit que rire, en disant à Olivier : j'ai obtenu de toi un peu de mon intention, pourquoi n'ose-tu prendre ton épée ? Je connois que tu es assez vaincu, car tu ne te saurois baisser : mais je veux te faire une proposition. Quitte la loi que tu tiens et ton baptême, et aussi le Dieu en qui tu crois, pour lequel tu as pris tant de peine, et crois en mon Dieu Mahon, plein de bonté, et je te laisserai vivre ; outre cela, je suis content de te donner ma sœur pour femme, à qui tu seras richement marié : c'est Floripe, l'une des plus belles personnes qu'on puisse voir, puis nous subjuguerons la France, et de l'un des royaumes je te ferai couronner roi. Païen, dit Olivier, tu parles d'une grande folie ; car à Dieu ne plaise que j'ai intention d'abandonner le Dieu qui m'a créé, ni les Saints Sacremens qui ont été établis pour mon salut, pour croire en Mahon et autres Dieux qui n'ont aucune vertu. Fierabras lui dit : par Mahom, tu es toujours obstiné, pour peine ni tourment on ne te peut résoudre, et d'une chose te peut vanter, que personne ne m'a jamais tant coûté à vaincre que toi ; or, prends ton épée sûrement, car sans armes tu ne peux valoir qu'une femme. Olivier dit : tu me démontre service et bonté, mais la valeur de dix mille marcs d'or ne me le feroient pas faire pour mourir ; car si par ta courtoisie j'avois mon mon épée, et qu'il arrivât que tu fusses en ma puissance, et dussai-je mourir, autre chose n'en auras. Lors dit Fierabras, tu es trop courroucé, sois certain que tu vas périr.

CHAPITRE

CHAPITRE XXVI.

Comme en ce combat Fierabras fut vaincu par Olivier, quand il eut recouvert une des neuf épées de Fierabras.

Fierabras ayant apperçu qu'Olivier n'étoit découragé, et de fait si fier grandes merveilles se donna, car il n'avoit voulu prendre son épée; mais la vouloit conquérir; c'est pourquoi le païen s'en vint contre lui tenant fortement son épée. Lors ce ne fut pas merveille. Olivier eùt peur d'attendre son coup, étant dépourvu de son glaive et son écu rompu; mais comme il plût à Dieu, il regarda à côté de lui le cheval de Fierabras, dont à larçon de la selle étoient les deux autres épées dont j'ai parlé; il courut vers le cheval, et prit une desdits épées nommée Baptisme, qui avoit le taillant fort large, puis vint contre le païen et mit devant lui le reste de son écu. Lorsqu'il fut près de lui, il lui dit : ô roi d'Alexandrie, il est maintenant temps d'agir, car je suis pourvu de votre épée, qui vous rendra mécontent; gardez-vous de moi, car je vous défie.

Fierabras l'entendant ainsi parler, changea de couleur et dit ! ô Baptisme ! ma bonne épée, puis regardant Olivier, dit : par Mahomet, je te connois d'une grande fierté; si tu veux, prends ton épée et me laisse la mienne, puis nous ferons comme nous avons commencé. Par mon chef, dit Olivier, ce sera moi, car avant j'éprouverai mon épée; garde-toi de moi, nous avons assez parlé. En disant ces paroles, Olivier comme un lion affamé, vint contre Fierabras et frappa le premier son adversaire : mais il ne put l'atteindre sur la tête, qu'il ne rencontrât l'écu du païen, qu'il rompit tellement que la moitié tomba à ses pieds. Fierabras redouta fort ce coup, car l'épée

entra plus d'un pied en terre. Alors Olivier bénit celui qui l'avoit forgé, et après plusieurs menaces rigoureuses, ils furent en partie découverts de leur heaumes. Quand Olivier vit ce païen, il dit : ô Dieu du paradis ! créateur du ciel et de la terre, que ce païen est bien fait et plein de beauté !

Plût à Dieu que Charles l'eût en son pouvoir et qu'il se voulût faire baptiser, Roland et moi serions ses compagnons. Vierge Marie, mère de Dieu, priez Notre-Seigneur Jesus Christ, votre fils, que ce païen croie aujourd'hui en la foi chrétienne, car il pourroit bien l'agrandir. Fierabras lui dit : Olivier, laisse ces paroles, dis-moi si tu ne veux plus batailler, ou si tu veux recommencer : oui, dit Olivier, garde-toi de moi, je te défie. Ils coururent l'un sur l'autre, mais Olivier frappa de telle force sur son écu, qu'il le mit en pièces; c'est pourquoi Fierabras lui dit qu'il l'avoit mis à bout, tellement qu'il n'avoit plus guère à vivre en ce monde. Olivier ne dit mot, mais il vint furieusement avec son épée contre ce païen, mais voyant venir ce coup, jeta son écu contre Olivier, c'est pourquoi il fut écartelé, et tous deux furent si étourdis, que leurs yeux furent troublés, de douleur, et firent saillir le feu de leurs épées et écus; en se frappant ainsi, Fierabras dit à Olivier :

Or, il est l'heure que jamais tu n'auras aide de ton Dieu en qui tu crois que tantôt tu ne sois mort, puisque tu te vois vaincu; Olivier lui répondit : Jesus est bien puissant et te le fera voir en ce jour, car tu connoîtras tantôt que Mahomet et Tarvagant ne te pourront aider, ainsi il faut que tu meurs. Ils vinrent l'un sur l'autre, et Olivier fut frappé sur son heaume bien près de sa chair, de telle force qu'il trancha tout ce qu'il atteignit, et dit à Olivier : je te jure mon Dieu que je t'ai si bien atteint que jamais tu ne verras Charles ni Roland, sois en sur. Olivier lui répondit : ô Fierabras d'Alexandie ! sois assuré aussi qu'avant que je te quitte, tu seras mort ou vaincu, Dieu m'accordera ce que j'ai si souvent desiré.

Alors ils se frappèrent si furieusement l'un et l'autre, que de leurs corps transmirent angoises et peines. Fierabras frappa si rudement Olivier sur son heaume, qu'il mit tout bas jusqu'à la chair, et si Dieu ne l'eut aidé il étoit mort, pourquoi Olivier vint contre le païen, qui leva son écu tant qu'il fut découvert dessous les bras. Olivier prit garde au fait, il le frappa tellement qu'il lui mit l'épée dans le flanc bien profond, et fut si navré que peu s'en fallut que ses boyaux ne tombassent à terre, car Olivier employa toute sa force pour finir leur bataille qui avoit été longue.

CHAPITRE XXVII.

Comme Fierabras fut vaincu, crut en Dieu, comme Olivier le porta, et comme il fut assailli et tourmenté des sarrasins.

APrès que le païen fut navré mortellement, et voyant qu'il ne pouvoit plus résister contre Olivier par la vertu de Dieu, il fut illuminé tellement qu'il eût connoissance de l'erreur des païens; les yeux vers le ciel, commença à prier la sainte Trinité, et puis regarda Olivier, en disant : oh! vaillant chevalier Olivier, en l'honneur de Dieu en qui tu crois, auquel je consens et crie merci, et requiers que je ne meurs pas sans être baptisé et rendu au roi Charlemagne, qui est tant redouté, car je croirai en la foi chrétienne, et rendrai les saintes reliques pour lesquelles vous prenez tant de peines, et je jure que si par ta faute je meurs sarrasin, tu seras coupable de ma damnation; je perds mon sang et me verras mourir devant tes yeux, pourquoi ai pitié de moi.

Lors il eut telle compassion de lui qu'il pleura tendrement, le coucha à l'ombre sous un arbre, et lui banda ses plaies, pour qu'il ne perdit tout son

sang. Le païen le pria de l'emporter, car lui seul ne s'en pouvoit aller. Mais Olivier considérant qu'il étoit fort pesant, lui dit que c'étoit à lui chose impossible et Fierabras s'efforça pour venir près de lui, en disant : oh noble chevalier Olivier ! mène-moi à Charles avant que je meurs, car je suis près de ma fin, tout mon visage se perd, prends ce cheval, monte dessus et viens près de moi, si je puis traverser devant toi sur l'arçon de la selle, tu me pourras mener; voilà mon épée, mets-là à ton côté, et tu en auras quatre que l'on ne sauroit payer, et te dépêche, car au matin je laissois tous mes gens en ce bois ci-près, ils sont au nombre de cinquante mille hommes. Quand Olivier l'entendit, il n'eut aucun effroi, et lui dit : sire roi, puisqu'il vous plaît, j'en suis content; il le mit en travers sur son cheval comme il avoit dit, et se mit en chemin plein de douleur. Ses sujets sortirent aussitôt du bois, entre lesquels étoit un fier païen nommé Brulant de Mommière, Sortibrant de Conimbre, le roi Mantrible et cinquante mille autres. Olivier voyant cette troupe commença à piquer de l'éperon son cheval; mais il étoit si chargé qu'il ne pouvoit aller aussi fort que les ennemis qui venoient après lui. Quand les français virent venir les païens en si grand nombre, ils furent promptement armés, et entr'autres Roland, Girard de Montdidier, Guillaume l'Estoc, Naimes de Bavière, Oger le Danois, Richard de Normandie, Gui de Bourgogne et Regnier de Gênes, père d'Olivier qui ne fut pas des derniers. Olivier regarda à Valpré et vit venir devant les autres, Brulant de Mommière, qui étoit monté sur un cheval qui couroit comme un lévrier et faisoit grand bruit; car il sembloit que ce fut un foudre, et tenoit en sa main un grand dard de fin acier pointu, qui étoit envénimé du sang de crapaud, et étoit dangéreux.

Quand Olivier le vit, il fut étonné, et dit à Fierabras : sire roi, il faut que vous descendiez, car je ne puis vous conduire, ce qui me fâche, car je connois

que je suis poursuivis, vous le voyez, et s'il me peut atteindre, je serai mis à mort, et jamais Charles ne me verras, ce qui le rendra dolent.

Lors Fierabras dit tout haut : ô noble Olivier! me voulez-vous laisser? vous m'avez conquis, à vous me suis rendu, ce ne seroit pas noblesse à vous si vous m'abandonniez : hélas! pauvre infortuné que je suis, si je meurs païen que deviendrai-je? Vierge Marie, mère de Dieu, prenez pitié de moi : indigne que je suis d'avoir recours à vous; puis dit à Olivier : noble comte, je suis conquis par toi, et t'ai promis que je me ferois baptiser: si tu me laisse, je ne te prise guères, encore vois-je que tu n'est frappé ni vaincu. Olivier répondit : Fierabras, tu parle en chevalier : mais je promets à Dieu que je ne te laisserai, et combattrai pour te défendre au péril de ma vie, tu peux t'y fier. Lors il prit son haubert, s'arma le mieux qu'il put et mit sur sa tête un chapeau de fin acier, puis tira son épée Haute-Claire, et vint à Brulaut, qui, avec son faux dard, duquel il atteignit Olivier à la poitrine, et lui donna tel coup que ledit dard se rompit en pièces. Olivier, dit Fierabras, vous avez assez fait pour moi, car vous êtes navré, descendez-moi et me mettes hors du chemin pour que je ne sois foulé des sarrasins. Olivier en eut compassion, il le mit à l'ombre d'un pin, loin de la voie. Mais quand il voulut s'enfuir, il se trouva environné de bien dix mille sarrasins, il dit : hélas! doux Jesus, mon créateur, tu sais mon intention, je te demande que tu me donne grace que je ne meurs point pour le présent, jusqu'à ce que, pour l'exaltation de la foi, je puisse avec Roland, mon compagnon, combattre, puis se mit en chemin et le premier qu'il rencontra ce fut le fils du plus grand du pays, et lui donna tel coup, qu'il le fendit jusqu'à la poitrine et tomba mort. Olivier laissa courir son cheval et se mêla parmi les païens, et d'abord frappa Clogis qu'il navra jusqu'au cœur, dont il mourut. Lors vinrent sur Olivier, Maradas, Turgis, Surbam

de Condimense, et le roi Magaris, qui crièrent : par Mahomet, de nous n'échapperas, français, garde-toi bien, car par nous tu mourras; en ce disant Olivier étoit parmi eux qui se défendoit vaillamment : et lors frappèrent tous sur lui, dont ce fut merveilles qu'il ne fut déchappellé et vaincu; mais à force de traits son cheval tomba dessous lui, et étant à terre par force se leva, mit devant lui l'écu qu'il avoit conquis, puis prit son épée Haute-Claire, en laquelle il se fioit; celui qui atteignit tomba mort à terre; on ne lit point en ce livre que jamais homme déjà navré comme il étoit, fit si belle défense.

CHAPITRE XXVIII.

Comme Olivier fut pris, sans pouvoir être délivré par les français.

OLivier se trouva seul à pieds entre les sarrasins, il fit grande résistance, mais il ne fut pas possible d'échapper; car glaives, épées et dards de fer le pressèrent tant, que son écu fut percé en plusieurs endroits, et son haubert faussé de quatre faux dards; après ce, lui entammèrent le corps mortellement, pourquoi lui fut force de tomber par terre, puis le prirent et lui bandèrent tellement les yeux qu'il ne voyoit ni ne savoit où il étoit, ils le montèrent sur un cheval, et le lièrent bien étroitement; et quand Olivier fut ainsi dépourvu de toute force et clarté, de toute espérance de confort, il fut bien dolent. Oh Charlemagne ! disoit-il, empereur de valeur, où es-tu, et ne sais-tu rien de moi ? noble Roland, est-tu endormi, suis-je sourd, que je ne te peux ouir ? Ainsi en faisant ces plaintes, le roi Marapas dit : Français, ce que tu dis est inutile, car je ne mangerai pas que tu ne sois pendu. Ainsi les sarrasins emmenoient Olivier, lequel étoit en la garde de quatre

faux tyrans ; vinrent le roi Charlemagne, Roland et tous les autres pairs, mais ce fut bien tard pour Olivier, et à grands cris requirent Dieu et les saints du paradis, et puis Roland frappa Corsuble en la poitrine, Girard vint contre Turgis, Oger, Richard et Gui de Bourgogne faisoient tel ravage des sarrasins, qu'ils ne pouvoient tenir devant eux ; mais ceux qui conduisoient Olivier alloient toujours en avant : à cette bataille furent occis Guillaume de l'Estoc et Gautier, valeureux chevaliers, et plusieurs autres du commun, ils mirent par terre Girard de Montdidier et Geoffroy l'Angevin, puis les lièrent à un cheval, et chevauchèrent hâtivement ; quand Charles les vit emmener, peu s'en fallut qu'il ne perdit les sens et cria sauve-garde, secours, barons, ô chevaliers ! que vous êtes hardis, s'ils emmènent ce comte, que nous en reviendra-t-il ?

Quand les français virent Charles si ému, ils frappèrent des éperons et vinrent les attendre au bas d'une montagne. Roland se trouva des premiers, tenant son épée en main pour se venger, et celui qu'il atteignoit étoit sur d'être mis à mort, car il étoit si courroucé de ce qu'on emmenoit Olivier, attendit Lampatris, lequel il fendit jusqu'au milieu du corps, et en ce lieu fit grand portement ; mais à cause de la multitude des païens, ils ne purent passer outre pour secourir les barons prisonniers, ils les repoussèrent plus de cinq lieües sans pouvoir pénétrer jusqu'à eux ; dont plusieurs chevaliers étoient fatigués ; nonobstant Roland jura que jamais ne retourneroit jusqu'à ce que les barons ne fussent délivré des ennemis, mais il ne put le faire, car la nuit survint et ne savoit où aller. Charles voyant cela, ne sait plus que dire ni faire, car il doutoit que les païens n'eussent fait arrière-garde pour les enclore, et par force leur fallut abandonner le camp, et en très-grande mélancolie et courroux s'en retournèrent tous.

CHAPITRE XXIX.

Comme Fierabras fut trouvé par l'empereur Charlemagne, et comme il fut baptisé, puis guéri de ses plaies.

LOrsque Charlemagne vit qu'il ne pouvoit r'avoir Olivier, ni les autres prisonniers, il fut forcé de retourner avec ses gens, car la nuit survint. En retournant, ils trouvèrent Fierabras sous un arbre, lequel languissoit, et le roi dit : malheureux païen, je te dois bien haïr, car par toi sont mes hommes prisonniers ; tu m'as ôté Olivier, celui que j'aimois tant et prenoit plaisir à soutenir mon honneur, enfin par toi au lieu de joie je n'ai que douleur. Et quand Fierabras l'entendit il jeta un grand soupir, et dit : oh ! noble et puissant empereur, en l'honneur de Dieu je te crie merci, pardonnez-moi ; il est vrai qu'Olivier m'a conquis, et lui ai promis que je me ferois chrétien. Je laisse tous mes Dieux et n'en fais plus de cas, et me rends à Jesus le créateur et demande à être baptisé. J'exalterai la sainte foi catholique ; je rendrai le saint sepulcre et les reliques, pour lesquelles vous prenez tant de peine, et je fais serment à Dieu en qui je crois, que je suis plus dolent de la perte d'Olivier, que je ne suis de mon corps navré mortellement, et s'il plaît à Dieu, nous le recouvreront, pourquoi faites que je sois chrétien, car autrement il vous seroit reproché.

Quand ils le virent ainsi membru, ils lui firent faire des habits convenables à sa taille, car quand il fut désarmé, il leur parut l'un des plus beaux hommes que jamais fut vu.

Et quand il fut dévêtu ses plaies seignèrent, et il tomba pâmé, mais Roland le retint ; incontinent les

fonts furent apprêtés, puis on manda l'archevêque Turpin, et le duc Naimes, qui étoient joyeux de ce que ce païen devoit se faire chrétien.

Après que le baptême fut apprêté, les parrain et marraine lui donnèrent un autre nom, et le nommèrent Florent; mais tant qu'il véquit se nomma Fierabras, et là fut mis dans un lit honorablement, et à la fin de ses jours fut saint; il fit plusieurs miracles et s'appella saint Florent.

Le roi Charles le fit visiter par ses médecins, et visitèrent ses plaies, pourquoi ils furent assurés de le guérir en peu de temps. En faisant la visitation, l'empereur qui étoit présent, il dit à Fierabras:

Si devant toi on voyoit Olivier et les autres prisonniers, nous serions bien contens; car Charles étoit bien marri de la perte de ses barons.

CHAPITRE XXX.

Comme Olivier et ses compagnons furent présentés à l'amiral Baland.

APrès que les sarrasins eurent les barons de France prisonniers, ils coururent jusqu'à ce qu'ils furent en une cité nommée Aigremoire, et à l'entrée de la cité sonnèrent trompettes. Quand l'amiral les vit venir, il s'en vint droit à eux, se mit près de Brulant, et lui dit: mon ami, contez moi des nouvelles, comment vont vos affaires? n'avez-vous point pris cet empereur Charlemagne, qui se fait redouter, et les douze pairs de France sont-ils déconfis? Oh sire amiral! dit Balant, les nouvelles que je vous apporte sont moindre que vous ne dites, car nous avons été occis par le roi et sa puissance; votre fils a été vaincu par un de ses barons et s'est fait chrétien; il a été vaincu en loyale bataille sans trahison: quand

l'amiral l'eut entendu, il tomba pâmé de la grande douleur qu'il eut de son fils, et quand il fut revenu à lui, il cria à haute voix : malheureux que je suis, que dois-je devenir? Fierabras, mon cher fils, où êtes-vous allé, comment fûtes-vous pris? la mauvaise nouvelle qu'on me rapporte de vous, est de vous être fait chrétien, dont j'en serai dolent toute ma vie, j'aimerois mieux que vous eussiez été démembré et mis à mort, alors il retomba à terre, en s'écriant, Brulant de Mommière, qu'est devenu Corsuble, mon neveu, Bruchard, Turgie de Parmélie et mon fils Fierabras, conducteur de tout? s'il est vrai qu'il soit perdu, je ferai sauter la cervelle à Mahomet, le Dieu qui m'a promis tant de biens et à qui je m'étois rendu. Ce disant comme tout enragé, se tourmenta griévement sur la terre, et quand l'amiral fut un peu refroidi de son mal, il demanda qui étoit le chevalier qui avoit vaincu Fierabras. Brulant répondit : sire amiral, votre fils a été conquis par ce damoiseau, en lui montrant Olivier, qui étoit bien membreu et formé, lequel étoit entre les autres les yeux bandés : or tôt, dit l'amiral, dépêchez-vous de me l'amener, jamais je ne boirai ni ne mangerai qu'il ne soit démembré. Quand les français entendirent qu'on vouloit faire mourir Olivier, qui étoit tout leur confort, ils se prirent à pleurer; Olivier qui les entendit les reconforta en disant en sa langue que les sarrasins ne comprenoient point : mes frères, vous savez notre nécessité, si l'amiral Baland sait que nous sommes des pairs de France, notre vie est terminée, car il ne prendroit aucune pitié de nous, c'est pourquoi je vous prie de dire tous comme moi.

Après que l'amiral lui eut commandé de venir devant lui, les païens le désarmèrent, lui délièrent les mains et débandèrent les yeux, dont il étoit moult grevé et dangereusement navré : l'amiral lui dit d'un ton furieux. Français, garde-toi de me dire vérité, comment te nomme-tu? ne me le céle pas; Olivier lui dit : sire, je me nomme Engines, fils d'un pauvre

vassal de pauvre lignage, et m'en partit une fois de la cour de Lorraine, vint à la cour de Charlemagne, lequel me donna armes, et après que je fus adoublé, ainsi que mes compagnons que vous voyez devant vous qui sont pauvres chevaliers aventuriers, avons pris peine à bien servir notre roi, afin que par notre service nous puissions être avancés. Oh Mahomet ! dit l'amiral, or, suis-je bien trompé, car je croyois avoir cinq des plus vaillans du royaume de France par le moyen de mes barons.

Il appella Barsabas, son chambellan, et lui dit : prenez-moi ces français, faites-les-moi dépouiller et attachez à ce pilier fortement, et puis faites-moi apporter mes dards de fer bien échauffés et rangez ces français pour les faire tirer à mon plaisir. Alors Brulant se leva et dit : sire amiral, je vous prie que pour le présent vous ne leur fassiez point de mal, car ce ne seroit pas bien fait.

Vous voyez qu'il est trop tard pour faire justice, et en pouriez bien être blâmé, vu que votre seigneurie et vos barons ne sont point ici présent, pourquoi je vous prie que vous attendiez jusqu'à demain, ce qui sera beaucoup mieux, d'ailleurs je sais qu'ils ont mérité la mort; d'autre part si Charles nous vouloit rendre monseigneur. Pour l'amour de vous, l'amiral, j'en suis content; il manda Brutamoet, qui étoit garde de la prison, et lui ordonna de mettre les français en lieu de sûreté jusqu'au lendemain pour en faire à sa volonté.

CHAPITRE XXXI.

De la prison où les français furent visités par la belle Floripes, fille de l'amiral, et de sa grande beauté.

Lorsque l'amiral eut dit que les français fussent mis en prison, Brutamont le charretier vint descendre Olivier et tous ses compagnons, en une prison qui étoit si étroite qu'on n'y voyoit clarté, en laquelle étoit serpens, crapauds et autres bêtes vénimeuses; il y passoit un ruisseau d'eau de la mer, qui avoit son entrée sans conduit, pourquoi elle ne pouvoit y entrer que lorsque la marée montoit; avant que le maître de la prison ne s'en aille, il leur banda les yeux et ferma les pertuis de dessus eux, puis l'eau vint si fort que les français en eurent jusqu'aux épaules, dont les plaies d'Olivier commencèrent à s'ouvrir, mais comme l'eau étoit salée, la douleur lui fut très-sensible; il eut en cette occasion grand besoin de médecins pour penser ses plaies qui s'étoient ouvertes; car quand il se sentit baigné en cette eau, il tomba tout pâmé, et fut mort à cette heure, si ce n'eût été Girard de Montdidier qui le soutint; mais vous ne pourriez croire comment ils ne furent pas noyés. Voyant que l'eau croissoit toujours, vous devez savoir qu'en cette prison il y avoit deux piliers de quinze pieds sur lesquels ils montèrent Olivier à grande force et quand il fut assis, de grande angoisse commença à dire : ô Regnier ! mon père, vous ne connoissez pas sans doute ma situation, hélas ! jamais vous ne me verrez. Girard dit à Olivier : ne vous déconfortez plus, car à tel chevalier ne convient de se plaindre; plutôt nous réjouir en Dieu, à qui il plaît maintenant que nous soyons en cet état; mais je promets à Dieu que si nous avions

chacun notre épée, qu'avant que nul de nous fut descendu d'ici par des sarrasins j'y en mettrois plus de trois cens. Les français comme nous venons de dire, étoient sur les piliers de marbre. Floripes, fille de l'amiral et sœur de Fierabras les écoutoit, et eut grande compassion des plaintes que faisoit Olivier; cette fille étoit jeune et bien faite, blanche comme un lys, ses cheveux reluisant comme or fin, la face terminée un peu en longueur, les yeux rians, clairs et étincelans comme deux étoiles; elle étoit habillée d'une robe de pourpre, qui étoit merveilleusement riche, et peinte d'étoiles de fin or, laquelle avoit telle vertu que celle qui l'avoit ne pouvoit être empoisonnée d'herbe ni de venin; Floripes étoit si belle avec ces habillemens, que si une personne eut jeûné trois ou quatre jours, la voyant étoit rassasiée; elle portoit un manteau qui avoit été fait en l'isle de Colcos, où Jason prit la toison d'or, comme on a trouvé par écrit en la destruction de Troie, lequel manteau étoit fait d'une face, et avoit si grande odeur que c'étoit merveille.

Pourquoi de la beauté de cette demoiselle chacun en étoit ravi; elle avoit, comme j'ai dit ci-devant, ouï parler des français en prison, et spécialement d'Olivier, duquel elle eût grande pitié. Elle sortit de sa chambre avec douze pucelles ses sujettes, et entra en la salle commune, où étoient les païens, fort désolés de Fierabras qui étoit pris avec plusieurs autres grands seigneurs. Alors elle fit un grand cri et soupira de douleur, ce qui renouvella le deuil. Et quand elle eût cessé de pleurer, elle demanda à Brutamont: qui sont ceux que j'ai ouï parler en la prison, qui se plaignent si fort? Madame, dit le géolier, ce sont des français, gens de Charles, roi de France, lesquels jamais ne cesseront de détruire notre loi, mettre à mort nos gens, vitupérer notre créance et annichiller nos dieux; ce sont eux qui ont aidé à occir Fierabras votre frère, entre lesquels il y en a un de grande valeur, qui est un des hommes le mieux fait qu'on ait jamais vu

il est si puissant qu'il a lui seul et loyalement conquis Fierabras. Floripppes eût incontinent envie de le voir; et dit à Brutamont, je veux leur parler, viens-moi ouvrir la prison, je suis curieuse de les voir. Madame, vous me pardonnerez, il ne se peut faire pour la mal-propreté du lieu, d'autre part votre père m'a défendu de ne les laisser parler à personne; je me souviens que très-souvent on peut être trahi par les femmes. Quand Floripppes l'entendit, elle lui dit d'un ton de colère, ô mauvais glouton! me dois-tu faire ce refus? je te promets que je t'en ferai payer, et incontinant manda son chambellan, lequel lui donna un bâton, et fit ouvrir la prison. Brutamont voulut s'y opposer, ce que voyant elle lui donna un si grand coup au visage, qu'elle lui fit sortir les deux yeux de la tête, et après elle le fit mourir, puis le jeta dans la prison sans qu'aucun païen ne le vit, dont les français qui étoient dedans furent fort étonnés quand ils l'ouïrent tomber.

Puis après Floripppes fit allumer une grande torche de cire, se fit ouvrir la porte, et mit devant elle la lumière pour voir les prisonniers, et étant auprès d'un pilier, elle s'écria, ô seigneurs! répondez-moi, qui êtes-vous et comment vous nommez-vous, ne me celez pas? Olivier lui dit: Madame, nous sommes de France, appartenons à Charlemagne, et avons été amenés à l'amiral, qui nous a fait mettre en ce lieu; il vaudroit beaucoup mieux qu'il nous eût fait mourir que de nous tenir en cette affreuse prison. Floripppes, nonobstant qu'elle ne fut pas chrétienne, avoit le cœur très-noble, et leur dit: je vous promets que je vous mettrai dehors sûrement, pourvu que vous me promettiez et juriez de faire ce que je vous dirai. Madame, dit Olivier, je vous assure que vous nous trouverez tous à l'effet comme à la parole; soyez sûre que jamais nous ne vous ferons défaut tant que nous serons vivans, pourvu toutefois que nous soyons fournis d'armes: je ferai telle occision des sarrasins qu'il en sera long-temps parlé. Vassal, lui dit la fille,

vous pourriez bien trop vous vanter, encore êtes-vous céans, bien loin d'être dehors, et vous menacez ceux qui sont en liberté : il vaudroit bien mieux se taire que de parler. Girard de Montdidier dit à la dame, mademoiselle, je vous dirai un mot, celui qui est en captivité chante volontiers pour oublier son mal. La noble Florippes regarda Girard le grâcieux, qui avoit excusé Olivier de ce qu'il parloit trop hardiment ; mais ce ne fut pas grande merveille, car de joie qu'Olivier eût quand elle lui dit qu'il seroit mis en liberté, il pensa être hors de sa volonté. Alors Florippes dit à Girard : en vérité, sire, vous savez bien louer et excuser votre compagnon.

CHAPITRE XXXII.

Comme les français furent élargis, par le moyen de la belle Florippes, et de la beauté de sa demeure.

ET quand Florippes eût parlé son plaisir aux barons, elle appella son chambellan, lui fit apporter des cordes et un bâton lié à travers, qu'ils descendirent : quand les français l'apperçurent ils montèrent dessus. Olivier y monta le premier, lors la dame et son chambellan le tirèrent dehors : puis ils montèrent légèrement les autres et les menèrent par une vieille porte secrète sans que nul le sut, et entrèrent en la chambre de Florippes, dont l'entrée etoit ouverte. Au-dessus de la porte, étoit réprésenté avec art les cieux, les étoiles, le soleil, la lune, les saisons d'été et d'hiver ; bois, montagnes, oiseaux et autres animaux de toutes espèces : suivant l'histoire, ce fut le fils de Mathu-Salem qui l'avoit fait faire. Il y avoit sur un rocher environné de la mer un prétoire fort beau, où jamais fleurs ni fruits ne manquoient. Et là, de toutes maladies (excepté celle de la mort) on trouvoit

médecine.

guérison. Au même endroit croit la main de gloire. C'étoit dans cette galerie où étoit Floripes, ses dames et plusieurs autres pucelles, et la maîtresse qui se nommoit Maragon, laquelle dit à Floripes, je crois connoître ces français ; car ce bel écuyer que vous voyez, c'est Olivier, fils du duc Regnier de Gênes et frère d'une demoiselle parfaitement belle. C'est lui qui a vaincu votre frère Fierabras. Celui-ci est Girard de Montdidier, cet autre est Guillaume de l'Estoc, et ce camus qui est par de-là est Geoffroy l'Angevin : mais je veux que Mahomet me punisse, si je bois ou mange avant que j'en aie averti votre père monseigneur l'amiral. A ces mots tousles sens de Floripes lui frémirent ; elle retint un peu sa colère, mais feignant un mot secret, elle l'appella près d'une fenêtre, puis elle lui donna un si grand coup qu'elle la mit à terre, elle manda son valet, qui aussitôt vint à elle et la jetèrent en la mer ; puis Floripes dit, or, allez vieille dépiteuse, vous avez votre récompense. Je suis bien assurée maintenant que vous ne trahirez jamais les français. Les barons eurent une grande joie de ceci : aussitôt Floripes vint aux français et les baisa doucement. Alors elle apperçut Olivier qui étoit blessé et lui dit : Sire Olivier ne vous doutez, car je vous rendrai bientôt en bonne santé ; elle s'en vint à la main de gloire et en prit un peu : quand Olivier en eût usé, il fut parfaitement guéri. Les barons étant en cette chambre, furent assis à table et bien pourvus de vivres et de viandes délicieuses, dont ils avoient grand besoin, à cause de la faim qu'ils avoient endurée ; et au départir chacun fut couvert d'un manteau de paille d'or bien brodé. Puis Floripes leur dit : Seigneurs, vous savez comme je vous ai mis hors de prison, vous êtes ici en sûreté, mais si d'aventure quelqu'un nous avoit oui, nous serions tous mal venus ; et ne suis en autre doute, Olivier est ici présent, qui a vaincu mon frère Fierabras, auquel naturellement je devois faire opprobre et répréhension. Je vous connois bien, n'en soyez point émus, vous savez que vous m'avez promis que mon secret seroit bien

scellé entre vous tous. Ils promirent tous de faire sa volonté; et après Floripes leur dit : Seigneurs, je vous dirai qu'il y a un noble chevalier en France que j'ai long-temps aimé, il se nomme Gui de Bourgogne, qui est le plus beau cavalier qu'on puisse voir, il est parent du roi Charlemagne et de Roland le puissant. Une fois que j'étois à Rome, je le vis; et dès cette heure je lui donnai mon cœur. Quand mon père alla détruire la cité de Rome, Lucafart de Bandas qui étoit redouté de tous les païens, fut mis à terre par ledit Gui de Bourgogne, ce qui me plût beaucoup. Je pris tant de plaisir à sa vaillance, que depuis ce jour je l'ai toujours dans mon cœur; et si je ne l'ai point pour mari, jamais je ne me marierai : de plus pour l'amour de lui je veux me faire baptiser et croire au Dieu des chrétiens. A cette parole les français furent fort joyeux, et rendirent graces à Dieu de la bonne volonté de cette pucelle, et Girard dit : Madame, je vous jure que si nous étions maintenant armés, et que nous fussions en la salle des païens; nous en ferions une grande destruction; mais Floripes fut sage et leur dit : nobles seigneurs, pensons à nos affaires, puisque vous êtes en sûreté prenez un peu de repos : vous voyez ici six pucelles de grande noblesse, que chacun de vous prenne la sienne pour mieux déduire le temps, moi je vous regarderai faire si c'est votre bon plaisir, car pour moi je n'ai que faire d'homme qui vive que du noble chevalier Gui de Bourgogne, à qui j'ai donné mon cœur. Tout bien considéré, on voit en ce chapitre une grande entreprise, premièrement quand Floripes, qui étoit païenne, désira de parler aux français, elle dépint bien la volonté des femmes pour savoir des nouvelles en ce qui concerne l'œuvre, ce qu'elle fit contre les maîtres et gardes de la prison, et comme ils furent élargis. On approuva beaucoup cette action, car c'eût été grand dommage si ces barons fussent demeurés en prison; mais la foi des personnes fait grand allégement de tourment, car les Sts. du paradis l'ont obtenu, ainsi que plusieurs victoires, par leur foi, la miséricorde de Dieu leur est prochaine.

La cause pour laquelle ils furent délivrés de prison, étoit venue de loin, c'étoit de Rome pour Gui de Bourgogne qu'elle aimoit, pourquoi il est aisé de comprendre par quel moyen les chevaliers furent élargis.

CHAPITRE XXXIII.

Comme Charlemagne manda à l'amiral Baland et du refus que firent les sept pairs de porter ses nouvelles.

LE bon duc de Gênes, père d'Olivier, qui ne pouvoit dormir, boire ni manger, pour la douleur qu'il avoit de son fils, et quand il ne put plus endurer, il s'en vint au noble et puissant roi Charlemagne, lui disant : Très-cher sire empereur, par le saint amour de Dieu il vous plaise prendre pitié de moi, vous savez ma douleur, je dois perdre mon bon et loyal fils Olivier, pour lequel je suis ennuyé ; que si je n'ai autres nouvelles certaines je mourrai de chagrin devant deux jours, ou il me fera force de me mettre en chemin pour y aller. Quand Charlemagne l'entendit parler, il fut ému de compassion pour la mélancolie du duc Regnier, et parla à Roland en lui disant : beau neveu, entendez-moi, demain matin il vous faut aller en Aigremoire, dire à l'amiral Baland qu'il vous rende la couronne de Jesus-Christ et les autres reliques pour lesquelles j'ai pris tant de peines ; vous lui demanderez aussi mes barons qu'il tient prisonniers. S'il vous contredit, dites-lui que je le ferai traîner vilainement, puis après pendre par son col. Quand il eût dit cela, Roland, répondit, sire et bel oncle, prenez pitié de moi, car je suis sur que si j'y vas, jamais je ne reviendrai. Le duc Naimes qui étoit là, dit : Sire empereur, regardez ce vous allez faire, Roland est votre neveu, vous savez de quelle valeur il est, s'il va où vous dites, jamais

il ne reviendra. Charles répondit : Je vous jure, sire Naimes, que vous irez avec lui, et porterez mes leteres à l'amiral. Ceci dit, Basin la Genevois vint devant l'empereur, et dit : Comment, sire, voulez-vous perdre vos chevaliers; certes s'ils y vont jamais, un seul ne reviendra? Charles jura les yeux de sa tête que Basin iroit avec les autres, qu'ainsi ils seroient trois. Thierry duc d'Ardenne, dit comme les autres, pourquoi il fut ordonné pour y aller. Richard de Normandie vint à l'empereur, lui disant : Sire, je suis étonné que vous n'ayez pitié de vos chevaliers, de les vouloir ainsi faire mourir, car je sais bien qu'ils seront perdus s'ils y vont. Par le Dieu en qui je crois, dit Charles, vous irez avec les autres et porterez mes lettres à Baland que je haït tant. Ensuite il regarda Gui de Bourgogne, et lui dit venez à moi, vous êtes mon parent et je vous aime, vous serez le septième pour faire mon message à l'amiral d'Espagne, et lui direz qu'il se dispose pour se faire baptiser, et qu'il tienne de moi son royaume et ses villes ; aussi qu'il me rende les reliques dont je prends grande peine : s'il vous contredit, dites lui que je le ferai pendre et étrangler vilainement. Hélas! dit Gui de Bourgogne, empereur très-cher, je connois à cette fois que vous voulez me perdre, si j'y vas jamais je n'en reviendrai, j'en suis sur; et sur ce, la nuit survint; et furent souper. Le matin au lever du soleil, les sept barons dessus nommés vinrent devant Charles, et Naimes de Bavière lui dit : noble empereur, nous sommes ici pour obéir à votre commandement, nous vous prions de nous donner congé pour partir, il y a quelques personnes ici présentes qui nous ait méfait, nous leur pardonnons; de même si nous avons offensé Dieu et quelqu'un, qu'il nous soit pardonné. A ces paroles les français qui étoient présens, commencèrent à pleurer de pitié. Charles dit aux barons : mes princes et très-chers bien aimés de Dieu, je vous recommande aux mérites de sa sainte passion, qu'il vous conduise en votre voyage. Alors ils se mirent en chemin.

CHAPITRE XXXIV.

Comme l'amiral transmit quinze rois sarrasins à Charlemagne pour ravoir Fierabras, lesquels furent rencontrés des sept pairs et mis à mort.

L'Amiral Baland étoit en Aigremoire fort dolent, il avoit mandé quinze rois sarrasins pour avoir conseil, lesquels quand ils furent venus, Maradas le plus fier des quinze parla le premier, disant à Baland : sire amiral, pourquoi sommes nous mandés par toi ? Alors Baland leur répondit : seigneurs, je vous dirai la vérité ; Charles de France me requiert de grande folie, il veut que je lui sois sujet, que je tienne mes terres et pays de lui : mais je ne ferai pas ceci, car pour son meilleur qu'il prenne plaisir à dormir et reposer, ou aller visiter les Eglises et manger ce qu'il peut avoir. Toutefois je suis d'avis qu'alliez à lui en Normandie ou en son logis, et lui dîrez que je lui mande qu'il croie en Mahomet notre Dieu, sans délai, et il sera sage ; de plus qu'il me rende mon fils Fierabras, pour lequel je suis chagrin. En outre, je veux qu'il tienne de moi la France et toute la région, et s'il ne fait ma volonté, je l'irai visiter avec cent mille hommes armés. Si d'aventure vous rencontriez en votre chemin quelques chrétiens, coupez leur la tête. Quand l'amiral eût ce dit, Maradas répondit : sire amiral, je connois que vous nous voulez faire mourir, car les français sont fiers et vaillans : si nous faisons ce que vous avez proposé, ce sera la cause de notre fin. Il reprit, ne croyez pas que je dise ceci pour n'y pas aller, car j'ai tel courage que si d'aventure je me mêle parmi ces chrétiens, j'en mettrai dix à mort avant que je sois fatigué, et si je ne fais pas ce que j'ai dit, je veux qu'on me fasse couper la tête. Ses compagnons dirent que chacun d'eux en

feroit autant que lui; pourquoi sans plus tarder ils montèrent à cheval, armés de grosses lances et se mirent en chemin : ils ne s'arrêtèrent qu'au pont de Mantrible, et le passèrent le plutôt qu'ils purent. Les français ci-devant dit, apperçurent les sarrasins venir à eux, ils se dirent, les voyez-vous venir à grande puissance? voyons ce que nous ferons. Roland dit, seigneurs, ne vous épouvantez pas; regardez, ils ne sont ni vingt ni trente, allons droit à eux : tous furent du même avis, et piquèrent droit aux païens. Alors Maradas qui étoit fier, puissant et bien armé, porta la parole aux français, disant : vous êtes tous maudits chrétiens. Le duc Naimes répondit : vassal, qui que tu sois, tu parles bien vilainement; saches que nous sommes gens de Charlemagne, que nous allons de sa part faire un message à Baland l'amiral. Maradas lui dit, vous êtes en danger, voulez-vous vous défendre ou faire autrement? Naimes répondit, nous voulons nous défendre à l'aide de Jesus notre créateur. Maradas lui demanda, lequel de vous oseroit joûter contre moi? Je suis tout prêt, dit Naimes. Maradas lui dit, tu es bien présomptueux; car s'il y en avoit dix comme toi, de mon épée je les voudrois confondre sans beaucoup me fatiguer, et porter leurs têtes à l'amiral.

Envoies-moi pour joûter quelqu'habile chevalier, car tu es trop chetif pour te prendre à moi. Puis il dit à ses compagnons, attendez-moi, et que personne ne bouge; car seul je veux les conquérir, puis les prèsenterai à Baland l'amiral. Quand Roland l'eût écouté il pensa perdre les sens, et dit à Maradas : tu as parlé comme un insensé, car pense qu'avant vêpres tu sauras ce que nous savons faire; garde-toi de moi, jé te défie. En ce disant, il piqua son cheval des éperons. Ils se rencontrèrent si rudement et à grande force d'épieux quarés et aigus, que peu s'en fallut qu'ils ne tombassent tous deux morts. De ce coup furent ferrus si âprement que leurs heaumes et hauberts furent cassés. Roland tout furieux tira Durandal,

en frappa Maradas sur son heaume avec tant de force qu'il le divisa, puis intrépidement lui porta un coup sur la tête nue et la lui fendit jusqu'au dessous de la cervelle et tomba mort. Quand les autres virent le roi Maradas mort, et que Roland vouloit emporter sa tête, ils se regardoient l'un l'autre comme tous éperdus, ils conclurent de se venger des français, et coururent sur Roland pour le mettre à mort; mais il se défendit trop vaillamment. Sur ce l'une des parties vint sur l'autre; ils se tinrent fermes en bataille, particulièrement les français qui occirent tous les rois païens excepté un, qui se sauva quand il vit les autres morts. Il s'en vint dénoncer à l'amiral comme ils avoient été détruits par les français. Quand l'amiral le vit venir seul, il lui dit : sire, vous êtes bien hatif de retourner, dites-moi donc ce que vous avez fait? Lors il lui dit : sire amiral, par Mahomet, il va très mal; car outre le pont Mantrible, nous avons trouvés sept gloutons qui sont enragés et se disent hommes de Charles, qui viennent de sa part vous faire un message; puis sont courus sur nous et ont tout mis à mort, sinon moi qui suis échappé à grande peine pour vous le venir annoncer. Quand l'amiral l'entendit; peu s'en fallut qu'il ne mourut; mais il fut bien dolent pour les mères de ces rois.

CHAPITRE XXXV.

Du merveilleux pont de Mantrible, du tribut qu'il falloit donner pour y passer, et comme par de belles paroles les français passèrent outre.

ET quand les français, comme j'ai dit, eurent mis les sarrasins à mort, ils furent très-fatigués, puis furent-se reposer dans un pré près de là. Naimes dit : barons, je conseille que nous retournions au roi Charles, et lui dirons ce qu'avons faits; je crois qu'il sera bien content. Alors Roland répondit : comment,

sire Naimes, vous parlez de retourner; n'en parlez plus, car tant qu'il plaira à Dieu que je tienne Durandal en main, je ne retournerai que je n'ai parlé à Baland. Quoiqu'il en soit, nous ferons chose dont chacun parlera; nous prendrons chacun une de ces têtes, et les présenterons à l'amiral. Naimes lui répondit : sire Roland, il me semble que vous soyez hors de sens, car si ceci se faisoit, nous serions tous occis. Thierry et les autres furent de l'opinion de Roland, ils prirent chacun une tête et se mirent en chemin. Le duc Naimes fut le paemier qui apperçut le pont de Mantrible, dont vous ouïrez les merveilles. Il dit à ses compagnons : seigneurs, entendez, delà le pont est Aigremoire où nous devons trouver l'amiral. Oger dit, il nous faut passer ce pont qui est fort dangereux, il y a plusieurs arches de marbre fort spacieuses qui sont fondées à plomb et ciment; sur ledit pont sont grosses tours et beaux piliers richement ornés, et les murs sont de grande force, car au plus bas on y peut mettre dix toises de largeur du pont : il est aisé de le comprendre, car vingt personnes peuvent aller bras à bras. Pour lever et abaisser ce pont, sont dix grosses chaîns de fer, et au haut il y a un aïgle d'or si reluisante qu'il semble que ce soit du feu allumé; on le voit d'une lieue. La rivière qui passe dessous se nomme Flagot, et a plus de quinze pieds de profondeur; elle est si rapide qu'il semble que ce soit un trait d'arc qui passe, tellement qu'il n'est possible à un navire d'y voguer : de plus le passage de ce pont est gardé par un géant nommé Calafre, homme terrible, tenant une hache d'acier pour consommer celui qui fera outre sa volonté, aussi est-il de nécessité qui voudra parler à l'amiral qu'on vient passer à lui. Seigneur, dit Roland, ne doutez rien de passer le pont; car je vous jure tant qu'il plaira à Dieu me conserver la vie et que je pourrai tenir Durandal en main, je ne priserai païen la valeur d'un denier quelqu'il soit, et par le Dieu qui fut mis en croix, je frapperai le portier s'il se met devant moi

quoiqu'il en arrive. Le duc Naimes le reprit et dit à sire Roland, vous ne parlez pas sagement; il n'est pas bon de donner un coup pour en avoir plusieurs de l'amiral. Il convient passer par lui, mais laissez-moi faire; car au plaisir de Dieu je dirai tant de mensonges que nous passerons outre sans danger. Quand les français furent sur le pont, le portier vint au-devant d'eux avec cent gardes bien armés. Le duc Naimes se présentât le premier, comme le plus âgé des autres; ayant ses cheveux mêlés. Le portier passa outre et prît Naimes par la main, lui disant : Répondez-moi, où voulez vous aller? Naimes répondit, je vous dirai la vérité. Nous sommes au noble empereur Charlemagne, et allons à Aigremoire faire un message à l'amiral Baland; mais il a certainement bien purgé son pays de canailles, car dernièrement nous rencontrâmes quinze brigands qui nous vouloient ôter nos chevaux et la vie. Toutefois nous les avons si bien accueillis qu'en voici les têtes, qu'il lui montra. Quand le portier ouït et vit ce, il faillit perdre les sens; il dit au duc Naimes : vassal écoutez-moi, c'est qu'il vous faut payer le passage du pont, devant toutes choses. Le duc Naimes lui dit, demandez ce qu'il vous faut, et nous vous contenterons. Par Mahomet, dit le portier, ce n'est pas peu de chose qu'il faut. Premièrement trente couples de chiens avec cent pucelles, puis cent faucons mues. Après il faut cent palfrois en bon point, et pour chaque pied de cheval un marc d'or; ensuite quatre sommiers chargés d'or et d'argent. Par ainsi voilà ce qu'il vous faut, ou autrement vous convient laisser vos têtes. Le duc Naimes ne fut point étonné nonobstant qu'il voyoit bien qu'il ne lui étoit pas possible de payer ce tribut. Néanmoins il dit au portier : sire, avant qu'il soit midi vous serez satisfait; car après nous vient un équipage de plus de cent mille, tant en pucelles que harnois, faucons, chiens, hauberts, heaumes et bons écus. Il y a quantité d'autres richesses; vous prendrez ce qu'il vous plaira. Alors le portier pensoit qu'il dit vérité

vérité et les laissa. Roland qui l'avoit ouï ne pût se tenir de rire et dit : en vérité, Naimes, vous avez bien pensé ; par vos supercheries nous avons passé ce pont. Roland alloit derrière les autres ; lorsqu'ils furent un peu avant sur le pont, il rencontra un turc : en le voyant il dit en soi même, ah ! Dieu du paradis, aide moi à faire chose que tu sois honoré à l'avenir. Sans dire mot, il descend de son cheval, prend ce turc et le jette en la rivière. Le duc Naimes regarda derrière lui et vit tomber ce turc en l'eau, dont il fut très-courroucé, et dit : sire Dieu ! je crois que Roland a perdu l'esprit, car il n'a point de patience ; et si Dieu ne nous aide il nous fera mourir, car il est si fier de courage qu'il ne regarde ni le temps ni le lieu pour gouverner, mais il pourroit bien s'y trouver trompé.

CHAPITRE XXXVI.

Comme les barons de France vinrent faire leur message à l'amiral Baland.

APrès que les barons dessus nommés eurent passés le pont et qu'ils furent près d'Aigremoire où Baland se tenoit, ils entrèrent en la ville en bel ordonnance. Ils virent par les rues des faucons et autres oiseaux de proie. Ils rencontrèrent un sarrasin à qui ils demandèrent où se tenoit le grand amiral Baland, et il leur montra qu'il étoit assis à l'ombre dessous un arbre. Quand ils furent tous à terre, le noble duc Naimes dit : messeigneurs, je porterai la lettre et parlerai le premier. Roland se présenta disant qu'il vouloit porter la première parole. Le duc Naimes lui dit : taisez-vous, vous êtes demi-forcené et sans tempérance. Si Dieu ne nous fait la grace, vous serez cause de notre mort. Sur ces propos ils entrèrent devant l'amiral sans faire aucune révérence, et le duc Naimes commença à parler ; voici comment : le créa-

teur de tout le monde à qui on doit ferme créance, honneur, salut et révérence; et que Dieu garde le noble et puissant empereur Charlemagne, Roland, Oger et tous les autres pairs de France; que la croix confonde l'amiral depuis le chef jusques aux pieds. Devant-hier delà le pont de Mantrible nous trouvâmes quinze gloutons sarrasins, lesquels vouloient nous ôter nos chapeaux et nous occir, mais Dieu merci nous en portons les têtes, et jamais ne retournerons. Quand Baland entendit ce langage à peu qu'il n'enrageat. Dans ce moment vint le roi qui échappa et duquel j'ai parlé, qui dit à l'amiral : très-cher sire, pensez de vous venger, voilà ces gloutons desquels je vous ai parlé qui ont fait mourir les rois vos amis. L'amiral dit : laissez les têtes pour le présent; puis dit à Naimes qu'il fit son message. Le duc Naimes lui répondit que volontiers le feroit; il commença ainsi : Le noble roi de France tant redouté, te mande par nous que tu lui rendes la couronne dont notre Sauveur et rédempteur Jesus Christ fut couronné, puis ses chevaliers que tu tiens prisonniers seulement; et si tu ne le fais, Charlemagne te fera pendre par ton col à un gibet, et étrangler sans miséricorde; premièrement t'emmenera en liasse comme on fait à un vieux matin enchaîné, et ne trouvera boue ni fanche qu'il ne te terrasse dedans. Lors l'amiral rempli d'une intention beaucoup outrageuse, dit au duc Naimes : Vous m'avez grandement outragé, néanmoins je vous ai ouï parler volontiers. Allez vous asseoir auprès de ce paillard, tu as parlé pour les autres que je ne veux pas écouter. Mais que Mahomet en qui je suis totalement dévoué, te maudisse et me punisse si jamais je mange ni bois que premièrement je ne vous fasse voler la tête de dessus les épaules. Le duc Naimes lui dit, s'il plaît à Dieu le créateur et à sa Mère, vous avez mal songé. Après parla Richard de Normandie, et dit : Entends-moi, l'amiral : Charles, le roi à la barbe fleurie, te mande par moi que tu me transmette les reliques que tu as en ta possession, et

rende les nobles barons et chevaliers que tu tiens sans raison prisonniers ; si tu ne fais comme je t'ai dit, Charles te fera pendre et étrangler par ton col à un gibet, et n'aura merci de toi. Lors l'amiral le crut bien connoître, lui disant de cette sorte : Mahomet mon Dieu en qui je crois te maudisse ; tu ressemble bien à Richard de Normandie, qui m'a occis mon oncle Corsuble. Or, plût à Mahomet à qui je promets que jamais ne mangerai que tu ne sois mort, va t'asseoir avec ton compagnon jusqu'à ce que j'ai ouï les autres qui n'ont point encore parlé. Aussitôt Basin le Genevois se leva et dit : Baland l'amiral, Charles le noble roi, des humains le plus redouté, te mande que tu lui rende les reliques desquelles on t'a parlé ci-devant, ou autrement il te fera pendre et étrangler comme un larron prouvé. Quand il eût dit cela, il s'alla asseoir avec les autres. Puis se leva Thierry duc d'Ardende, qui feignit chère et belle manière ; l'amiral lui voyant le regard si hideux, en fut étonné et croyoit que ce fut un diable. Lors Thierry dit : Ecoutes-moi, amiral, Charles le noble empereur de grand renom, te mande que tu lui renvoie ses barons francs et quittes, lesquels tu possède, et en cas de refus il te fera démembrer et pendre par le col. L'amiral répondit : vassal, je te prie de me dire la vérité. Quel homme est ce que Charlemagne, et quelles sont ses mœurs ? Alors Thierry dit : je te déclare, amiral, que Charles est sage, courtois et débonnaire, et sois sûr que s'il étoit ici à son exercice, il te donneroit sur le visage ; d'autre part de tes dieux ne tient compte non plus que d'un chien mort ou d'une pomme pourrie. Il dit à Thierry : mon ami, par la foi que tu dois à ta vie, dis-moi la vérité. Si j'étois à ta volonté et sujétion comme tu es en la mienne, que ferois-tu ? ne me le cèle pas. Par ma foi, dit Thierry, je ne mentirai point, je te ferois pendre par ton col et étrangler avant qu'il fut nuit. Vassal, dit l'amiral, tu as mal parlé, car par Mahomet mon Dieu, je te traiterai comme tu m'aurai

traité : va t'asseoir avec tes compagnons. Puis Oger le Danois vint devant l'amiral et lui dit : Amiral, voici ce qu'exige de toi Charlemagne, que tu lui rendes les reliques que tu as emporté, et si tu ne le fais, il te fera couper par morceaux; lors l'amiral le fit asseoir avec les autres. Après vint Roland le courageux devant l'amiral, qui sans le saluer, lui dit : malheureux sarrasin, attention à moi : Charles le noble et redouté roi et empereur te mande par moi, que tu croies en Notre-Seigneur Jesus-Christ et en la Vierge sa mère, que tu te fasse baptiser, que tu rendes les reliques dont tu es indigne de la possession, et que les barons que tu tiens prisonniers lui soient rendus sains et en bon état, et si tu vas au contraire, Charles te fera écorcher tout vif. L'amiral lui dit : vous avez blessé mon amour propre; mais je jure par mes dieux Mahomet et Tarvagant, que je ne me coucherai point que vous ne soyez pendus et étranglés. Alors Roland répondit : païen, si tu attendois jusque-là pour te reposer, tu aurois grand sommeil.

Alors vint Gui de Bourgogne devant l'amiral, et lui dit : Charles, le noble et invinsible empereur, te mande de lui obéir et que tu lui restitue les reliques et les barons; crois-moi, fais-le, et tu seras sage : commence par croire en Jesus-Christ, Dieu de toute éternité; et si tu veux suivre mon conseil, tu obtiendras ses bonnes graces, voici comment : ôte ta robe et tes souliers, et porte une selle de cheval sur ton corps, et en cet état présente-toi humblement devant Charles, et lui crie merci, et demande pardon à Dieu tout-puissant de tes erreurs; si tu ne fais ainsi, il te feras mourir honteusement.

Alors l'amiral fut plus outré que devant, il demanda conseil à Bruland et à Sortibrand, pour savoir ce qu'il feroit des messagers, ils lui répondirent : il faut les démembrer et mettre à mort, ensuite nous irons en Normandie, si nous pouvons prendre Charles nous le ferons mourir, puis prendrez possession du

royaume de France. Par Mahomet, dit Baland, c'est bien dit, or soit fait ainsi qu'avez décidé.

CHAPITRE XXXVII.

Comme par le moyen de Floripes les français furent sauvés, et comme les reliques leur furent montrées par elles.

LOrsque Floripes eut entendu le débat ci-devant dit, elle entra dans la salle, et salua son père; elle demanda qui étoient ces chevaliers assis à part; l'amiral répondit : ma fille, ils sont natifs de France, ils m'ont dit des paroles de grande importance, pleines de reproches et de vilenies, m'ayant grandement offensé plus que je ne saurois vous dire; donnez-moi conseil de ce que je dois faire d'eux. La dame dit : si j'étois en votre place, je leur ferois couper la tête à tous, et aussi leur ferois ôter les membres pour les faire brûler en un feu hors la cité, car ils l'ont bien mérité. Ma fille, dit Baland, vous avez bien parlé, et ainsi sera fait; allez à la prison et amenez les autres. Mon père, dit elle, il est temps de dîner, car si vous voulez faire justice avant, vous ne pourriez manger qu'il ne soit midi; cette fille ne cherchoit autre chose sinon de témoigner à l'amiral son père qu'elle pensoit comme lui pour mettre tous les prisonniers français ensemble, elle lui dit donnez-moi ces déloyaux français; je les ferai bien garder et après votre dîner vous en ferez justice, et vos gens seront assemblés : l'amiral y consentit et donna les prisonniers en garde à sa fille.

Toutefois Sortibran qui connoissoit la mutabilité des femmes et leur instance, dit à Baland : sire amiral, ce n'est chose convenable que sur ce fait de vous fier à femme à cause de leur mutabilité, vous en avez ouï dire beaucoup d'exemples, et comment plusieurs

ont été trahis par elles. Floripppes fut mal-contente des paroles de Sortibran, et lui dit : malheureux que tu es, si je ne craignoit d'être déshonorée de me prendre à toi, je te donnerois tel coup sur le visage que je te ferois mâcher le sang. Après toutes ces paroles, dont l'amiral fut mal-content, la dame fit venir les français en sa chambre ; mais en y allant le duc Naimes regarda attentivement la dame, et dit : hélas ! Dieu du ciel, heureux celui qui auroit les bonnes graces et l'amour d'une si rare beauté.

Cela déplut à Roland, et dit à Naimes : quels cent mille diables vous fait parler d'amour, ce n'est pas là l'heure de penser à telle chose. Le duc Naimes dit : sire Roland, ne vous en déplaise, car j'en suis amoureux. La dame leur dit qu'ils n'étoient pas là pour plaider leur cause l'un contre l'autre ; et aussitôt que les douze pairs furent entrés en la chambre, la dame fit bien fermer les portes ; puis Roland et Olivier se firent connoître et s'embrassèrent tendrement les uns les autres. Roland dit à Olivier, hélas ! mon cher compagnon, comment vous va depuis que je ne vous ai vu ? très-bien, dit Olivier ; ils s'informèrent de leurs faits depuis leur absence, ainsi que des autres seigneurs, qui par le moyen de Floripppes se trouvèrent réunis. Vous pouvez penser ce qui se passa entre ces pairs, car ils ne savoient rien de l'un l'autre, jusqu'à ce comme je viens de dire, que Floripppes qui leur fut d'un grand secours, ainsi qu'à la chrétienneté, puisque par elle et moyennant discrétion ces capitaines de la foi chrétienne, ils travaillèrent à détruire les mécréans, qui étoient leurs ennemis mortels ; mais cette grande science d'obéir à la volonté des femmes, quand par effet elle met son attente à une chose que son cœur directement tire, et ne regarda point la fin de son intention, seulement qu'elle la puisse terminer ; peu importoit à Floripppes, pourvu seulement qu'elle pût avoir nouvelles de Gui de Bourgogne, auquel elle avoit donné son cœur, et étoit bien contente de se faire chrétienne pour l'amour de lui.

Florippes voyant les barons ensemble, leur dit : seigneurs, je veux que vous me promettiez foi et loyauté que vous m'aiderez en ce que je vous dirai : très-volontiers, répondit le duc Naimes, aussi vous nous assurez que nous sommes ici en sûreté. Elle leur promit et eux protestèrent fidélité. Ceci fait, la dame vint au duc Naimes pour savoir qui il étoit, et lui demanda son nom. Le duc Naimes lui dit : madame, on m'appelle Naimes de Bavière, conseiller de l'empereur. Hélas ! dit la dame, pour vous votre roi est bien dolent. Après elle vint à Richard, lui demanda son nom, il lui dit : madame, je suis Richard de Normandie. La dame dit : Mahomet te punisse, tu as mis à mort mon oncle Corsube, mais en considération de tes compagnons, tu n'auras autre danger.

Ensuite Florippes vint à Roland, et lui demanda, quel est ton nom? Je suis, dit Roland fils de Milon et neveu de Charles, fils de sa propre sœur. A ces mots la dame lui cria merci en se jetant à ses pieds, et Roland la releva doucement; puis elle dit : vous qui m'avez promis je vous dirai mon intention, il est vrai que j'aime un chevalier de France sur tous ceux du monde, qui se nomme Gui de Bourgogne, duquel je désire bien savoir des nouvelles. Roland lui répondit, cela est très-facile, car entre vous et lui il n'y a pas quatre pieds de distance; mesurez-les, seigneur, dit Florippes, que je le connoisse, car il fait tout mon plaisir.

Alors Roland dit : sire Gui de Bourgogne, allez à la pucelle et lui faites accueil. Gui de Bourgogne dit : à Dieu ne plaise que je prenne femme qu'elle ne me soit donnée par Charles ; quand elle l'entendit le sang lui frémit, et jura son Dieu Mahomet, que s'il contredisoit à la prendre elle les feroit tous mourir. Roland exhorta Gui à faire comme elle voudroit; et sur cela il s'avança aux conditions suivantes, elle dit : le Dieu des chrétiens soit loué, car j'ai devant mes yeux le plus grand desir que jamais fut en mon

cœur, pour lui je croirai en Jesus-Christ et me ferai baptiser; puis s'approcha de lui pour lui témoigner son amour, elle n'osa cependant le baiser sur la bouche, mais seulement aux joues et au menton, parce qu'elle étoit païenne. Alors Floripes joyeuse et par grand amour s'en vint avec une petite boîte, qu'elle ouvrit devant tous les barons, elle étendit un beau drap de soie, et déploya les reliques dont j'ai parlé ci-devant; d'abord leur montra la couronne dont Jesus-Christ fut couronné à sa passion, et les clous avec lesquels il fut attaché à la croix, puis dit à Roland : voilà le trésor que vous desirez tant. Quand les Français eurent respectueusement vus les saintes reliques, elles furent ployées et remises comme auparavant.

CHAPITRE XXXVIII.

Comme Lucafart, neveu de l'amiral entra violemment en la chambre de Floripes, et comme il fut tué par le bon duc Naimes.

BAland l'amiral étant courroucé et assis à table, vint un païen fier et orgueilleux, intime ami de l'amiral, lequel se nommoit Lucafart de Brandas, qui dit : sire amiral, est-il vrai ce que j'ai ouï dire, que Fierabras votre fils le meilleur chevalier du monde, est pris et arrêté par les Français? L'amiral dit, je vous dirai le fait, un français le conquit, lequel Mahomet maudisse; Brulant de Mommière, et le roi de Surie firent si grande défense qu'ils amenèrent cinq français hommes de Charles qui sont en prison, puis nous en avons sept autres qui sont venus pour faire message de la part dudit Charles, lesquels m'ont grandement blâmé, et méprisent fort notre loi et nos dieux : Floripes ma fille les a en garde. Sire, dit Lucafart, vous avez fait folie, car les femmes sont

bien variables, toutefois pour conduire le fait plus surement, s'il vous plaît, j'irai vers eux pour savoir qui ils sont; allez, dit l'amiral. Lors avec grande fierté, vint à la chambre de la dame où les français étoient, et donna si brusquement du pied contre la porte, qu'il fit voler les gonds et serrures par terre. Quand Florippes le vit elle fut toute éperdue, aussitôt courut pour en avertir Roland, lui disant, noble chevalier, je suis mal contente de la violence et injure qu'on m'a faite, c'est lui qu'on me destine pour mari contre ma volonté; je vous prie de me venger de cette insulte. N'en doutez point, dit Roland, car avant qu'il parte d'ici il connoîtra qu'il a mal fait, et vous promets que jamais n'achetera serrure du prix de celle qu'il a rompu devant vous. Sire, ce Lucafart entra dedans, et regarda les français tous armés, sans qu'il se doutât rien d'eux, vint premièrement au duc Naimes qui étoit désarmé et la tête nue, lequel sans autre formalité le prit par la barbe et le tira si rudement que peu s'en fallut qu'il ne le fit tomber, puis lui dit: vieillard, d'ou est-tu, ne me le cèle pas? Le duc Naimes répondit: je suis de Bavière et suis à Charlemagne et de son conseil; aussi les barons que vous voyez sont tous princes et grands seigneurs, et sommes pour faire message à l'amiral de la part du très-redouté empereur Charlemagne, et pour cause que nous n'avons parlé à son intention, il nous a retenu prisonniers; toutefois ôtez la main de dessus moi, car vous m'avez assez tenu et soyez sur que je ne vous dirai pas encore mon intention. Je suis content, dit le païen, ta faute te soit pardonnée; mais je voudrois bien savoir de quels jeux les français savent user, et ce qu'il font en votre royaume, dis-le moi? En vérité, dit le duc, quand le roi va dîner, les uns vont s'ébattre, les autres montent à cheval pour jouer à jeux plaisans, le matin chacun va entendre la messe, ils sont charitables envers les pauvres de Jesus-Christ; lorsqu'ils viennent en bataille ils sont fiers, hardis, et ne sont pas facilement

vaincus; voilà ce qu'on fait en France et au pays des chrétiens. Lucafart commença à dire : par Mahomet, vieillard, vous parlez follement, car ce n'est rien de votre fait, les français sont de nulle valeur s'ils ne savent le gros charbon souffler : en vérité, dit le duc Naimes, jamais je n'ai ouï parler de cela. Le païen répondit, je vous en apprendrai tantôt la manière, et approcha le duc auprès du feu, en allant outre, Roland lui fit signe de faire bon portement; puis Lucafart prit un tison le plus gros qui étoit au feu, et le souffla si âprement que les feu en vola abondamment; puis dit à Naimes de souffler. Le duc Naimes prit son tison et connut bien que le païen se vouloit mocquer de lui, alors il s'approcha de lui et souffla si fort, que la flamme vit au visage du païen et lui brûla toute la barbe. Quand le païen vit le fait il en fut très-courroucé : mais le duc Naimes avec le même tison le frappa tellement qu'il lui rompit le col, et lui fit voler les yeux de la tête; puis lui dit : faux sarrasin, tu croyois m'amuser par tes paroles, mais Dieu t'a puni. Par ma foi, dit Roland, vous savez bien jouer, béni soit le bras qui a donné le coup, Seigneur, dit Naimes, je lui ai fait connoître sa folle entreprise, vous avez vu comme il se mocquoit de moi. Alors Floripes s'en vint auprès de Naimes, qui lui dit : certes, vous êtes digne d'être honoré; Lucafart n'a plus garde de ce jouer à vous, il est près du feu bien tranquille, et je crois qu'il n'aura jamais envie de m'épouser, car par force et contre ma volonté me vouloit avoir, et mon père m'eut donnée à lui, mais j'aurois mieux aimé mourir de vile mort, que d'y jamais consentir.

CHAPITRE XXXIX.

Comme par le conseil de Floripes, les français délogèrent du palais de l'amiral, de la bataille, et comme par enchantement une ceinture fut prise à sa fille.

FLorippes alors fut sage et fit attention que Lucafart qui étoit mort, étoit bien aimé de l'amiral, elle dit aux barons : seigneur, vous devez savoir et c'est la vérité, que mon père aime plus cet homme que personne vivant, il l'attend pour venir marger, et ne sera content jusqu'à ce qu'il soit retourné, et s'il connoît le fait, vous serez assaillis, et tout l'or du monde ne vous racheteroit pas qu'il ne vous fasse tous mourir, pourquoi je vous conseille de vous armer, prenez vos habillemens, heaumes et écus argentés qui sont bien redoutés des autres.

Je ne veux pas que vous demeuriez céans ainsi enfermés; quand vous serez au palais où l'amiral se tient, faites que vous soyez maîtres absolus du lieu, et vous serez très-bien logés; quand la dame eut ainsi parlé, ils furent contens, mirent leurs armes et sortirent deux à deux marchant hardiment comme des lions, ensorte que, tous ceux qui les voyoient étoient saisis de frayeur. Alors ils commencèrent à assaillir le palais et tous les païens qui étoient dedans : aussitôt Roland qui étoit à la tête des barons, leur cria à haute des voix, compagnons, que chacun se montre tel qu'il est, lesquels ne faillirent pas; Roland frappa un païen mortellement, Olivier mit à mort le roi Cador, il n'y eut celui qui ne montra sa valeur : le souper qui qui étoit servi fut renversé par terre, coupes d'or et d'argent volèrent en l'air, sarrasins terrassés et taillés en pièces, d'autre jetés par les fenêtres qui furent trouvés les uns morts, les autres

épaules et jambes rompues, l'amiral courut à une fenêtre et sauta dans les fossés, dans ce moment Roland le crut frapper, mais il atteignit le marbre de la fenêtre par telle manière que son épée entré dedans d'un pied. Compagnon, dit Olivier, l'amiral vous est-il échappé? Oui certes, dit Roland, dont je suis bien fâché. Toutefois ils firent telle vaillance qu'ils s'emparèrent de la maîtresse tour du palais, puis fermèrent les portes et furent en sureté, mais ils ne pouvoient avoir à boire ni à manger. Or, l'amiral étoit aux fossés tout éperdu, et qui ne l'en eut tiré, jamais n'en fut sorti; il commença à crier à ses gens qu'ils vinssent à lui pour le retirer de là, Bruland de Mommière et Sortibrant de Conimbre le mirent dehors; puis Sortibrant dit : sire amiral, croyez-moi, une autre fois tenez-vous toujours à la queue d'un chien; ah! je vous prie, ne me décriez plus, dit l'amiral, car je le suis assez; mais je m'en vengerai avant qu'il soit deux mois; faites sonner l'assaut pour assaillir la tour : Sortibrant dit : il est juste que votre volonté soit faite, mais la nuit s'approche, et mon avis seroit d'attendre à demain que votre exercice sera assemblé, et pour lors on travaillera avec plus d'assurance; l'amiral en fut content, et dit d'un ton plaintif : eh! Lucafart, jamais ne me verras, j'ai perdu ma joie, maudit français, vous me l'avez ôté; mais par Mahomet, demain je mettrai le siége devant la tour, et ne le leverai point telle chose qui puisse arriver qu'elle ne soit prise et les murailles mises par terre, et je ferai traîner les français par mes cheveux, puis je ferai brûler Floríppes en place publique, car je sais bien qu'ils seront obligés de se rendre, parce qu'ils n'ont pas des vivres pour quatre jours; d'autre part ils ne peuvent avoir nul secours, attendu que nous tenons le pont de Mantrible, et qu'il n'y a point d'autre passage. Charles ne sait encore aucune nouvelles d'eux, s'ils sont mort, vifs ou en sujétion; et sur ce conclurent et se retirèrent jusqu'au lendemain matin. Alors l'amiral manda tous

ses sujets, et délibera de tenir le siége durant sept ans s'il le falloit ; lors vinrent tant de païens en cette contrée que leur camp tenoit quatre lieues d'espace, vous pouvez penser le danger où étoient les français qui n'étoient que douze, et n'avoient espérance d'aucun secours : toutefois les sarrasins firent leur devoir pour entrer céans, mais ils ne pûrent en venir à bout ; l'amiral appella l'enchanteur Marpin, et lui dit : par la barbe que je porte ; si tu peux enlever la ceinture que Floripes porte, je te donnerai une bonne récompense et tu seras de mes amis, car si je la pouvois avoir je suis sur que les français seroient bientôt morts et ne me pourroient gréver ; cette ceinture a telle vertu que tant qu'elle sera dans la tour il n'y aura famine. Sire dit le larron, laissez venir l'heure de vêpres, et avant que le soleil soit levé je vous livrerai la ceinture. Quand il fut vêprès, il entra secrétement dans les fossés qui étoient pleins d'eau et passa outre.

Quand il fut au pied de la tour, par ses adresses subtiles, il entra légérement par les fenêtres, alluma la chandelle, puis vint à la chambre de Floripes et la trouva fermée, mais à fausses enseignes diaboliques il l'ouvrit. Quand il fut dedans, il vit les barons endormis, et fit ses enchantemens que pour rien ne se pussent éveiller ; après vint à Floripes et chercha tant qu'il trouva la ceinture et la ceignit autour de lui ; alors il regarda la belle dame qui dormoit, il fut tenté de se mettre auprès d'elle, mais elle s'éveilla subitement et commença à crier à ses pucelles et aux barons, elles y vinrent toutes épouvantées. Mais quand elles virent Marpin le faux larron, aussi noir qu'un démon, la plus hardie de toutes se mit à fuir.

Sur ce Guì de Bourgogne qui avoit entendu la voix de Floripes, vint promptement à elle l'épée à la main, et lui cria qu'elle ne craignît rien, il arriva bien à propos, car le larron eût vergogné la dame s'il eut un peu tardé, mais quand Marpin l'ouit

il sortit hors du lit; Gui de Bourgogne le rencontra, et lui donna un si grand coup qu'il le fendit par le milieu, et ladite ceinture fut coupée et la chandelle éteinte.

Alors les barons accoururent, et quand ils virent la besogne, ils achevèrent de mettre ce larron à mort et le jetérent dans la mer; tout le plus grand dommage fut que la ceinture étoit perdue, dont Florippes pleura amérement, en disant : messeigneurs, la perte de la ceinture sera cause de la nôtre; néanmoins les barons s'efforcèrent de la consoler.

CHAPITRE XL.

Comme les douze pairs de France, Florippes et ses pucelles souffroient la faim et furent assiégés en la tour, et comme les Dieux furent confondus.

LOrsque le jour apparut, l'amiral ne vit point Marpin; dont il fut étonné, il manda Bruland et Sortibrant, et tous ses meilleurs amis pour leur demander conseil, vu que Marpin n'étoit point retourné. Sire amiral dit Sortibrant, sachez qu'il est mort puisqu'il n'est point revenu; je conseil que vous fassiez sonner la trompette et assembler vos gens pour assaillir la tour avec vos adresses mortelles; et ainsi que Sortibrant avoit dit fut fait. Alors vinrent des sarrasins de toutes parts pour détruire la tour et confondre les français, ils leur jetoient des cailloux et des dards envénimés; mais Dieu merci les français ne craignoit rien. Après qu'ils eurent continué quelque temps, les vivres vinrent à manquer aux barons et les belles pucelles étoient pleines de compassion, et entre les autres Florippes, laquelle étoit déplaisante de la nécessité des français, d'elle et de ses demoiselles, plusieurs fois se pâma. Lors vint Gui de

Bourgogne, son bien-aimé, lequel la réconforta, et dit à ses compagnons : mes bons seigneurs, vous voyez la nécessité que nous souffrons, car il y a trois jours que nous n'avons mangé de pain, et plus mal-content je suis pour ces demoiselles, que je ne suis pour moi même. Pourquoi je dis que nous fassions une sortie pour avoir des vivres, et mieux nous faut mourir en honneur que de vivre en honte ; tous les chevaliers furent de l'opinion de Gui.

Ce fut alors que Floripпes dit : ah ! messeigneurs, je connois que votre Dieu est de petite puissance, car il ne vous donne aucun secours, si vous eussiez autant adoré les nôtres, ils vous eussent pourvus de manger et de boire. Avant qu'elle eût finie de parler, Roland répondit, madame, je vous prie de nous montrer les Dieux dont vous nous parlez, et s'ils ont la puissance que vous nous dites qu'ils nous puissent donner à boire et à manger, et qu'ils fassent tant que la puissance de France vienne ici, nous y croirons tous ; lors la dame leur dit, toute à l'heure vous les verrez ; elle prit les clefs et les mena par-dessous terre, puis leur montra les Dieux des sarrasins qui étoient en noble lieu, précieux et bien riche, et là étoient en grande majesté Apollon, Tarvagant, le Dieu Magot, Jupiter et plusieurs autres, tous massifs de fin or d'Arabie, ornés de plusieurs autres joyaux, avec beaume et encens odoriférant, et plusieurs autres trésors rassemblés. Quand Gui de Bourgogne vit un trésor, il dit : sire Dieu, qui eût pû croire que cet endroit renfermât tant de richesses : plut à Dieu que Richard de Normandie tint maintenant Jupin en la cité de Rouen : car il accompliroit l'église de la Trinité, et que Charlemagne tint les autres Dieux, il accoîtroit l'église de Rome, qui est gâtée ; et des autres il en feroit divertir son peuple. Quand Floripрes l'entendit ainsi parler, elle lui dit : sire Gui, vous parlez vilainement des dieux, criez-leur merci, et les adorez afin qu'ils vous fassent plus de confort ; Gui lui dit ; madame, je ne les

saurois prier, car je regarde qu'ils ont les yeux tous endormis, et vous verrez qu'ils ne pourront voir ni entendre ma voix, et en disant cela, de son épée il frappa Jupin, et Oger le Danois frappa sur Magot: les firent tomber et les mirent en pièces, puis Roland dit à la dame, je vois que vous avez des Dieux qui ne valent rien, de tous ceux qui sont à terre je n'en vois pas un remuer ni faire semblant de se relever. A cette heure Florippes conçut un grand mépris pour eux, et crut en Dieu, disant: sire Roland, je vois que vous dites la vérité, et si j'y crois jamais, je veux qu'on me punisse, mais de bon cœur j'adore le Dieu qui fut né de Mère Vierge, duquel vous m'avez informé, et le prie qu'il vous donne secours de France, et que nous trouvions moyen d'avoir à manger pour nous substanter.

CHAPITRE XLI.

Comme les pairs de France, saillirent la tour, et firent grande bataille, en laquelle ils conquirent vingt sommiers chargés de vivres.

Lorsque Florippes eut fini de parler elle tomba pâmée de foiblesse, dont Gui se prit à pleurer. Olivier vint qui leur dit: chevaliers, je vous jure par le Dieu qui souffrit mort pour tous les hommes, j'aimerois mieux que mon corps soit écartelé et mis en pièces, que de souffrir encore en cette prison que je ne combatte les païens; Roland dit de même, pourquoi sans autre délibération furent ceindre leurs épées, et de grand courage baissèrent le pont, montèrent à cheval, et quand ils furent devant la tour de marbre, Roland dit: sire Naimes et vous Oger, il faut que vous demeuriez pour garder la place, afin qu'au retour nous puissions entrer surement.

Le duc Naimes ne put prendre patience qu'il ne répondit : sire Roland, ne pensez que je sois si lâche pour qu'on me reproche d'être votre portier, je n'en ferai rien, quoique je sois vieux, je sais encore bien tourner mon cheval, j'ai les nerfs endurcis, le cœur assuré et assez hardi. Sire, dit Roland, vous dites très-bien, vous viendrez avec nous : Thierry ou Geoffroy l'un des deux demeurera : toutefois ils eussent bien voulu ne point demeurer, mais à la requête de Roland, Thierry et Geoffroy demeurèrent et fermèrent les portes. Après que les barons furent dehors, lesquels ayant chacun leur épée ceint et l'épieu en main, se montrèrent hors du château comme s'ébattans. L'amiral par une fenêtre, connut bien que c'étoit les français, pourquoi il appella Bruland, Sortibrant et plusieurs autres, leur dit : seigneurs, les français sont hors du château et sembles offrir bataille, s'ils ne sont tous occis je serai mal-content, ainsi faites sonner vos cors pour assembler vos gens, lorsqu'ils eurent sonner, grande multitude de sarrasins vinrent en armes pour assaillir les français ; mais Roland tenant Durandal, vint avec ses compagnons sur les païens par telle fureur, qu'en peu de temps plus de cent furent occis, malheur à ceux qui se mettoient devant eux pour secourir les sarrasins.

Lors vint Clarion, neveu de l'amiral, avec quinze mille combattans, et n'y avoit sarrasins en Espagne si redouté que lui. Quand ls barons le virent venir, Roland s'écria : Girard, Oger et Gui, nobles chevaliers, en l'honneur de Dieu que chacun se montre vaillant, afin que nous puissions porter à manger aux pucelles. Alors piqua son cheval, et frappa un païen nommé Rapin, si rudement qu'il lui fendit la tête, dont ceux qui le virent, furent étonnés. Pour lors les sarrasins redoutèrent Roland, et nul n'osoit se trouver devant lui ; c'est pourquoi Girard de Montdidier dit : seigneur, qui veut avoir honneur il est temps qu'il l'acquérisse, et n'est pas métier qu'entre nous soit un faillant, car souvent pour méchef un

valeureux est en danger ; pourquoi à ces paroles tous les barons sentirent leur courage se ranimer plus que devant, et chacun se montra tel qu'il devoit être. Après que la bataille fut finie pour ce jour, par le vouloir de Dieu, les barons trouvèrent près de la tour une grande aventure, c'est qu'il vint à passer devant le château vingt sommiers chargés de toutes sortes de vivres, que l'on conduisoit à un païen de Moragant, mais incontinent les conducteurs furent occis par les barons ; le duc Naimes et Guillaume de l'Estoc les conduisirent ; Roland et les autres vinrent devant pour faire baisser le pont et les faire entrer, mais ce ne fut pas sans danger ni peine.

CHAPITRE XLII.

Comme Gui fut pris par les sarrasins et interrogé par l'amiral, et les plaintes que la belle Floripes fit pour lui et autres matières.

AInsi que les barons de France amenoient lesdits sommiers, grande multitude de gens d'armes vinrent de la part du roi Clarion, qui les attaquèrent bien âprement, tellement que le duc Bazin et son fils Aubry furent occis, car quand il vit son père mort, il courut pour le venger, mais il ne fut pas plus fort, car Gui de Bourgogne l'envoya avec son père, mais mal advint qu'un païen lui tua subitement son cheval sous lui, et fut environné de plus de cent chevaliers sarrasins qui le prirent, d'abord lui ôtèrent son heaume de la tête, puis lui bandèrent les yeux de telle force qu'il ne voyoit rien, lui lièrent les mains derrière le dos, et en cet état le promenèrent. Quand Gui se vit ainsi traité, commença à crier à haute voix : oh ! vrai Dieu Jesus-Christ qui m'avez fait et formé, où irai je maintenant mal fortuné que je suis ? reconfortez-moi, oh ! noble Charlemagne, jamais vous ne me reverrez.

Le roi Clarion lui dit : bel ami, rien ne te vaut de crier ni braire ; car aujourd'hui mort ou vif je te rendrai à l'amiral d'Espagne qui te gardera bien, tu seras pendu. Vous pouvez penser comme les autres pairs de France, ses compagnons, furent dolans quand ils virent le duc Gui ainsi pris, toutefois ils firent grande bataille avant qu'ils fussent contraints d'entrer en la tour. Sitôt qu'ils furent descendus et les portes bien barrées, chacun s'en alla manger. Sur ce, Floripes alla vers Roland, et lui dit : Sire, je vous supplie de me me dire où est Gui de Bourgogne ; je sais que quand vous allâtes dehors, il étoit avec vous, ainsi entre les autres vous le devez rendre : car jamais je n'aurai le cœur joyeux que je ne sache où il est. Alors Roland dit : Ah ! Floripes ! n'espérez en lui, car les païens l'ont emmené malgré nous, et ne savons ce qu'ils en feront. Peut-être que jamais ne le verrons. Quand Floripes entendit ces paroles, de chagrin tomba à terre comme morte ; mais Roland qui pleuroit de compassion la releva, et quand elle fut revenue à soi, en pleurant commença à dire : oh ! barons de France, par le Dieu qui fit le ciel et la terre, si vous ne me retrouvez Gui de Bourgogne que je devois épouser, je rendrai cette tour avant que demain soit passé. Oh ! sainte Vierge Marie, à lui je dois être unie et pour son amour me faire chrétienne : hélas ! nos cœurs se trouvent par un facheux contre-temps, bientôt partagés. Ah ! malheureuse que je suis ! je dois bien déplorer mon sort. Roland ne pouvoit sans peine voir la douleur de la dame, et pour la réjouir lui promit que dans deux jours elle verroit Gui à son plaisir, et sachez que j'aimerois mieux être démembré qu'il fût autrement que Gui de Bourgogne ne vous soit rendu, ou je vengerai sa mort. Nonobstant, madame, le deuil que vous menez ne le peut soulager ; il y a trois jours que vous n'avez mangé, j'ai conquis des vivres pour vous et pour vos pucelles, ainsi prenons patience de ce peu et soyons contens

d'entretenir la vie. Après que Roland eût dit cela, les barons et demoiselles rendirent graces à Dieu et furent suffisamment repus.

Or, parlons de Gui de Bourgogne qui fut mené devant l'amiral fort fatigué, tant pour la cause qu'il y avoit trois jours qu'il n'avoit mangé, et aussi du danger où il se trouvoit d'être entre les mains de ses ennemis : là-devant fut dépouillé de ses armes. Lors apperçurent son beau corps bien membru; il lui demanda son nom. Gui lui dit : ne doutez point que je ne dise vérité; je m'appelle Gui de Bourgogne, sujet de la couronne de France et cousin germain de Roland, homme que l'on doit redouter. Je te connois assez, dit Baland, il y a plus de sept ans que ma fille t'a en amour, dont il m'en déplaît, je sais bien qu'elle t'aime plus qu'homme vivant, et rapport à ses amours j'ai perdu plusieurs illustres de mes hommes et suis mis hors de ma tour, le chef de la force de mon pays; mais si tout ne m'est rendu tu seras démembré et écartelé. Je t'ordonne de me dire qui sont ceux qui sont en la tour, desquels nous avons été assaillis avec toi si dangereusement. Très-volontiers je te le dirai : premièrement est Roland le valeureux, son compagnon Olivier le courageux, Thierry, Oger le Danois, Richard de Normandie, Girard de Montdidier, Naimes de Bavière, et Bazin le Genevois que vous avez occis. Je suis l'autre que vous tenez en prison, mais au plaisir de Dieu et à l'aide de Charles il vous sera cher vendu. L'amiral fut mal-content des menaces de Gui pourquoi un sarrasin haussa le poing et en donna sur le visage de Gui si rudement, que le sang en sortit abondamment. Gui se sentant ainsi frappé, par grande colère prit le sarrasin d'une main par les cheveux, de l'autre lui donna tel coup dessus le gros du col par derrière qu'il le lui rompit; de sorte qu'il tomba mort aux pieds de l'amiral, qui en fut si mal content qu'il pensa enrager, non tant pour la mort du païen que pour le mépris fait de sa personne, et cria qu'on le prît. Les païens se

jetèrent sur lui et le battirent tant, qu'ils l'eussent tué si l'amiral ne les eût fait cesser.

CHAPITRE XLIII.

Comme les païens proposèrent de pendre Gui, et comme les français le secoururent.

APrès que Gui de Bourgogne fut étroitement lié, l'amiral fit venir Brulant et Sortibrant, et leur dit : je vous prie de me donner conseil de ce je dois faire de ce prisonnier qui a fait tant de mépris de moi, comme vous savez. Sire, dit Sortibrant, je vous conseillerai bien, si vous voulez me croire, vous ferez dresser une fourche près des fossés de la tour en laquelle sont les français, et là le ferez pendre; faites en un lieu secret et près des fourches embusquer dix mille hommes bien armés : car les français sont hardis et je suis sur que quand ils verront pendre leur compagnon, ils viendront pour le secourir : alors vos gens fondront sur eux. Par ce moyen vous les aurez tous pour en faire à votre plaisir. Ce conseil fut approuvé de l'amiral; pourquoi les fourches furent dressées audit lieu, et auprès il y avoit un petit bois où ils firent mettre en point vingt mille combatrans, dont le roi Clarion eût le commandement. Puis l'amiral fit venir Gui de Bourgogne contre les fourches, conduit par trente sarrasins qui ne cessoient de le frapper à coups de bâtons, tellement que son corps étoit tout couvert de sang. Vous pouvez penser en quel état il étoit, ayant les yeux bandés et les mains étroitement liées derrière le dos, ne sachant où il alloit; mais quand il sentit une grosse corde autour de son col, il commença à dire hautement : ô mon rédempteur et mon Dieu ! je vais mourir honteusement pour les mérites de ta passion, prends mon ame en ta garde, le corps est à sa fin; et ainsi j'ai besoin de ton aide.

veuillez me secourir. O nobles barons français, né me viendrez-vous pas secourir ? Si vous me laissez ainsi pendre, il vous sera long temps reproché. O Roland mon cousin ! souvenez-vous de moi : jamais ne me verrez vif. Roland étoit à une fenêtre, qui vit les fourches levées ; tout ému courut à ses compagnons, et leur dit : seigneurs, je m'émerveille de ces fourches qui sont sur les fossés, je ne sais à quel propos ça été fait ni pourquoi. Quand tous les autres les virent, le duc Naimes dit que c'étoit pour pendre Gui. Ce disant ils le virent tout dépouillé vers les fourches ; ils connurent bien que s'il n'avoit secours il seroit mis à mort. Quand Floripes ouït parler les barons, elle vint à eux pour savoir ce que c'étoit : mais quand elle sût qu'on alloit faire mourir son loyal ami, vous pouvez penser en quel état elle étoit. Elle s'écria : oh nobles chevaliers ! laisserez-vous pendre Gui votre compagnon devant vous ? car s'il meurt je me laisserai tomber par les fenêtres et mourrai de désespoir. Puis vint vers Roland, se mit à genoux et lui baisa les pieds, en disant : sire Roland, je vous prie de vouloir donner secours à mon ami, autrement je suis femme perdue. Pensez de vous armer et de monter à cheval, car le temps presse ; afin qu'au plaisir de Dieu il ne puisse avoir nul mal. Avant que Floripes eût finie de parler, Roland et ses compagnons furent armés ; puis sortirent et chevauchèrent droit au lieu.

Roland dit : seigneurs, à cet heure il s'agit de la vie, que chacun de nous se signale, autrement jamais nous n'en reviendrons ; nous ne sommes que dix et les païens sont en grand nombre. En l'honneur de Notre-Seigneur Jesus-Christ, je vous prie que nous nous tenions toujours ensemble le plus près que faire ce pourra ; car si nous sommes divisés nous serons pris et pendus : et si l'un de nous tombe à terre, qu'il soit par les autres promptement relevé. Je conduirai le tout dans cette affaire au plaisir de Dieu, car je vous jure ma vie que tant que je pourrai

tenir Durandal mon épée et que j'aurai du sang dans les veines, vous aurez de moi bon appui. Les autres dirent de même. Tous Floripes dit : messeigneurs, vous pourriez trop demeurer ; elle alla en sa chambre, ouvrit son coffre où étoit la couronne de Jesus-Christ, laquelle ils baisèrent et la posèrent sur leurs têtes; pourquoi ils ne doutèrent rien de la puissance des païens et sortirent en diligence. Puis Floripes et les demoiselles levèrent le pont et fermèrent la tour.

Les nobles pairs de France s'en allèrent en bonne ordonnance contre les fourches près les fossés. Les païens étoient là, qui montoient Gui de Bourgogne ayant les yeux bandés, les poings liés et une grosse corde au col pour l'étrangler. Roland voyant ce, piqua son cheval et les autres après, criant aux païens : ah ! traîtres mâtins, il ne sera pas comme vous pensez, vous avez entrepris chose dont je suis courroucé : cela fut dit si impétueusement, que les trente qui tenoient Gui furent si épouvantés que vingt furent occis. Lors ceux qui étoient aux bois vinrent faisant grand bruit, premiérement Gornifer merveilleux païen se présenta et dit tout haut :

Ah ! Français démesurés, venez-vous pour secourir le pendu de l'amiral ? vous avez fait fol'e entreprise, car vous serez tous pendus avec lui. Quand Roland l'ouït, il fut si courroucé qu'il tira Durendal, vint sur lui comme un loup enragé ; mais le païen le prévint et le frappa durement sur son écu, toutefois Roland l'atteignit de si grande force qu'il lui fendit la tête.

Quand il fut mort, Roland vint aux fourches, délia Gui de Bourgogne et lui dit de de se tenir près de lui jusqu'à ce qu'il fut armé. Après que Roland eût occis un autre païen, Gui étant en assurance de Roland et des autres pairs, il s'arma des armes dudit païen et avec l'aide de ses compagnons monta sur son cheval ; mais ce ne fut pas sans grande peine, car les sarrasins qui étoient embusqués vinrent sur les français. Toutefois à l'aide de Dieu ils firent si

belle défence, qu'ils mirent tant de païens à mort que la place en fut toute couverte, entre lesquels Gui de Bourgogne fit grandes merveilles, en disant : Oh ! traîtres païens, mâtins, je vous montrerai en ce jour que je suis échappé de vos mains ; et ainsi combattans obligèrent les sarrasins de fuir. Ceci faisant furent assaillis par plus de mille sarrasins qui étoient postés pour garder les passages, afin que les barons ne se pussent retirer ; alors Roland tenant toujours Durandal appella ses compagnons, disant : seigneurs, ici ne nous convient de reculer, au contraire nous faut donner dessus de toutes nos forces ; car si nous pouvons gagner le pont nous serons sauvés. Sire Roland, dit Gui de Bourgogne, vous savez qu'en la tour il n'y a rien à manger ; et si nous étions dedans, nous faudroit mourir de faim ou batailler pour avoir des vivres. Je vous jure que j'aime mieux exposer mon corps au danger, en combattant contre les païens, que d'aller mourir de nécessité dans ce château. Les autres barons furent de son opinion. Floripes étoit à une fenêtre de la tour, qui vit Gui de Bourgogne son ami ; dont elle fut bien joyeuse, et lui cria fort haut qu'il lui plût de venir près d'elle, disant que si elle vivoit, par la vaillance des français, un jour à venir son père seroit en danger. Oger le Danois dit : seigneurs chevaliers avez-vous ouï comme la pucelle vient de noblement parler ? elle me paroît digne qu'on fasse beaucoup pour elle. Sachez que je ne serai content si nous ne retournons incessamment sur ces païens. Alors les français de commun accord allèrent contre les sarrasins, desquels Roland qui étoit à la tête, faisoit grand carnage et fuyoient comme l'oiseau devant l'épervier. Gui de Bourgogne vint contre un païen nommé Rampie, l'atteignit si rudement sur la tête qu'il le fendit jusqu'au milieu du corps ; pourquoi Roland voyant ce coup, lui dit : Gui beau cousin, j'ai fait en telle manière que Floripes vous doit bien aimer.

CHAPITRE

CHAPITRE XLVI.

Comme les pairs de France furent dépourvus de vivres, étant assiégés par les sarrasins, et comme ils les combattirent.

ET quand la belle Floripes qui étoit en la tour avec ses demoiselles, vit les barons de France en sureté devant le château, leur cria : seigneurs, je vous prie de vous souvenir que les vivres nous manquent et que nous sommes en grande nécessité. Olivier et Roland l'entendirent bien et dirent entr'eux, Floripes dit bien ; car si nous entrons au château sans provisions, il ne nous sera pas facile de sortir pour en avoir. Sur ces paroles allèrent tous de grand courage sur les sarrasins et les mirent en déroute ; tellement qu'ils abandonnèrent la place et y laissèrent leur butin. Tandis que les pairs retournèrent vers la tour, une heureuse aventure leur arriva, car vingt sommiers passèrent par là, qui étoient chargés de blé, vin, pain et chair, tous les conducteurs furent mis à mort ; puis firent telle diligence qu'en peu de temps furent en la tour avec les sommiers, et en passant ils trouvèrent Basin qui étoit comme jai dit ci-devant, et l'apportèrent dans la tour avec eux ; et là furent en sureté, car incontinent levèrent le pont et fermèrent les portes ; ils avoient assez de provisions pour deux mois et plus.

Je vous laisse à penser si l'amiral Baland étoit bien joyeux quand il vit Gui qui avoit été en sa sujétion, étoit alors avec ses compagnons ; et aussi quand il sut qu'ils étoient abondamment fournis de vivres : pourquoi très-mal content il convoqua tout son conseil, manda Bruland de Mommière, Sortibrant de Conimbre et ses familiers, puis leur dit : mes barons, vous savez que les français nous ont très-mal

gouverné, ils ont la tour garnie de blé, vin et viandes. Si d'aventure le roi Charlemagne vient à savoir qu'ils sont embarrassés, il les viendra secourir, et nous ne lui pourrons faire longue résistance pour sa grande puissance comme vous le savez; dont je suis bien pensif comme nous pourrons faire à ceci. Sortibrant répondit : sire amiral, je conseille que chacun soit armé et en bon point pour assaillir rudement la tour : puis ferez sonner et tromper mille cors à toute outrance pour donner l'épouvante aux français, et par ainsi nous pourrons entrer dedans à notre aisé. Bruland de Mommière lui dit : Sortibrant mon ami, nous ne la prendrons pas si facilement que vous pensez; car les français qui sont dedans, ne sont pas de si foible condition pour s'épouvanter du bruit de vos cors ni de vos trompettes. Vous ne les aurez point par menaces, je vous en dirai la raison : la fleur des barons de France est en ce château; le noble et puissant Roland qui n'a jamais eu de cartel avec chevalier qui ne le mit à mort. De même, n'avez-vous pas ouï parler de la grande valeur et fierté d'Olivier, qui conquit Fierabras, le plus redoutable de tous les païens? Je vous jure Mahomet qu'il est en leur compagnie, car je l'ai ouï dire. Après est Girard de Montdidier, lequel nous a fait grand dommage, aussi y est Thierry duc d'Ardenne, et un vieillard qui nous a occis et étranglé plus de mille de nos gens, lequel se nomme Naimes de Bavière; semblablement Gui de Bourgogne qu'ils ont délivré lorsqu'on le menoit pendre : et d'autres qui y sont que je ne puis nommer. Il y en a quinze, car il y en a eu un d'occis. Vous savez qu'il sont tous de grande résistance : Roland neveu de Charlemagne est si rempli de fierté, qu'il ne redoute homme vivant, et n'ignore point que si tous ceux qui sont dans le château étoient comme lui, ils nous mettroient hors de ce royaume, ou nous feroient mourir. Je crois que leur Dieu veille pour eux, souvent il les a préservés; au contraire les nôtres nous ont oubliés,

car il y a long-temps, qu'ils ne nous ont aidés. L'amiral ne fut pas content de ces paroles, et lui dit : Vous avez follement parlé et le voulut frapper d'un bâton ; mais Sortibrant lui ôta, disant : sire amiral, laissez votre courroux, pensons de donner l'assaut à cette tour ; faisons que ces déloyaux soient vaincus, détranchés. Lors l'amiral fit sonner trompettes et clairons pour assembler ses gens ; tellement que tant de sarrasins furent assemblés, qu'ils tenoient une lieue à la ronde. Après l'amiral fit venir un subtil enchanteur nommé Clioumach, lequel fit adroitement deux couvertures sûres, qui préservoient ceux qui étoient dessous du pommage des français. Moyennant cette adresse ils conquirent les premières gardes du château, pourquoi les barons vinrent sur eux comme lions aux portes de la tour, et aussi les pucelles toutes armés, lesquelles avec les chevaliers firent leur devoir ; car elles étoient en haut et jetoient de grosses pierres, lesquelles firent résistance convenable.

CHAPITRE XLV.

Comme la tour où étoient les français fut écartelée par enchantement, dont ils furent en grand danger de mort, et comme ils furent rétablis par un assaut qu'ils donnèrent aux païens.

LEs païens persévérant en l'assaut ci-devant dit, l enchanteur vint au devant de l'amiral, lui dit : très-cher sire, j'ai fait mes adresses et sont si bien apprêtées, que je vous promets sur ma vie de vous rendre les français. Faites appareiller tous vos gens d'armes ; quand ils furent préparés, l'ingénieux enchanteur les fit mettre autour de ladite tour, et par son art fit flamber un feu si merveilleux, que les

piliers de marbre et autres commencèrent à brûler violemment; de quoi les français furent tous troublés, et dirent, qu'ils seroient forcées de rendre la tour sans pouvoir sauver leurs personnes. Alors Florippes leur dit : seigneurs, ne vous étonnez pas encore si fort, attendez jusqu'à ce que vous n'ayez plus d'espérance : incontinent elle prit quelques herbes et les fit détremper dans du vin; car elle connoissoit que ce feu ne brûloit qu'artificiellement les pierres. Après avoir fait ce breuvage, quand il fut jeté sur le feu il s'éteignit. L'amiral pensa enrager; mais Sortibrant lui dit que tout se faisoit par le moyen de sa fille, pourquoi l'amiral étoit décidé de la faire mourir cruellement.

Le roi Sortibrant lui dit qu'il fit sonner ses cors et trompettes pour recommencer de nouveau l'assaut, et qu'à cette fois il seroit force aux français de se rendre; car je suis sûr qu'ils n'ont rien pour se défendre, les traits et les pierres leurs manquent. Et fut fait l'assaut comme il fut dit, et cela si impétueusement qu'il sembloit que ce fut une ténèbre en ce lieu, des flèches, dards, épieux, pierres et autres choses semblables, par telle manière que des gros pans de murs de la tour tomboient à terre. Les barons de France étonnés de cela, se disoient l'un à l'autre, pour cette fois il faudra que nous soyons vaincus. Alors Florippes leur dit : seigneurs, ne vous épouvantez de rien, la tour est assez forte pour nous garder; d'autre part le trésor de mon père est ici, qui consiste en billons et platines d'or. Allons les quérir, aussi-bien en pourrons-nous occir les païens comme avec d'autres pierres.

Alors Gui de Bourgogne son ami, vint à elle de grande joie, puis dit : ouvrez l'endroit où est le trésor. Ils le prirent, le portèrent sur les carneaux de la tour et en jetèrent aux païens, tellement qu'ils faisoient grand meurtre. Quand les sarrasins virent pleuvoir l'or sur eux en abondance, ils cessèrent l'assaut du château pour le ramasser, mais leur avarice

fut cause qu'ils se tuoient les uns les autres ; c'est pourquoi l'amiral en fut si déplaisant, qu'il pensa mourir ; puis se prit à pleurer, disant : Oh ! barons sarrasins, laissez cet assaut qui me porte un dommage irrécupérable ; car je vois mon trésor se perdre, moi qui ai tant pris de peine à l'assembler ! Je l'avois tant bien recommandé au Dieu Mahomet, mais si je le puis tenir je le ferai pleurer. Lors Sortibrant lui dit : sire amiral, ne vous chagrinez point pour votre trésor et n'en sachez aucun mal à notre Dieu Mahomet, je l'en avois fait le gardien ; mais il a failli : si on le lui a enlevé, il étoit endormi ; j'en suis cependant étonné, car il l'avoit toujours veillé et gardé soigneusement jusqu'à présent ; les français comme larrons l'auront subtilement trompés. Roland vint à son repaire avec ses compagnons, et se mit à une fenêtre de laquelle il vit l'amiral qui étoit assis à table, aussi près d'une fenêtre ; il vint aux autres barons et leur dit : seigneurs et amis, je vois que l'amiral est à souper avec ses principaux, il pense de les bien régaler ; il me semble qu'il nous seroit avantageux de trouver manière d'interrompre son repas. Les autres barons en furent d'accord, incontinent furent armés et secrètement sortirent de la tour ; et vinrent contre la maison de l'amiral ; mais l'amiral qui étoit près de son neveu, dit : mon cher neveu Espoulard, je crois que par aventure les français veulent refroidir notre souper ; dépêche-toi de les aller mettre à mort. Incontinent fut armé et bien monté, puis s'en vint vers les barons tenant en sa main un grand dard d'acier mortel, et tout premièrement il rencontra Roland et l'atteignit sur son écu, tellement qu'il en fut bien étourdi ; mais bien lui en prit, car il ne fut endommagé au corps. Roland vint après le le païen, et lui donna tel coup qu'il le fit chanceler dessus son cheval : mais le turc étoit valeureux et de grande force, car légèrement remonta à cheval. Roland le frappa de son épée, tellement que le païen tomba Roland le chargea devant lui à travers du col de son cheval et l'emporta.

L'amiral voyant ceci, comme enragé vit venir ces gens pour secourir son neveu; mais ils ne surent que faire, car en le défendant plusieurs furent tués et beaucoup de blessés. Par ainsi fut force aux païens de fuir, et Roland ne cessa de courir jusqu'à ce qu'il fut en la tour, où il ne craignoit rien.

CHAPITRE XXVI.

Comme les pairs de France firent savoir au roi Charles la situation de leurs affaires, et comme Richard de Normandie s'ordonna pour y aller.

LEs pairs étant assaillis et détenus comme j'ai dit, ils avoient pris un turc très-fier et ami de l'amiral; ils le donnèrent à Floripes pour en faire à sa volonté, et lui demandèrent si elle le connoissoit. Elle leur répondit : il est fils de ma tente, neveu de l'amiral et est fort riche. Si vous voulez bien punir mon père, faites-le mourir.

Lors le duc Naimes dit, nous ne le ferons pas mourir, puisqu'il est de distinction; mais je vous dirai pourquoi; si l'un de nous venoit à être pris par nos ennemis, par son échange seroit racheté. De cette conclusion tous les pairs de France furent contens, après ceci Richard de Normandie parla, et dit:

Vous savez comme nous sommes enclos en cette tour, et suis sûr qu'à la fin l'on nous fera mourir; nous n'avons aucun moyen pour lequel nous puissions échapper, je conseille qu'on mande à l'empereur pour qu'il nous envoie du secours. Le duc Naimes répondit : sire Richard, à mon avis vous ne parlez pas sensément, car je ne crois pas qu'il y en ait un de nous qui soit assez hardi pour faire le message. Première raison, vous voyez que nous sommes investis de sarrasins; et s'il seroit hors de céans, il seroit impossible qu'il puisse passer sans qu'il ne fut mis à mort : si Dieu ne nous aide, jamais nous ne

partirons d'ici. Alors Floripes dit, pour le présent je ne saurois que dire sinon que nous menions la plus joyeuse vie que nous pourrons.

Lors Roland et quelques autres furent contens des paroles de Floripes et la louèrent affectueusement. Thierry duc d'Ardenne qui étoit courroucé, dit : messieurs, je suis grandement pensif; car nous sommes enfermés céans et connois qu'en bref seront déconfits; nous en voyons la preuve devant nos yeux. Faisons ensorte que Charles soit instruit de notre situation, afin qu'il nous vienne secourir. Oger dit : pour envoyer à Charles il faut être téméraire, et il n'y a si hardi entre entre nous pour se mettre en chemin. J'irai dit Roland, je vais partir dès à présent et ferai mon devoir. Le duc Naimes répondit avant qu'il eût fini de parler : sire Roland, ne vous déplaise, car d'entre nous vous êtes le plus convenable pour y aller; mais si les païens le savoient, nous ne serions plus redoutés d'eux comme nous sommes, car quand vous êtes avec nous, nous sommes en sûreté et ne craignons pas nos ennemis. Guillaume se présenta pour aller, aussi fit Girard, et pareillement Gui, mais Floripes n'y voulut consentir, toutefois après plusieurs disputes, Richard dit dit : seigneurs, vous savez que je suis de noble famille, et j'ai un fils capable de porter les armes, et s'il arrivoit que je fusse pris ou occis par les païens, après ma mort il pourra remplir ma place et faire service à Charles, je lui dois bien faire ce plaisir, car quand il me donna ma terre et investi de mon pays, il ne voulut point accepter sinon par un moyen qui est tel, que s'il venoit un homme étrange et non sujet à mon pays, et qu'il fut cerf et de serve condition, et demeureroit un an en ma terre, et qu'il fut après franc toute sa vie, et plusieurs autres choses. Ainsi fut conclu et arrêté que Richard y allât; mais Roland lui fit promettre qu'il ne s'arrêteroit jusqu'à ce qu'il fût à Charles, à moins qu'il ne fût pris ou mort, Richard le promit ainsi, puis il dit : pour le présent nous

n'avons à penser, sinon comme je pourrai passer que les païens ne me voient, car si je suis connu par eux, il me sera impossible de leur résister. Roland dit : je vous dirai ce que je pense à ce sujet, je conseil que demain matin nous soyons tous armés, et irons faire une course sur les païens, pendant qu'ils seront occupés à se défendre, Richard passera outre et nous laissera, puis nous nous tiendrons serrés pour nous en retourner en sureté, et pendant cela Richard pourra être loin sans qu'ils en sache rien, et s'il plaît à Dieu, par ce moyen nous aurons un bref secours. Lors les barons voyant que la chose n'étoit pas bien assurée, se prirent à pleurer pour la situation de leurs affaires, et Richard voyant ses compagnons si tristes rapport à lui, leur dit : seigneurs, ne doutez de rien, si Dieu me fait la grace de passer le pont de Mantrible, je vous amenerai tel secours que vous serez tous délivré Les barons répondirent, Jesus te donne bon voyage et te fasse la grace de bien retourner. Après cela ils ne dirent plus mot; la nuit vint et chacun s'en alla jusqu'au lendemain pour accomplir leur projet.

CHAPITRE XLVII.

Comme après que Richard de Normandie fut parti, le roi Clarion courut après lui, lequel fut occis par ledit Richard.

GRand ennui vint aux paires de France, quand le duc Richard devant que de partir pour aller au roi Charlemagne, le matin quand ils vinrent à la porte de la tour, à laquelle ils trouvèrent quantité de sarrasins qui les tenoient bloqués, pourquoi pendant l'espace de deux mois ils ne purent trouver moyen de sortir dehors; mais un jour que l'amiral étoit à la chasse, la garde du pont fut oubliée. Alors les barons s'armèrent et montèrent à cheval, coururent

jusqu'aux hôtelleries; mais quand ils furent apperçus des cruels et mauvais païens, les trompettes commencèrent à sonner si fort, qu'incontinent gens innumérables furent assemblés pour courir aux pairs de France, et quand les barons se virent enclos chacun faisoit son devoir pour se défendre.

Le duc Richard pleurant, recommanda à Dieu ses compagnons, partit secrètement et se mit hors du chemin pour tirer à son aventure; et avant que les nobles barons de France furent en leurs logis, plusieurs païens furent occis, ainsi avec peine entrèrent en la tour, et quand ils y furent, ils virent Richard qui avoit déjà passé l'eau, et en pleurant le recommandèrent à Dieu. Richard de Normandie chevauchoit hâtivement et craignoit d'être assailli. Quand il fut loin sur le haut d'une montagne, son cheval se prit à saigner de grande chaleur, dont il douta qu'il ne fut empêché, et dit : ô Dieu, mon père et créateur! à qui j'ai mis toute ma confiance, aujourd'hui préservez-moi de mes ennemis en telle façon que je ne perde la vie, fit sur lui le signe de la croix; étant en ce lieu le jour apparut clair. Les païens qui étoient en leurs logis le pouvoient bien voir; les premiers qui l'apperçurent furent Bruland et Sortibrant, qui l'allèrent dire au roi Clarion, neveu de l'amiral : sire, lui dit Bruland, voyez vous le messager des barons de France qui s'en va, pensez d'y mettre ordre; car il va avertir le roi Charles de leurs affaires, et cela pourroit nous causer grand dommage.

Quand le roi Clarion ouït cela, il monta promptement à cheval, prit son écu et un épieu de fin acier quarré, et courut après comme s'il eût été enragé. Richard sans savoir qu'il fût poursuivi, monta à cheval, en disant : oh mon créateur! donnez-moi consolation que je puisse voir et parler à Charles, afin que je lui dise le triste état où se trouvent tous mes compagnons, afin qu'il leur donne secours; lors se signala dévotement et se mit en chemin. Ainsi qu'il chevauchoit, il regarda derrière lui et apperçut

les sarrasins au nombre de plus de quatorze mille qui le poursuivoient, à la tête desquels étoit le roi Clarion, qui les précédoit de beaucoup; toutefois Richard se trouva sur une petite montagne, qui les vit venir comme lions contre lui : vous pouvez penser en quelle agitation son cœur étoit, et ce qu'il alloit devenir, et quelles nouvelles pourroient apprendre des pairs de France ses compagnons, étant seul pour soutenir la fureur d'une si nombreuse compagnie. Enfin le roi Clarion qui étoit bien monté, piqua son cheval des éperons, tellement qu'il fit un saut de bien vingt pieds de longueur et l'atteignit, puis s'écria, disant : messager Richard, par mon Dieu Mahomet, vous ne le serez de votre vie; quand Richard l'entendit, tout le sang lui mua, néanmoins il lui dit : Sarrasin, pourquoi as-tu cette intention contre moi? que t'ai-je fait? je ne crois pas t'avoir offensé; je te prie seulement de te détourner de moi, et je te jure que quelque jour je t'en récompenserai. Le païen répondit : Français, tu parles de folie, car de Mahomet sois-je maudit si j'en fais rien, je ne te laisserai aller pour la moitié des richesses du monde. Et quand Richard sut son intention, il s'avança contre lui, et le païen vint à Richard, qui de son épieu le frappa très fort sur son écu, mais il étoit si dur qu'il ne le put percer. Aussitôt Richard plein de courroux, vint contre le païen avec son epée tranchante, et ainsi que le cheval dudit païen alloit outre, Richard lui déchargea un si rude coup sur le col, qu'il lui partagea la tête d'avec le corps, qui tomba par terre; puis descendit de dessus son cheval et monta sur celui du païen, qui étoit merveilleux, dont Richard pouvoit dire n'avoir jamais été si bien monté, car il étoit si puissant qu'il pouvoit porter sept chevaliers sans être gêné, pour nager et traverser une rivière profonde, il dit à son premier cheval par bonne affection : ô grand cheval Doustin ! pour toi je suis mélancolique de ne pouvoir te mettre en bon lieu.

Alors il se mit en chemin, et les païens qui re-

noient après lui trouvèrent leur roi mort, ce qui les surprit très fort, et ne sachant que faire coururent au cheval de Richard pour le prendre, mais il n'y eut si hardi qui osât l'approcher tant il faisoit défense, et se mit à courir pour s'en retourner d'où il étoit partit.

CHAPITRE XLVIII.

Comme le cheval de Richard de Normandie fut vu des pairs de France qui pensoient qu'il fut mort, et de la garde mise au pont de Mantrible.

RIchard de Normandie chevaucha en diligence l'épée au poing, et les sarrasins qui couroient après lui trouvèrent leur roi mort, dont la tête étoit d'un côté et le corps de l'autre, il ne faut pas demander quel fut la mélancolie des païens, quand ils virent ainsi leur chef mort; ils voulurent prendre le cheval de Richard, mais nul n'osoit l'approcher : l'amiral le vit courir seul, il appella Guerant, fils du roi Gretier, et Sortibrant de Conimbre, et leur dit : par mon Dieu Apollon, je dois bien aimer mon neveu le roi Clarion, car je vois qu'il a mis à mort le messager des Français, n'en soyez en doute, voyez son cheval qui revient, et commanda qu'on le prit, mais quand le cheval vit qu'on le vouloit prendre, il se mit à courir, et ne cessa jusqu'à ce qu'il fut à la porte du palais où étoient les barons enclos. Quand les français virent le cheval de Richard ils furent effrayés, vinrent ouvrir la porte et il entra dedans, quand la porte fut close, ils s'arrangèrent autour du cheval de Richard par compassion de deuil en pleurant piteusement; premièrement le duc Naimes dit : ah Richard ! je prie Dieu qu'il ait pitié de ton ame, je connois bien que ta mort sera cause que nous n'aurons jamais de secours. Ces paroles ouïes par Roland

et Olivier, les autres pleuroient amèrement. Lors Floripes vint, laquelle en menant grand deuil, dit : seigneurs, en l'honneur de Dieu cessez votre deuil, nous ne savons pas encore la vérité du fait ; ainsi qu'ils étoient sur cette matière, les sarrasins vinrent qui avoient laissé aller Richard, lesquels en grand tourment apportoient mort le roi Clarion, quand l'amiral les vit venir, tout désespéré s'écria : comment, mon neveu n'est-il sain en bon point ? les sarrasins lui dirent : sire amiral, nous ne saurions mentir, Clarion est mort, et plus n'en convient parler. L'amiral oyant ces paroles il tomba à terre comme mort, ce qui causa grand bruit et deuil parmi les sarrasins. Les barons de France les entendirent, particulièrement Floripes, qui entendoit le langage. Quand elle sut la cause de leur deuil, elle vint aux barons, et leur dit en parlant à Roland : sire, sachez pourquoi les sarrasins mènent si grand deuil, c'est chose vraie que le duc Richard a occis le roi Clarion, et a gagné son cheval, lequel n'a pas son pareil en tout le monde, et tant de la mort de Clarion que pour la perte du cheval ils se tourmentent comme vous voyez ; pourquoi je vous prie de vous réjouir. Olivier dit à Roland, vous ne sauriez croire comme je suis joyeux de ces nouvelles, je suis aussi sûr de passer ce danger, que si j'étois au plus fort château de France, béni soit Richard qui a fait une si belle action, ainsi dirent ses compagnons. Pendant que Richard chevauchoit, l'amiral fit venir un homme nommé Orange, et le fit monter sur un dromadaire pour porter ses lettres à Galaffre qui étoit gardien du pont de Mantrible, et lui dit :

Garde-toi bien de cesser de courir jusqu'à ce que tu sois à Mantrible, et demande à Galaffre, pourquoi il a laissé passer les messagers de Charles outre le pont, lesquels m'ont fait tant de mal, tu sauras bien dire je jure Mahomet mon Dieu, qu'il fit grande folie ; puis d'autre part le messager des Français y va, s'il arrive que Charles le sache, il viendra à nous

et nous mettra en sa sujétion; pour cette raison dit à Galaffre qu'il garde bien le pont que pas un des français ni autres étrangers ni passent; dis-lui plus, que s'il fait autrement, je lui ferai crever les yeux et mourir honteusement. Sire, dit Orange, je ferai votre commandement; sachez que je ferai autant de chemin en un jour comme un autre en quatre, car pour chevaucher cent lieues de suite jamais n'en fut lassé; ainsi prit congé de l'amiral, et ne s'arrêta qu'à Mantrible, où il trouva Galaffre à qui il dit, sire, je viens pour te dire que l'amiral est mal-content de ce que tu as laissé passé les français outre le pont, ils ont porté grand dommage, car ils sont maîtres de la principale tour et là y tiennent Floripes sa fille; ils ont occis plusieurs des plus valeureux de la cour de l'amiral, c'est la cause pourquoi je suis venus en grande diligence, car il doit y passer un messager des barons de France, qui va quérir aide vers Charlemagne leur roi, et a fait mourir Clarion; prends garde qu'il ne passe, car si tu fais autrement, rien ne te pourroit garantir de mort honteuse.

Galaffre fut effrayé de ces paroles, et par violente colère commença à écumer comme un sanglier échauffé, il prit un bâton pour frapper le messager, mais ceux qui étoient présens l'en empêchèrent; toutefois il sonna une trompette, et sortit du fond d'une tournelle bien quinze mille hommes, lesquels furent aussitôt montés à cheval, et passèrent le pont, puis commencèrent à courir ça et là pour rencontrer ledit messager.

CHAPITRE XLIX.

Comme le duc Richard passa la rivière du Flagot, moyennant un cerf blanc qui se trouva devant lui.

Or le duc Richard qui étoit messager des barons prisonniers, chevauchoit en grande crainte; en chevauchant il regarda devant lui, et vit toute la

terre couverte de païens, ce qui l'étonna beaucoup, et dit : ô Jesus ! soyez-moi en aide, et ayez pitié de mon ame, car je vois bien le déclin de ma vie, si j'entreprends de combattre c'est fait de moi, si je m'expose en cette mauvaise et rapide rivière, jamais je ne pourrai passer outre ; ainsi il me convient donc de mourir, s'il m'est force de retourner à mes compagnons, je commettrai une grande faute envers Roland auquel j'ai promis de faire mon message : pourquoi, mon Dieu, je ne puis dire autre chose, vous savez mon intention, je mets tout entre vos mains. Etant près de la rivière, les païens firent grand bruit en venant à lui, entre lesquels le neveu de l'amiral s'avança de courir contre lui, criant : ô messager ! tel que tu sois pense à mourir, car tu as déjà trop chevauché, il est temps que la mort du roi Clarion soit vengée. Ces paroles dites de colère, ne plûrent point à Richard, qui subitement piqua son cheval contre lui, et tenant un gros épieu quarré et aigu, lequel avoit conquis de Clarion, vint à lui, le frappa en la poitrine et tomba mort ; puis prit le cheval par la bride, alla au bord de l'inaccessible rivière et par grande contrition de cœur se recommanda à Dieu, le priant de le préserver de mort jusqu'à ce que Charles eût eu de ses nouvelles : Notre-Seigneur Jesus-Christ, qui ne laisse jamais au besoin ses amis, montra un grand signe d'amour pour Richard, car comme il méditoit pour passer outre, Dieu envoya un cerf qui passa par-devant Richard ; mais le bord de cette rivière étoit si haut que c'étoit tout ce qu'un homme pouvoit faire de jeter une pierre de haut en bas ; mais par le vouloir de Dieu, la rivière s'enfla de telle sorte que l'eau passoit par-dessus la rive, si bien qu'on pouvoit nager sans rien craindre, puis le cerf se mit devant en l'eau, et Richard regarda derrière lui, il vit venir les sarrasins pour le mettre à mort. Lors se recommanda à Dieu, et fit le signe de la croix, ayant toujours en son cœur le nom de Jesus, le priant de le préserver de ses ennemis, dans

ce moment il se trouva à l'autre bord de la rivière ; alors les païens voyant ce, furent étonnés, et n'y eut personne qui osât faire comme lui ; car incontinent la rivière se remit en son lit : les païens furent bien marris de ne pouvoir prendre le messager. Galaffre qui étoit le mal-content, vint au pont, abaissa les chaînes, et commanda aux païens sur peine de mort, qu'ils ne cessassent de courir que Richard ne fut pris, lequel étoit outre la rivière en bon point, dévotement remercioit Dieu de la grace qu'il lui avoit fait, puis se mit à chevaucher tranquillement à la vue des païens, dans l'espérance de bientôt voir Charlemagne, ne craignant plus les sarrasins, qui s'en retournèrent bien honteusement.

CHAPITRE L.

Comme Charles fut détourné par le traître Ganelon et ses compagnons de n'aller plus avant.

PEndant le temps que le duc Richard chevauchoit, l'empereur Charles étoit pensif de ses barons qui étoient détenus par l'amiral, et voyant qu'il ne pouvoit avoir aucune nouvelle, manda Ganelon, Geoffroy de Haute-Feuille, Aubry, Nicaire et plusieurs autres ; entre lesquels Regnier de Gênes, père d'Olivier y étoit, auxquels dit : seigneurs, je suis en grande inquiétude pour mes barons, que j'ai envoyé faire message à Baland l'amiral, dont je n'ai pas de nouvelles, pourquoi me croyant méprisé je veux tout abandonner et ne plus règner ; voilà la couronne de majesté, prenez-là, car je l'abdique. Ganelon qui étoit là en fut bien joyeux, il dit : sire empereur, si vous voulez me croire je vous donnerai bon conseil, faites ôter ces tentes et pavillons, et pensez de vous en retourner, car si vous allez plus avant jamais vous ne retournerez ; le pays d'Aigremoire est fort, et Baland est de grande fierté, avec ce, il a tous les

païens à son aide; d'ailleurs nous avons Fierabras son fils, qui s'est fait chrétien : d'autre part vos barons n'y sont point je vous assure. Ainsi, retournons en France; nous avons plusieurs enfans qui deviendront grands, et avant qu'il soit vingt ans ils seront en état de porter les armes. Alors nous irons avec eux en Espagne pour conquérir les terres et seigneuries que nous avons entrepris, et trouverons les saintes reliques que nous désirons tant; de plus vous vengerez la mort du noble Roland, pour lequel vous avez tant de mélancolie, car je crois que jamais vous ne le reverrez. Quand l'empereur Charles ouït le discours de Ganelon, il fut si dolent qu'il tomba pâmé; étant un peu revenu à lui, il dit en pleurant, pauvre malheureux que je suis, que ferai-je? si je m'en retourne, je serai déshonoré; il vaut mieux perdre la vie que d'être blâmé. Puis dit aux barons, le conseil que Ganelon vient de donner ne me plaît pas; car si je m'en retourne sans prendre vengeance de mes nobles barons qui sont détenus, jamais je ne serai prisé ni estimé. Lors Aubry, Geoffroy et plus de cent autres traîtres et parens de Ganelon, dirent tous d'un même accord : sire empereur, ne proposez de faire autrement que Ganelon a dit, car il a bien parlé : pensez de retourner en France sans aller plus avant. Nous sommes vingt mille hommes qui avons fait serment que pour chose que vous puissiez dire ou faire, nous n'irons plus loin; car puisque Roland est mort, les autres pairs ont perdu leur appui. Charles tristement dit : ô Dieu ! comme je suis accablé; si je m'en retourne sans venger mes barons, que dira-t-on, eux qui étoient le soutien de la couronne impériale? Celui qui me conseille de m'en retourner sans les venger, ne m'aime guères, je le vois bien. Regnier, père d'Olivier, se leva et dit : oh ! empereur, si vous croyez aux paroles qu'on vous a dites; votre gouvernement ira mal; car par eux la France sera détruite, dont seroit grand dommage. Alors Alory, qui étoit un des traîtres, parla ainsi à

Regnier : vous avez menti en ce que vous avez dit, et si ce n'étoit par respect pour le roi qui est présent, vous auriez le chef coupé. Nous savons bien qui vous êtes, votre père Guérin ne fut jamais que de très basse condition, et tout votre lignage ne sont que des gens de néant. Regnier ne put supporter cette injure, mais il vint à lui et le frappa du poing, tellement qu'il le jeta à terre. Là furent plusieurs reproches, et il y eût tel débat, que si le roi n'y eût été et qui les séparât, ils se fussent occis l'un ou l'autre ; car plus de mille se trouvèrent du lignage de Ganelon : mais Fierabras qui étoit présent les blâma fort. D'autre part, le roi jura que s'il y avoit homme qui commença la mêlée, il le feroit pendre impitoyablement. Alors ils se calmèrent et il n'en fut plus parlé ; nonobstant le conseil fut pris entr'eux qu'ils mettroient Regnier à mort. Charles les fit venir devant lui, et leur dit : seigneurs, vous avez manqué de respect en ma présence, mais s'il n'est réparé j'en ferai justice. Toutefois il fut force d'obéir au roi ; aussitôt Alory se mit à genoux et demanda excuse à Regnier, pour appaiser la colère du roi. Après cela l'empereur dit son opinion, que s'il retournoit en arrière ce seroit grand deshonneur. Là étoit Geoffroy de Haute-Feuille, père de Ganelon, qui dit : sire empereur, je suis ancien et ai beaucoup de pratique, c'est pourquoi je vous prie de m'écouter ; vous savez que moi et mon fils Ganelon nous vous avons toujours aimé, et celui qui vous conseille de retourner est sage, j'ai déjà le corps fatigué de porter les armes ; et soyez sûr qu'avant qu'il soit vingt ans, les enfans qui sont en France seront capables de porter les armes. Il s'en trouvera un si grand nombre que vous pourrez mettre l'Espagne sous votre obéissance et venger la mort des pairs de France. Quand l'empereur entendit cela il pleura amérement, et contre sa volonté fit sonner la retraite pour s'en retourner, dont la compagnie des traîtres fut fort joyeuse. Regnier qui retournoit sans son fils Olivier, avoit le cœur fort triste, car il pensoit que jamais il ne le reverroit.

CHAPITRE LI.

Comme après les plaintes de Charlemagne, le duc Richard arriva, qui conta la situation des pairs de France, et ce qui en fut.

LOrsque Charles fut en chemin pour retourner, il lui prit remord de l'abandon qui faisoit de Roland et des autres barons. Il s'arrêta en disant : je puis bien mener grand deuil, je laisse la fleur de la France tandis que je devrois les venger ; j'en serai blâmé d'un chacun. O Roland, mon cher neveu ! je ne prouve guères que je vous aime quand je ne venge votre mort ; à Dieu ne plaise que jamais je porte la couronne, si je n'ai de vos nouvelles.

Et quand son deuil fut un peu appaisé, il dit : hélas ! je fus bien mal avisé, quand je vous envoyois à Baland l'amiral : cela fut bien cause de votre perdition ! Tandis qu'il faisoit ces réflexions, la compagnie mettoit si grand bruit de leurs attirails dans leur retraite que c'étoit merveilles. Ainsi qu'ils chevauchoient, Charlemagne regarda de loin, vit venir Richard à cheval, tenant son épée nue ; pourquoi l'empereur manda les principaux de sa compagnie et fit arrêter tout. Je vois, dit il, venir un chevaucheur qui fait grand bruit ; il me semble que c'est Richard de Normandie, dont je prie Dieu qu'en ce jour il me donne bonnes nouvelles de Roland et des autres barons, s'ils sont en vie. Alors Richard arriva et fit caracoler son cheval devant le roi, en le saluant. Le roi lui dit : Richard, comment vous portez-vous ? qu'est devenu mon neveu Roland et les autres barons ? êtes-vous seul ? sont-ils morts ou vifs ? dites-le moi, je vous prie. Richard répondit : sire empereur, Roland et les autres quand je partis d'eux, ils étoient en Aigremoire, en une tour assiégée par l'amiral, et sont environnés de cent mille sarrasins.

Sachez que l'amiral est très-fier, et a juré son Dieu Mahomet que jamais il ne partiroit qu'ils ne fussent tous pendus et étranglés; de plus ils ont Floripes fille de l'amiral, la plus belle qu'on puisse voir, laquelle a en sa garde les reliques tant désirées. Ils vous mandent par moi que vous les secouriez, et se recommandent à vous. Charlemagne fut d'une joie inexprimable; il jura par saint Denis que Ganelon étoit traître et plein de méchanceté, que jamais il ne seroit admis en son conseil; car je vois bien qu'il ne tient pas à lui que Roland ne soit mort. Or, gentil Richard, dites-moi, la tour où ils sont est-elle garnie de vivres pour se défendre un peu de temps? s'ils peuvent tenir six jours, je ferai mourir l'amiral et tous ses adhérens. Sire, dit Richard, je vous dirai vérité; l'amiral est orgueilleux, et a une armée nombreuse qui tient l'espace de deux lieues. La ville où il habite est forte et remplie de tous biens, et de ça le pont de Mantrible, dont le passage est bien dangereux; les murs de cette cité sont faits de marbre cimenté et fortifiés de grosses tours. Il y passe une rivière fort hideuse qui s'appelle Flagot; elle est par sa rapidité impraticable pour la navigation, le pont a une demi-lieue de longueur, au milieu il y a une tour de marbre si forte qu'on ne pourroit l'abattre. La porte est garnie par dedans de barre de fer bien sûres, le portier de la garde de ce lieu est un païen grand hideux, de sorte qu'il ressemble mieux à un diable qu'à un homme.

Ce monstre païen a dix mille chevaliers avec lui; pourquoi nous ne passerons pas facilement, car pour assaut que l'on pourroit donner, ils ne craignent rien. Pour ce il faut passer par subtilité, car autrement nous ne le peurrions Pour cet effet, il convient que quelques-uns de nous soient dessous leurs vêtemens bien armés, et par-dessus une grande chape de drap, et nos sommiers de marchandises viendront après nous; vous avec la cavalerie vous demeurerez en ce petit bois. Que chacun soit bien en point, et quand nous aurons gagné la première porte, je sonnerai mon corps:

alors vous viendrez, et par ainsi nous aurons passage au plaisir de Dieu, et viendrons à notre intention. Ce conseil fut approuvé de Charles, qui donna sa bénédiction à Richard pour ce qu'il avoit bien parlé. Il fit donc assembler ses gens et leur commanda de s'armer promptement; les étendards furent levés et l'oriflamme découverte. Richard donna le cheval de Clarion qu'il avoit conquis, au duc Regnier; chacun fut bien armé dessous la chape, l'épée ceinte et bien couverte, pour que personne ne s'en apperçut. Ils étoient bien cinq cens chevaliers qui montèrent à cheval en bon ordre, et firent marcher les sommiers devant eux. Richard alloit devant en grand honneur, ensuite le duc Hoël de Nantes et la Vallée royale du Mans, qui étoient chevaliers, et aussi le duc Regnier père d'Olivier, ainsi se mirent en chemin sans s'arrêter; et l'empereur Charlemagne avec toute sa baronnerie demeura dans le bois, comme j'en ferai mention.

CHAPITRE LII.

Comme le duc Richard, avec quatre autres chevaliers prirent le fort de Mantrible sans grande peine, et quel homme étoit Galaffre.

L'Empereur Charlemagne avec cent mille hommes demeura au bois susdit, et le duc Richard avec Hoël de Nantes, Regnier et deux autres vaillans chevaliers, se mirent en chemin pour aller au pont et menoient leurs sommiers tous chargés. Quand les compagnons de Richard entendirent ainsi bruire la rivière de Flagot et virent l'entrée de Mantrible si forte, le pont si dangereux à passer et les portes de fer si bien enchaînées, ils en furent étonnés; car pour y parvenir par assaut, toute la puissance des chrétiens n'y eût pû entrer par aucun endroit.

Sachez que c'est la plus forte cité qui soit d'ici à Arce, il y a plus de mille hommes armés dedans.

Hoël de Nantes en fut effrayé, il pria Dieu de les vouloir garder; Seigneur, dit Richard, j'irai devant et parlerai le premier; gardez-vous d'ôter vos chapes pour frapper sur les païens, et telles choses qui arrive que l'un n'abandonne pas l'autre. Riol du Mans répondit, ne doutez que quand je serai avec les sarrasins je ne fasse mon devoir, ou je perdrai plutôt la vie. Après ces paroles ils mirent leurs sommiers contre le pont; Galaffre les vit venir de loin, tenant dans sa main une hache d'acier d'un tranchant mortel. Ce païen étoit si grand et si hideux, qu'il ressembloit mieux à un diable qu'à un homme; il avoit les yeux flamboyans, le col long d'une coudée, le nez plus de demi-pied, il avoit les oreilles si grandes qu'elles pouvoient bien tenir demi-septier de blé, les bras extrêmement longs et courbés, les pieds tortus et le reste du corps tout contrefait.

L'amiral Baland l'aimoit fort; il étoit son neveu et pour la confiance qu'il avoit en lui, lui donna le pont de Mantrible à garder, comme étant un passage le plus fort de tout le pays. Ce païen étoit connétable de toute la terre de l'amiral, et grand ennemi des français, car nul ne tomboit entre ses mains qu'il ne fut occis. Quand ils furent à Mantrible, Richard passr par-devant, et lorsqu'il fut à l'entrée du pont, Galaffre vint à lui et dit : Vassal, qui êtes-vous? pourquoi venez-vous ici? Richard comme sage, changea son langage et dit en Arragonnois : sire, je suis un marchand qui vient de Tarrascon avec d'autres marchands, et même draperie; nous voudrions aller aux marches moyennant le Dieu Mahomet, auquel nous allons présenter nos marchandises; et si nous étions en Aigremoire, nous donnerions à l'amiral des dons précieux que nous portons. Ces autres marchands-ci sont esclaves, et ne savent le langage; pourquoi, beau sire, montrez-nous s'il vous plaît comme nous devons faire, et par quel lieu nous devons aller. Galaffre répondit : je suis garde de ce pont et des passages d'ici à l'entour; mais naguères que sept

gloutons Français, messagers de Charles, passèrent par ici, qui ne m'ont encore payé le tribut; toutefois l'amiral les tient, desquels en est échappé un commu un larron, qui étoit monté sur un bon cheval, car il passa à la nage cette rapide rivière, après avoir occis mon cousin le roi Clarion, dont j'ai grande mélancolie. Oh! plût à Dieu Mahomet qu'il fût sur ce pont; je le fendrois jusqu'au milieu du ventre sans avoir aucune pitié de lui.

L'amiral s'est douté depuis de sa trahison pour son fils Fierabras, qui a renié Mahomet pour se faire chrétien. Il m'a mandé par trois fois que je ne laisse passer personne, que je sache bien leur condition; ainsi je veux savoir quels gens vous êtes. Richard entendant cela, baissa la tête. Riol du Mans, Hoël de Nantes et Regnier de Gênes entrèrent avant sur le pont. Quand Galaffre les vit, il commença à douter, il leur dit qu'ils n'entrassent plus avant et s'avança sur le pont, lequel quand il fut près d'eux leur dit: vous êtes bien hardis d'avoir entré si avant sans ma permission, et pour ce vous irez tous en prison; demain j'en ferai avertir l'amiral pour faire de vous à sa volonté. Otez ces chapes de dessus vos épaules, pour voir ce que vous portez; car vous me paressez suspects. Ce disant, il prit Hoël par le chaperon et le fit tourner quatre fois autour de lui. Je ne saurois endurer qu'on fasse telle injure à mon cousin; alors il mit bas sa chape et frappa le païen; mais il étoit si fort armé qu'il ne pût dommager, sinon qu'il lui coupa un peu l'oreille. Richard et Regnier mirent aussi l'épée à la main et frappèrent tous ensemble sur Galaffre; mais ils ne pûrent lui entammer la tête; car il étoit tout couvert d'une peau de vieux serpent. Ce païen fut fort courroucé et pensa tuer Riol de sa hache tranchante; mais Riol voyant venir le coup, fit un faux pas de côté et laissa tomber la hache, qui de la force dont elle étoit lancée, fut fendre une pierre de marbre qui étoit près de là. Eh ciel! dit Regnier, comme il frappe

courageusement ! jamais nous le pourrons vaincre. Lors prit une grosse pièce de bois, et à deux mains en donna tel coup à un païen qu'il fit un cri épouvantable. A cette voix les païens de Mantrible au nombre de mille hommes bien armés y accoururent, grande multitude fut à cette heure ; pendant ce temps Richard alla abaisser le pont, et les cinq cens chevaliers qu'ils avoient amenés entrèrent avec eux ; mais à l'entrée furent rencontrés : alors fut grande mêlée ; et plusieurs de part et d'autre furent tués. Richard sonna fortement par trois fois de son cors. Charles qui étoit au bois l'entendit bien, chacun monta promptement à cheval et ne cessa de courir jusqu'au pont. Ganelon le traître, par politique s'y porta vaillamment, car il fut le premier qui se trouva dessus ayant son étendard déployé ; mais cette marque de zèle ne dura guères, comme nous verrons dans la suite.

CHAPITRE LIII.

Comme par force et sanglante bataille en laquelle Galaffre fut tué, Charles entra dans Mantrible nonobstant qu'Alory, l'un des traîtres, s'y opposât.

A L'entrée de Mantrible, plusieurs furent tués et blessés, tant des français que des sarrasins; dans cette action l'empereur s'y employa vaillamment, car ceux qu'il atteignoit de son épée falloit qu'ils meurent, tant il frappoit rudement. Ganelon étoit auprès de lui qui faisoit merveilles ; les fossés qui étoient profonds, furent remplis de corps morts. Quand Charles passa devant ses gens, il vit Galaffre qui n'étoit point mort, ressemblant mieux à un diable qu'à un homme ; il tenoit sa hache en main dont il avoit mis à mort plus de trente français. L'empereur étant courroucé, le voyant ainsi un peu écarté des autres, à force supérieure

l'occit. Le bruit fut si grand, que de cinq lieues des païens ouïrent crier que le pont de Mantrible étoit conquis; pourquoi vinrent plus de cinquante mille sarrasins armées, pour aider à détruire les français et se rendre maîtres dudit pont.

A cette mêlée vint un géant fier, qui se disoit Amphion, et avoit sa femme Amiotte, issue de géants', nouvellement accouchée de deux fils qui n'avoient que quatre mois; et chacun d'eux avoit de long environ six pieds. Ce géant ouvrit la porte et tenoit en sa main un gros pal de fer massif. Quand il fut outre la porte, d'une voix ténébreuse et diabolique se mit à crier : où est le roi de France? veut-il maintenant porter la relique de saint Denis? Par Mahomet il vaudroit mieux au vieillard qui fut resté à Paris, car si l'amiral le tient il le fera pendre et écorcher sans miséricorde; après qu'il eût parlé, il mit à mort beaucoup de français avec son pal de fer. Charles voyant sa façon descendit de cheval bien courroucé, et par colère s'avança ayant son écu devant lui, l'épée à la main et s'en vint droit au géant, quand le roi l'eut joint, avec Joyeuse le frappa si courageusement qu'il le fendit jusqu'aux dents, tomba à la renverse et mourut : les sarrasins furent épouvantés, néanmoins comme enragés frappèrent sur les français à force de dards et autres armes envénimés. Alors Charles cria secours; aussitôt vinrent Regnier de Gênes, Hoël de Nantes et Riol du Mans, qui tous avoient courage de lions. Ces quatre barons avec Charles firent reculer les païens et entrèrent dans la ville de Mantrible; les païens qui étoient plus de vingt mille vinrent à la porte pour la fermer en faisant grande défense; mais ils ne purent trouver la manière d'abaisser le pont, car il étoit bien gardé par les français; grand bruit se fit alors en cette rencontre, et si Charles se douta ce ne fut pas sans cause, car il savoit bien que les sarrasins avoient levé le pont comme la porte de la ville, qu'il n'étoit pas possible à lui de passer outre; et le cœur dolent il commença

commença à regretter Roland son neveu et les autres, comme ne pensant jamais les revoir. Richard considérant ceci, dit : sire, en l'honneur de Dieu ne vous chagrinez pas, mais défendons-nous contre ces turcs, et Dieu nous aideras; vous savez que Roland est valeureux, et qu'il aimeroit mieux perdre la vie que de retourner, ainsi dépêchons-nous d'avancer, car il en est besoin. A ces paroles, Charles, Regnier, Hoël et Richard, l'épée à la main entrèrent par force dans la ville; vous devez bien penser que ce ne fut pas sans mettre beaucoup de païens à mort, car Charles voyant venir si grand nombre de sarrasins, cria allarme. Ganelon l'entendit, et lui en prit pitié; nonobstant que la fin n'en fut pas bonne, il s'en vint à Géoffroy, et s'écria : tôt, alerte, son père et ses autres parens qui étoient armés au nombre de dix mille, vinrent assaillir la porte. Les turcs firent grande défense, pour lors furent plusieurs morts et navrés de gens de Ganelon. Lors vint le traître Alory, qui dit : nous sommes bien fols de nous faire mourir; puis se tourna vers Ganelon, disant: bel ami, allons-nous-en : Charles est dedans bien embarrassé, ne plaise à Dieu que jamais il n'en sorte, nous pouvons de lui et de Regnier prendre vengeance des contradictions qu'ils nous ont faites, de mille mort puissent-ils mourir, car nous pourrons avoir la France à notre plaisir, et la gouverner à notre volonté, vu que nul ne pourra s'y opposer. Ganelon répondit : ne plaise à Dieu que je fasse telle trahison à mon seigneur, nous tenons nos terres et seigneuries de lui, je serois bien misérable si je consentois à sa mort.

Quand Alory l'entendit, il enragea et lui dit : il faut être fol pour parler ainsi; qu'attendez-vous pour vous venger ? si l'empereur Charlemagne étoit occis, les barons auroient la tête coupée, ainsi de tous vos ennemis seriez vengé; laissez tout là et vous en venez. Ganelon répondit : je ne voudrez pas pour tout l'or faire telle chose à mon seigneur, j'aimerois mieux

être démembré pièce par pièce. Alory et Geoffroy furent mal-contens de ces paroles, tellement qu'il y eût grand débat entr'eux. Alors Fierabras qui étoit en bon point, cria promptement, Charles; mais le traître répondit : sire, jamais ne le verrez, car il est enclos dans la ville, et je crois qu'il est mort. Fierabras répondit : et vous autres qu'attendez-vous, que ne le secourez, de ce fait vous pourrez être accusés de trahison, et dans ce moment commença à crier au secours. Aussitôt les barons vinrent jusqu'au beffroy, et Fierabras trouva Ganelon au bas du pont qui avoit laissé les traîtres.

Fierabras fut joyeux quand il vît que le pont n'étoit pas levé, lui et Ganelon entrèrent en la cité et firent leur devoir. Quand ils y furent, les traîtres entrèrent après et frappèrent avec les autres par tel accord, que le sang couloit par la ville en grande abondance. Les païens crioient comme loups, et quand ils virent qu'ils ne pouvoient plus résister, ils mandèrent à l'amiral pour avoir du secours. Ils reclamoient Mahomet et Tarvagant, qu'ils les voulussent aider, car ils étoient fort déconcertés voyant leurs maisons au pillage.

CHAPITRE LIV.

Comme Amiotte la géante avec une faulx fit grand exploit contre les chrétiens; comme ses fils furent baptisés, et de l'amiral quand il sut les nouvelles de la prise de Mantrible par les français.

LOrsque Mantrible fut pris, plusieurs coups y furent donnés; mais quand Amiotte la géante ouït les citoyens, elle fut étonné. Elle étoit noire comme un démon, ayant les yeux rouges comme feu ardent, les lèvres grosses et le visage tortu; elle étoit de grandeur d'une lance. Encore toute effrayée de la mort

de son mari et de la peur pour ses deux fils, comme toute égarée sortit de sa maison avec une faulx tranchante en main; elle vint sur les français desquels en fit grande occision, tellement qu'ils n'osoient se trouver devant elle. L'empereur Charles voyant ce, fut bien courroucé de la destruction de ses gens : il demanda une arbalètre; quand il la tint il tira à elle si droit, qu'il l'atteignit entre les sourcils et tomba à terre comme morte. Elle commença à jeter par la gorge une flamme de feu horrible; toutefois elle fut tant frappée de pierres et autres choses que jamais n'en releva : pourquoi après cela Charlemagne s'empara des portes de la ville et fit à sa volonté. Ils trouvèrent beaucoup de richesses dans Mantrible, dont ils furent très-contens; car l'amiral Baland à cause que le lieu étoit fort, y avoit mis grands trésors, qui furent pillés par les gens de Charles. Ils demeurèrent trois ou quatre jours en cet endroit; distribuant les richesses à chacun selon sa qualité. Ainsi qu'ils s'en alloient passant près le Flagor, trouvèrent en une caverne les deux fils d'Amiotte la géante, dequoi Charles fut bien joyeux et les fit baptiser; l'un fut nommé Roland et l'autre Olivier. Il les fit nourrir doucement, mais avant deux mois ils furent trouvés morts dans leur lit, dont l'empereur fut fâché. Ce fut au mois de mai que la forte cité de Mantrible fut prise. Charles fit venir près de lui Richard de Normandie, Regnier de Gênes, Hoël de Nantes et Riol du Mans; ils prirent conseil pour garder le passage de Mantrible, pendant qu'ils iroient détruire Baland et mettre hors de prison les autres pairs de France. Richard répondit : sire empereur, il seroit bon que Hoël et Riol demeurassent pour gardes, accompagnés de cinq mille hommes. Ainsi qu'il fut dit fut fait; puis à son de trompettes l'armée de l'empereur se mit en marche pour aller en Aigremoire, et étoit en si bon ordre que c'étoit merveille. Quand ils furent un peu loin, Charles monta sur une montagne pour regarder tous ses gens; voyant

la multitude, il leva les yeux vers le ciel et dit : sire Dieu, qui par votre grace m'avez fait seigneur de ce peuple, de bon cœur je vous en rends louange. Après qu'il eût dit cela, il se mit en chemin et avoit en sa compagnie cent mille hommes qui lui furent très-utiles, car l'amiral avoit fait venir grand nombre de sarrasins de toutes parts. Les français chevauchèrent, Richard fit l'avant-garde et Regnier fit l'autre, et passèrent le pays de Surie. L'amiral sut que Galaffre avoit été tué, que Mantrible étoit pris ; il se pâma de deuil et cria hautement : Ah Mahomet, mauvais Dieu, que tu as peu de pouvoir ! Tu as laissé mourir mes hommes, bien fol qui se fie en toi ! En disant cela, il prit une massue, courut à Mahomet et lui en donna un si grand coup sur la tête, qu'il le mit en pièces. Alors Sortibrant voyant la désolation de l'amiral, tâcha de le consoler ; qui l'ayant écouté, lui dit : je ne pourrai jamais recouvrer ma cité ni la forte tour de Mantrible, qui étoient tout mon réconfort. Sortibrant répondit : sire amiral, envoyez un esprit pour savoir si l'armée de Charles vient contre vous, s'il peut être pris et ses gens les faire pendre ; puis vous pourrez jeter hors de votre tour ces gloutons qui la gardent, et vous ferez couper la tête à votre fils Fierabras. Criez merci à Mahomet que vous avez offensé, et le priez qu'il vous soit en aide. Quand l'amiral eut entendu Sortibrant, il se tourna devant Mahomet pour faire ainsi qu'il lui avoit dit.

CHAPITRE LV.

Comme les pairs de France furent assaillis plus fort que jamais en la tour, qui fut presque mise par terre, et comme ils furent reconfortés par le moyen des prières qu'ils firent aux saintes reliques

SOrtibrant pria tant l'amiral avec les rois Cordaire, Tempêtes et Brulant, que pour l'injure qu'il avoit faite à Mahomet, ils lui firent faire réparation. L'amiral

fut content pour leur affection, et promis qu'il augmenteroit Mahomet d'un mille pesant de fin or. Puis fit sonner ses trompettes, au son desquels furent tous les sarrasins assemblés et bien armés; alors l'amiral fit porter toutes ses machines pour à force de grosses pierres jeter contre la tour et la démolire, afin de détruire les français En ce jour furent plus vaillans que jamais n'avoient été, car ils vinrent assaillir cette tour avec tant de violence, que cinq coups firent cinq brêches, dont la moindre étoit capable de passer un charriot. Pendant que ceci se faisoit, Roland et Olivier étoient aux fenêtres l'écu au col et l'épée à la main, et n'y avoit si hardi d'entr'eux qui n'eût de la terreur, quoiqu'ils avoient bonne volonté de se défendre, et continuellement celui qui leur vouloit adresser des pierres ne les pouvoir endommager personnellement. Ce que voyant l'amiral, il leur cria : O mes amis ! faites que cette tour puisse être renversée par terre, et vous aurez mon estime; si je puis tenir Floripes, je la ferai brûler toute vive. Après ces paroles, les païens furent encore plus courageux qu'auparavant, et par force dressèrent des échelles contre la tour et montèrent aux brêches, tellement que les barons ne tenoient sinon le meilleur étage qui y fût. Roland voyant ceci, dit : seigneurs, en l'honneur de Dieu le créateur, défendons-nous vaillamment, car autrement nous ne passerons pas cette journée que nous ne soyons pris et défaits. Compagnons, dit Olivier; nous sommes ici pour tant qu'il plaira à Dieu, et tous bons combattans pour sa gloire. Je conseille que nous sortions pour repousser nos ennemis; j'aime mieux mourir en bataille, que d'être pris céans comme poltron. Oger et les autres dirent tous de même. Floripes voyant la délibération d.s barons, et qu'ils se préparoient pour aller attaquer les pïiens, leur dit : francs chevaliers, je prie Dieu qu'il vous donne victoire, et je vous promets que si vous sortez sains de cet assaut, je vous montrerai choses dont vous serez bien joyeux. A ces paroles les barons frappèrent si

courageusement sur les turcs qui étoient en la tour, qu'ils les culbutèrent dans les fossés; incontinent les trous des brêches furent rebouchés et bien clos. Lors Floripes demanda premièrement le duc Naimes et Thierry duc d'Ardenne, et dit : seigneurs, vous m'avez déjà une fois promis que vous ne feriez rien contre ma volonté, je veux vous montrer la couronne de Jesus-Christ et deux clous dont il fut cloué, que je garde depuis long-temps. Les barons voyant ceci, pleurèrent de joie et lui promirent loyauté. Floripes alla chercher le petit coffre et en fit l'ouverture devant eux. Après que ces reliques furent découvertes, le duc Naimes fut le premier qui en grande dévotion les baisa et les autres ensuite; puis vinrent aux fenêtres, car il y étoit encore resté au dedans quelques païens, qui aussitôt qu'ils les virent, tombèrent morts.

Quand le duc Naimes vit cela; il dit : O puissant Dieu de gloire ! je te rends graces et louanges, car je vois et connois que ce sont les véritables reliques dont nous avons si souvent parlé. Incontinent prit courage et dit à ses compagnons : frères, maintenant nous sommes fortifiés, et jamais nous ne redouterons les païens. Floripes plia proprement les saintes reliques et les ressera. L'amiral vit les barons aux fenêtres et sa fille avec eux; il cria si fort qu'il fut entendu, disant : ô Floripes ! belle fille, vous avez sut me séduire par votre faux langage, pour sauver les français, que je tenois prisonniers : on a bien raison de dire que celui qui se fit à femme est insensé : mais votre entreprise ne durera guère, car je vous jure que je départirai les intrigues amoureuses que vous avez avec ces gloutons français, et je vous ferai tous pendre l'un après l'autre sans pitié. Floripes ouït ces paroles et fit signe à son père, ce que voyant l'amiral, il ordonna aux trompettes de sonner afin de convoquer ses gens pour aller contre la tour, Alors les français redoutèrent fort ceux qui y montoient; Roland, Olivier et Oger vinrent en une chambre où étoient les Dieux Mahomet, Tarvagant et Apollon,

Roland prit Apollon et le jeta sur les païens, Olivier, Tarvagant, et Oger prit Magot, desquels frappèrent tellement les sarrasins, que ceux qui furent atteint ne furent jamais dans le cas de leur faire dommage. Quand l'amiral vit jeter ses Dieux, il fut si courroucé, qu'il pensa enrager : Sortibrant et plusieurs autres voyant cela se désoloient; et l'amiral leur dit : seigneurs, celui qui me vengera du mépris que ces gloutons français ont fait de mes Dieux, sera mon spécial ami. Sortibrant fit ce qu'il pût pour le consoler, lui disant : qu'avant peu il en seroit vengé, vu que la tour étoit rompue en différens endroits. O Mahomet ! dit l'amiral, vous m'avez bien oublié au besoin, vous êtes si vieux que vous ne pensez plus à rien, sire, dit Sortibrant, vous parlez mal, car jamais ne furent Dieux si bons que lui, il nous l'a assez de fois prouvé, en nous envoyant ce qui nous étoit nécessaire; mais à présent il est courroucé de ce que vous l'avez agravé, attendez qu'il soit un peu appaisé; et les français se rendront bientôt à vous. Lors Mahomet fut apporté devant lui, et un diable entra dedans, qui dit à l'amiral après qu'il fut adoré de tous : sire Baland, ne vous déconfortez pas, faites sonner vos trompettes et assemblez vos gens pour assaillir la tour, car je vous dis qu'à cette fois vous prendrez les français.

Après ces paroles l'amiral fut réjoui, et fit de rechef crier l'assaut; alors toutes les machines militaires furent employées pour tirer contre la tour, qui étoit déjà rompue, les pierres tomboient comme grêle, si bien que peu s'en fallut que ladite tour ne fut totalement démolie et par terre. Toutefois Oger dit à ses compagnons : seigneurs, qu'entre-nous ne s'y trouve traître ni poltrons, plutôt mourir que de nous rendre, vous voyez que la tour est presque par terre, et que les païens sont mêlés parmi nous, ainsi pensons de nous bien défendre; car tant que je pourrai tenir mon épée en main, je ferai grande occision des païens. Ceci dit, Roland regarda Durandal son épée, et les

autres les leurs, et furent de nouveau encouragés, puis tout d'un même accord frappèrent sur les païens à toutes outrances, et firent tant de vaillance qu'ils restèrent toujours maîtres et seigneurs de la tour. Floripes considérant que les barons avoient fait si bel exploit, fut bien contente; néanmoins elle étoit bien pensive de ce qu'il ne leur venoit aucun secours, ce qui la rendoit toute mélancolique.

CHAPITRE LVI.

Comme les français eurent des nouvelles de l'armée du roi Charlemagne, et l'amiral aussi, et comme Ganelon se porta vaillamment quand il fut envoyé audit amiral.

IL y avoit long-temps que les français étoient en la peine de batailler. Le duc Naimes monta sur une fenêtre, et vit en la vallée une enseigne de St. Denis, qu'on portoit bien hautement et grande compagnie; alors il pensa qu'on les venoit secourir, il appella les barons pour venir voir.

Floripes entendant ces paroles tressaillit de joie, elle vint à eux, disant: glorieuse Vierge Marie! soyez honorée à tout jamais pour les paroles que j'ai ouies. Gui mon ami, approchez vous de moi; et les seigneurs furent bien contens de la joie qu'avoit la dame, ils furent consolés quand ils virent l'étendard de France, où étoit le dragon figuré. Lors un païen vint à l'amiral pour lui dire que Charles venoit avec cent mille hommes bien armés et faisoient grand bruit. Le roi Condore conseilla que chacun fut armé, et qu'on allât au-devant de lui pour le confondre sans hésiter: son conseil fut approuvé de l'amiral ainsi que des autres; pour cet effet il fit assembler cinquante mille turcs pour garder le val de Josué, afin qu'il ne pût venir en Aigremoire. Roland vit venir Richard et

l'étendard qui alloit devant eux, ils s'arrêtèrent pour faire halte, car la nuit s'approchoit.

Le matin Charles fit mettre ses gens en ordre, et dit à Fierabras : cher ami, tu sais que je t'ai fait baptiser ? si tu veux, tu pourras aller vers Baland ton père, lui dire que s'il veut renoncer à ses faux Dieux et se faire baptiser, nous seront ses amis; et s'il ne le fait, je serai forcé de batailler contre lui. Sire, dit Fierabras, prenez un autre messager et lui mandez ce qu'il vous plaira, j'y consens, car s'il contredit jamais de lui n'aurai nulle pitié, telle chose qui lui arrive. Alors il manda Regnier et Richard, et leur dit : seigneurs, lequel vous semble le plus convenable entre vous barons, pour faire un message à l'amiral, sauf meilleur avis, je crois que Ganelon s'acquittera bien de la commission; car vous savez qu'il s'est bien signalé à l'entrée de Mantrible, et si vous êtes de mon consentement il fera le message; les barons dirent que oui. Le roi appella Ganelon, et lui dit : mon ami, nous vous avons élu pour aller dire à l'amiral Baland, de ma part; qu'il se fasse baptiser, et par conséquent renoncer à Mahomet et qu'il croie en Jesus-Christ; en outre qu'il me rende mes barons, ainsi que les reliques que je lui demande depuis long-temps, et s'il le fait nous le laisseront en paix et évaquerons son pays et s'il va au contraire que nous lui ferons guerre mortelle, détruirons toutes ses terres et le prendrons comme esclave. Ganelon fut content d'y aller, il mit son heaume et monta sur un cheval nommé Gascon, à son col pendit son écu, auquel étoit peint un lion; puis s'en alla en la vallée de Josué où il fut prit par les turs qui gardoient le passage. Et quand ils surent qu'il étoit envoyé pour parler à l'amiral, ils le laissèrent aller, et continua son chemin jusqu'à ce qu'il fut devant le palais de l'amiral, puis s'appuia sur sa lance comme un baron de grande valeur, prêt à faire son message. Quand l'amiral en fut averti il vint, et Ganelon lui parla de cette manière : Sarrasins

entends-moi, je suis messager du roi de France, lequel te mande par moi que tu renie Mahomet et tous tes autres Dieux diaboliques, pour croire en Jesus-Christ le vrai Dieu, et si tu le fais, tu est assuré de ne point mourir, il ne prendra rien de ta terre, et tu seras toujours aimé de lui et de Fierabras ton fils : et si tu va contre, sache que de Charles tu es défié et tous tes gens, si tu es pris tu seras livré à mort ignomineusement, et tous tes sujets démembrés; puis distribuera tes états à tes serviteurs, pour ce, fais bien tes réflexions sur ce message. Quand l'amiral l'eut ouï ainsi parler, il entra dans une étrange colère, et prit un bâton pour le frapper, en lui disant glouton, paillard démesuré, tu es bien hardi de me tenir pareil langage, bien peu t'aime Charles quand il t'envoie faire tel message, car je jure par Mahomet, que jamais n'auras nouvelles de toi. Lors commanda qu'on le prit; Ganelon voyant qu'il n'étoit pas bien là, prit son écu qui avoit le fer quarré et aigu, et en donna tel coup à Bruland de Mommière, qu'il le renversa au pied de l'amiral; voyant cela fut encore plus courroucé que devant, dans ce moment plus de mille païens montèrent à cheval pour prendre Ganelon, lesquels coururent après lui par le val de Josué; mais ils ne purent l'atteindre. Le duc Naimes étoit aux fenêtres qui le vit poursuivre, il appella Roland et Olivier pour leur faire voir, lesquels connurent qu'il étoit chretien, et par opinion décidèrent que c'étoit Ganelon qui venoit de parler à l'amiral. Hélas! dit Roland, je prie le rédempteur qu'il te conduise sans danger. Ganelon courroit toujours, tant qu'il fut sur le haut de la montagne, puis se tourna vers les sarrasins; alors il vit venir un païen contre lui, il tira son épée et le frappa avec tant de courage, qu'il le fendit jusqu'à la poitrine. Olivier vit le fait, et dit à Roland :

Regardez la vaillance que ce baron a fait, je prie Dieu qu'il le veuille garder; sachez qu'après vous et

Charlemagne, qui est celui que j'aime le plus. Plût à Dieu que je fusse maintenant en sa compagnie, nous ferions grande destruction des païens. Toutefois Ganelon fut poursuivi des turcs; mais quand ils virent l'armée de Charlemagne, ils s'en retournérent et dirent à l'amiral ce qu'ils avoient vus, comme ils étoient plus de cent mille combattans. Pour ce, ils conseillèrent que chacun fut armé et tout prêt; mais quand Sortibrant sut que son frère étoit mort, il fit venir grand nombre de sarrasins pour venger sa mort, en menaçant Charlemagne. L'amiral fut bien joyeux de son intention.

CHAPITRE LVII.

Comme l'empereur Charles ordonna dix armées pour aller combattre l'amiral, et des merveilles qui se firent à leur rencontre.

Au retour de Ganelon, Charlemagne ordonna dix armées, après qu'il lui eut conté le résultat de son message, dont voici le contenu : sire empereur, il ne vous prise ni redoute, ni vos faits et dits, ni Dieu, ni les saints : graces à ma fuite qu'ils ne m'ont occis, car j'ai été poursuivi par plus de mille turcs, après avoir fait mon message et tué un de leurs rois. Quand Charles eut ouit son rapport, il fit sonner les trompettes pour assembler ses troupes, et comme nous avons dit ordonna dix armées de la manière suivante; savoir :

La première fut donnée à Richard : la seconde à Regnier : la troisième à Ganelon : la quatrième à Alory: la cinquième à Geoffroy : la sixième à Har : la septième à Macaire : la huitième à Maugis : la neuvième à Samson : et la dixime fut commandée par le roi Charles; le nombre de chacune étoit de dix mille hommes.

Quand l'amiral les vit venir, il dit à Sortibrant qu'il vouloit entrer le premier en bataille; et que s'il

prenoit Charles et Fierabras qu'on se gardât bien de les occir, car il leur vouloit faire couper la tête. Alors Baland se mit à la tête des païens, criant : Haro larron, où est Charles avec fierté ? Je viens lui faire raison, tu as grande folie de passer la mer; trop tard t'en repentiras, car aujourd'hui sera la fin de ta vie. L'empereur ouït ces paroles, il vint contre un païen et l'atteignit tellement que les harnois furent fossés, puis il tira son épée et ne le quitta qu'il ne fut mort. Après vint un turc, roi de Pierrelée, que Charles frappa si rudement qu'il l'abatit mort. Il faisoit grandes merveilles de son épée, car tous ceux qu'il rencontroit ne lui faisoit point peur. Alors les deux armées se mêlèrent et firent si grand portement, que jamais guerres ne furent si sanglantes entre les païens. Il se trouva un nommé Ténèbres, qui vint contre les français faisant grand bruit, et le premier coup qu'il porta fut sur Richard de Pontoise, qu'il renversa mort par terre; puis tira son épée et mit à mort Huon de Guernier l'ancien, et dit aux français que Charles et ses sujets avoient perdus leurs forces. Richard de Normandie eut dépit de ces paroles, il vint contre lui et le frappa tellement qu'il lui faussa son haubert, mit en pièces son écu et tomba mort, en lui reprochant les paroles qu'il avoit dites. Par force ils gagnèrent le mont Josué, puis ils vinrent trouver Baland l'amiral, qui par sa puissance étoit accompagné de quatre rois et de cent mille combattans. Alors l'amiral dit à ses barons : mes amis, si vous m'aimez et que vous ayez intention de me faire plaisir, faites en sorte de trouver Charles, car je veux me combattre avec lui. Tous les barons connoissant la valeur de Charles, pleurèrent de pitié pour la personne de l'amiral.

CHAPITRE LVIII.

Comme en cette seconde bataille, Sortibrant fut occis par le duc Regnier, père d'Olivier, et des grandes merveilles que fit Baland l'amiral.

BAland l'amiral monta à cheval bien armé, et se mit en cavalcade par la pleine : il étoit gros et bien membru, il avoit une longue barbe qui lui pendoit jusques sur l'arçon de la selle, néanmoins blanche comme neige. Il fit sonner son cor, et fit aller devant une compagnie d'archers qui savoient bien tirer à l'arc ; et tous avec grande furie l'un sur l'autre firent guerre mortelle, car tant de gens moururent là, que la place étoit couverte de corps morts. Le duc Regnier passa outre, et le premier qu'il rencontra fut le roi Sortibrant, à qui il donna un si grand coup que son haubert fut tout brisé, et la lance lui entra si avant dans le corps qu'il en mourût. Il fit si grand meurtre de ces turs que c'étoit merveille à le voir. L'amiral sut bientôt la mort de Sortibrant, dont il pensa crever de rage, et dit : oh ! Sortibrant, mon meilleur ami ! je mourrai de dépit si je ne venge votre mort.

Lors par colère piqua son cheval et courut sur les français si intrépidement, qu'il abattit mort le premier qui se trouva sous sa main, puis vint à Huon de Milan et l'occis, dont ce fut grand dommage ; il bataillat si fort à cette heure qu'il mit à mort sept français des plus valeureux, en disant : ô malheureux français ! aujourd'hui connoîtrez que l'amiral d'Espagne est ici ; l'armée de Charles sera détruite et lui pris et emmené comme un larron : puis le ferai pendre et brûler, ainsi que Roland, Olivier et leurs compagnons. Alors les païens par grand courage vinrent sur les français et en firent grande destruction ;

Ganelon et tout son lignage firent grand portement ; car en peu d heures mirent plus de mille païens à mort. L'amiral atteignit Milon et le renversa mort, puis le prit et le mit devant lui pour l'emporter ; ce que voyant Ganelon, se sauva. Toutefois les français auroient été vaincus, si Fierabras qui pour l'amour de Charles se mit en bataille, et fit grand abat de païens : il mit à mort Tempête, le vieux Rubion et plus de quarante autres ; tellement se comportoit que nul ne pouvoit résister devant lui.

CHAPITRE LIX.

Comme les barons sortirent de la tour, quand ils virent l'armée de Charlemagne, et comme l'amiral fut pris et mis en prison.

NEanmoins les français et les païens persévérèrent en cruelle bataille, n'y pouvant mettre fin de part ni d'autre, car les païens étoient si nombreux qu'on ne pouvoit les détruire. Quand les barons qui étoient en la tour virent le fait, et que les gardes de ladite tour étoient allés au secours de l'amiral, ils sortirent et prirent chacun un cheval de ceux qui étoient morts, et l'épée à la main vinrent aux sarrasins, les forcèrent et passèrent outre jusqu'aux français. Roland allant devant, celui à qui il faisoit sentir Durandal ne s'opposoit plus à son passage, Toutefois quand ils furent assemblés avec les autres, sans se faire connoître allèrent aux païens et les tinrent de si près qu'ils ne surent que faire : jamais lièvre ne fuya si fort devant chasseur, comme les sarrasins faisoient devant Roland. L'amiral vit clairement sa perte par la réunion des pairs qui étoient sortis de la tour. Alors il s'écria : O Mahomet ! que t'ai-je fait pour m'oublier ainsi? souviens-toi maintenant de moi ; mais si tu es sourd à ma voix et que tu ne m'aide, je te

batterai tant que tu n'auras pas envie de dormir, et te créverai les yeux. Ce disant fut tellement poursuivi et frappé qu'il tomba sous son cheval; il fut pris mais épargné de mort à la requête de son fils Fierabras, afin qu'il pût se décider à croire en Jesus-Christ, et se faire baptiser lui et tous ses sujets. Alors la bataille prit fin, et celui qui ne vouloit embrasser la foi chrétienne étoit mis à mort. Après les français se désarmèrent et Charles vit les barons qu'il aimoit tant; distinctement Roland son neveu et Olivier, lesquels furent tous d'une joie parfaite. Alors ils lui firent récit de toutes les aventures depuis leur départ, et les différens dangers où ils s'étoient trouvés: dont l'empereur Charles et plusieurs autres pleurèrent de compassion.

CHAPITRE LX.

Comme pour telle exhortation qu'on put faire à l'amiral Baland, il ne voulut pas se faire baptiser, et fut occis; puis Floripes fut baptisée et épousée au duc Gui, qui fut couronné roi d'Aigremoire.

QUand tout fut appaisé, Charles fit venir l'amiral devant sa noblesse, et lui dit: Baland, toutes créatures raisonnables doivent honneur et révérence à celui qui a donné l'être, connoissance et vie, et non à ces dieux diaboliques qui n'ont aucun pouvoir; pourquoi je t'exhorte pour le salut de ton ame et la préservation de ton corps, de renoncer à Mahomet, et de croire en la sainte Trinité, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, en une seule union, et crois que le fils de Dieu pour réparer l'offense d'Adam notre premier père, descendit en terre et pris chaire humaine au sein de la Vierge Marie qui étoit sans macule, observe les commandemens qu'il nous a donné

pour notre salut, aussi comme il fut pris par les Juifs, qui par envie le crucifièrent : il voulut bien mourir pour nous racheter des peines de l'enfer. Crois la résurrection et ascension de son précieux corps, ainsi que le saint baptême qu'il a établi; si tu me crois tu seras mon ami et tu ne perdras ni ton ame ni tes biens. En disant cela l'empereur tenoit son épée nue pour lui passer au travers du corps, s'il refusoit de se faire baptiser.

Fierabras étoit présent, il se mit à genoux, priant son père de fraire ce que le roi lui disoit. L'amiral qui redoutoit la mort, dit qu'il le vouloit bien et que les fonts fussent prêts. Charles fut bien joyeux et fit préparer un beau bassin. Alors l'évêque et les gens d'Eglise sacrèrent les fonts pour cette cérémonie. Et quand l'amiral fut devant, l'évêque lui demanda :

Sire Baland, reniez-vous Mahomet? croyez-vous en Jesus-Chris, fils de la glorieuse Vierge Marie? Quand l'amiral entendit cela, tout le corps commença à lui frémir, et en dépit de Jesus il cracha aux fonts, puis prit l'évêque et le vouloit noyer dedans, si Oger ne l'en eût empéché; il donna à l'amiral du poing sur le visage, en telle sorte que le sang lui sortit par la bouche abondamment. De ce furent étonnés ceux qui étoient présens, et le roi dit à Fierabras : vous êtes mon ami, mais l'outrage qui vient d'être fait aux fonts ne peut être réparé que par la mort de celui qui l'a fait. Fierabras lui dit de rechef : ayez encore un peu de patience, et s'il ne se veut amender faites en à votre volonté.

Fierabras ajoûta : je vous jure par le Dieu qui m'a fait et formé, que je voudrois avoir deux de mes membres coupés qu'il fut chrétien, et qu'il crût en Jesus Christ; vous savez qu'il est mon père, et pour cette raison je le dois aimer, vous seriez bien téméraire si vous n'en ayez pitié; puis en pleurant il dit à son père : je vous prie, croyez en Dieu le souverain qui nous a formé à son image, comme

l'empereur a dit, et laissez Mahomet, auquel il n'y a que l'or et la pierrerie dont il est fait, et nous aurons grande joie, car nos ennemis deviendront nos amis. Baland répondit : glouton que tu es, jamais je ne croirai en lui, il y a cinq cens ans qu'il est mort, maudit soit celui qui croira en sa résurrection : mais par Mahomet si j'étois monté sur un bon cheval, devant que je fusse pris je ferois ce vieux fou de Charles mal-content.

Quand Fierabras l'entendit, il dit à l'empereur : faites de lui à votre volonté, car à bon droit il doit mourir. Et le roi demanda, qui est-ce qui veut occire ce faux et démesuré Baland? Oger étoit là présent, qui l'avoit à cœur. Après cela Floripes dit à Roland d'accomplir ses promesses entr'elle et Gui de Bourgogne. Roland répondit : vous dites vérité; et dit à Gui : sire, vous savez la foi en fait d'amour que vous avez promise à Floripes : ainsi tenez votre parole. Gui répondit : il ne tient pas à moi, je ferai ce que Charles voudra. L'empereur en fut content, pourquoi en présence de tout le monde elle se dépouilla pour être baptisée, et là fit voir la beauté de son corps, car elle étoit bien formée, blanche comme un cygne, les cheveux longs et reluisans comme fin or, le front bien proportionné, les yeux étincelans, le nez aquilin, les joues couleur de rose, la bouche bien fendue, les dents blanches comme de l'ivoire et bien rangées, les lèvres vermeills comme coraille, le menton bien taillé, la gorge d'une blancheur éblouissante, et capable d'exiter les cœurs les plus refroidis à la concupiscence, ainsi du reste. Charles étoit aux fonts qui avoient été préparés pour l'amiral son père, lequel avec Thierry d'Ardenne tinrent sans lui changer son nom et fut baptisée; puis quand elle fut honorablement vêtue, l'évêque les épousa. Ensuite Charles fit apporter la couronne de Baland et la mit sur la tête de Gui de Bourgogne et de Floripes, l'évêque les sacra et les bénit; puis fut proclamé roi de cette contrée. Gui en donna une

partie à Fierabras, sous telle condition qu'il la tiendroit de lui et lui de Charles. Après ceci furent faites noces plénières qui durèrent huit jours, et Charles y demeura deux mois, tant que les païens furent en paix.

CHAPITRE LXI.

Comme Florippes donna les reliques à l'empereur, et des miracles qu'elles firent au retour de Charles.

L'Empereur Charles fit telle diligence en Aigremoire et aux pays voisins, que ceux qui ne se vouloient faire baptiser, il les faisoit mourir. Un jour de dimanche, il dit à Florippes : belle dame, vous savez que je vous ai couronnée reine de cette contrée ; j'ai accompli votre desir envers Gui votre loyal époux, de plus vous êtes baptisée en voie de salut et avez un des vaillans corps qui soit en Affrique, vous et votre frère Fierabras tiendrez cette région, et vous laisserai dix mille hommes de mes sujets, afin que vous soyez toujours en état de soumettre les païens : mais vous ne m'avez point encore montré les saintes reliques que vous gardez. La dame répondit : sire empereur ; à votre plaisir soit fait, et lui apporta l'écrin où elles étoient posées honorablement, l'empereur se mit à genoux, puis dit à l'évêque qu'il les découvrit, ce qu'il fit. Premièrement il montra la couronne de Jesus-Chrit, la même qui lui fut mise pendant sa passion, dont plusieurs pleurèrent pour la mort de Jesus-Christ. L'évêque, homme sage et dévot, voulut l'éprouver devant tous les assistans ; il la leva en l'air, puis retira la main, et la couronne resta d'elle seule en l'air Alors l'évêque certifia au peuple qui étoit présent, que c'étoit la

vraie couronne de Jesus-Christ, laquelle il avoit sur sa tête quand il fut crucifié; et chacun dévotement l'adora; puis l'évêque prit les clous dont il fut attaché à la croix et en fit aussi l'épreuve, et se tinrent en l'air miraculeusement. Charles voyant ceci remercia Dieu humblement, en disant, sire Dieu éternel, qui m'avez fait la grace de surmonter mes ennemis, et avez conduit mes pas pour trouver les saintes reliques que je desire humblement depuis long-temps; je vous en rends graces, car maintenant mon pays pourra bien dire qu'il sera honoré perpétuellement de ce trésor : il les bénit tous en faisant le signe de la croix, puis il les remit en leur place. Après que cela fut fait, l'empereur les fit remettre sous un tapis d'or fort riche; et quand elles furent dessous, ce qui demeura sur le premier drapeau dans lequel elles étoient, comme il n'y avoit personne là, il les prit et mit dans son gant, puis étant en chemin pour s'en retourner en son pays, le jeta à un chevalier; mais il disparut à ses yeux et ne pût le retrouver. Quand Charles fut un peu loin, il lui souvint de son gant, et retournant il trouva le gant où étoient les saintes reliques, qui étoit suspendu en l'air sans que rien le soutint. Il fit voir ceci à son peuple, qui dit après plus d'une heure d'observation, que c'étoit un miracle évident, et pour ce crurent fermement, et dirent que ce n'étoit point abusion de croire et d'adorer les susdites saintes reliques. Ces choses ci-dessus dites soient entendues en meilleure signification que je n'ai pû dire, et n'ai dit chose dont je sois bien informé par les écritures. Toutefois, le livre suivant fait mention de quelques armées, et de la fin des nobles barons de France, desquels je parlerai amplement.

CHAPITRE LXII.

Ici commencent les guerres d'Espagne, et comme saint Jacques s'apparut à Charlemagne, et comme par le moyen des étoiles il alla en Galice.

APrès que l'empereur eût pris beaucoup de peine et fatigues pour maintenir le nom de Dieu, et établir la foi chrétienne, et mettre les peuples en ferme créance et avoir conquis plusieurs pays, il proposa de ne jamais batailler; mais se vouloir reposer en prenant une ferme résolution de mener une vie heureuse et salutaire; il remercia Dieu de la grace qu'il lui avoit faite d'avoir vaincu ses ennemis: toutefois il arriva qu'étant à vêpres il regarda vers le ciel, et vit une quantité d'étoiles en ordre tenant toutes les nuits un chemin commençant depuis la mer de Frise en traversant l'Allemagne, l'Italie, la France, l'Aquitaine, et passoit droitement par la Gascogne, la Basque, la Navarre et l'Espagne, lesquels il avoit conquis et faits chrétiens, et puis la fin des étoiles alloient ainsi en ordre jusqu'en Galice, où est le corps du bienheureux saint Jacques, et sans savoir le lieu propre, toutes les nuits Charles regardoit le chemin des étoiles, et pensoit que ce pouvoit être, et que cela n'étoit pas sans cause.

Une nuit que Charlemagne pensoit à ce chemin, un homme lui apparut en vision qui étoit fort reluisant et lui dit : à quoi penses-tu, mon beau fils? Charles tout ravi répondit : qui êtes vous? Je suis un apôtre de Jesus-Christ, fils de Zébédée et frère de saint Jean l'évangéliste, et je suis celui que Dieu a envoyé pour prêcher la foi et la doctrine sur les côtes de la mer de Galice, et par sa sainte grace ai

souffert pour son saint nom, par le commandement du roi Herode, et mon corps demeura entre les mains des sarrasins, qui vilainement l'ont navré, et gît en ce lieu qui n'est point su; mais je suis étonné que tu n'as pas conquis tous le pays, les légions et les cités du monde entier; pourquoi je te fais savoir que Dieu t'a élu et fait supérieur en puissance mondaine sur les autres temporels; ainsi, tu as été choisi entre les vivans pour aller à la conduite des étoiles, délivrer ma terre des mains des païens, afin que tu n'ignores quel lieu que tu dois aller; tu as vu le chemin tracé au ciel par magnifience divine, ainsi pour obtenir plus grande gloire en paradis et victoire de tes ennemis, tu iras en ce lieu et édifieras une Église en mon nom, car de toutes régions les chrétiens y viendront pour avoir pardon. Après que tu auras trouvé ma sépulture, fais le chemin ordonné, il te fera mémoire perpétuelle. Et ainsi s'apparut saint Jacques trois fois à Charles. Après ces visions il manda ses sujets, et en fit mettre en point une multitude, puis se mit en chemin, et vint premièrement vers l'Espagne, Pampelune fut la première cité qu'il attaqua et qui fit rebellion, parcequ'elle étoit très-forte de murailles et de tours, et bien garnie de sarrasins, et là demeura trois mois avant qu'il eut trouvé moyen de la confondre. Alors Charlemagne ne sachant que faire, sinon de prier Dieu et saint Jacques, pour lequel il s'étoit mis en chemin, qu'en vertu de son nom il put prendre cette cité, et dit: mon Dieu, mon créateur, moi qui suis venu en cette contrée pour accroitre la foi chrétienne et établir votre saint nom, et aussi vous, sire, saint Jacques pour la vénération de qui je me suis mis en chemin, je vous requiers que je puisse subjuger cette cité et entrer dedans pour montrer au peuple la cause de son erreur, que son commencement puisse mieux terminer la fin de mon intention. Aussitôt que Charlemagne eut fait son oraison, les murs de la cité qui étoient de marbre tombèrent par terre, puis Charles

et son armée entrèrent dedans, et qui vouloit croire en Dieu, étoit exempt de mort : quand tout le peuple de cette contrée sur les merveilleuses nouvelles de la ruine de cetté cité, sans faire la moindre résistance se rendirent à Charles et se firent baptiser, et on édifia plusieurs Eglises, et tous les habitans du pays promirent fidélité à l'empereur Charles, et lui apportèrent les tributs seigneuriaux.

CHAPITRE LXIII.

Des cités d'Espagne conquises par Charlemagne, et comme quelques-unes furent maudites par lui.

APrès que Charles eût la domination de toute l'Espagne, il vint au sépulcre de saint Jacques, où il fit sa dévotion, il vint en un lieu près de la mer, qui étoit si avant qu'on ne pouvoit passer outre; là il ficha sa lance en ce lieu se nommoit Petrosium : puis il remercia Dieu et saint Jacques, quand par leur bonne et franche volonté ils étoient venus si avant avec grande sureté et sans contradiction, comme seigneur et empereur de tout le pays; ceux qui vouloient croire en Jesus-Christ, l'archevêque Turpin les baptisoit, et qui ne vouloit croire étoit mis à mort. Puis Charles s'en alla depuis l'une des mers jusqu'à l'autre : alors il conquêta en Galice trente cités, entre lesquelles étoit Compostelle, qui pour lors étoit fort petite. En ce pays d'Espagne il y avoit quinze grosses villes, entre lesquelles étoit Oncta, où il y avoit dix fortes tours, et la ville de Pétresse, où l'on faisoit le fin argent. En une ville nommée Attentive, où étoit le corps de saint Torquestre, disciple de saint Jacques, et là sur la sépulture on voyoit un olivier fleuri, qui portoit fruit tous les ans un certain jour de mai. Toute la terre d'Espagne

fut assujettie à Charles, c'est à savoir la terre de Danulstra, celle des Pardonnés, celle des Palestins, celle des Mores, celle de Portugal, celle des sarrasins, celle de Navarre, celle des Allemands, celle des Bascles, et aussi celle des Pélagiens; partie de ces cités prises par force, les autres se rendoient sans coup férir. La grande ville d'Icerne ne fut prise qu'après un siège de quatre mois, tant elle étoit forte; mais quand Charles vit qu'elle ne se vouloit rendre, il fit sa prière à Dieu qu'il en fut victorieux, n'ayant plus à soumettre que cette cité et sa contrée seulement. Son oraison fut exaucée, les murs tombèrent par terre et il la détruit totalement, de sorte qu'elle fut inhabitable; puis s'y éleva un abyme d'eau, dans laquelle on y trouva des poissons noirs. Des différents cités qu'il prit, il y en eût quatre qu'ils lui firent beaucoup de peine, et pour cela il leur donna la malédiction de Dieu et furent maudites, tellement qu'aujourd'hui il n'y a plus d'habitation.

CHAPITRE LXIV.

De la grande idole qui étoit en une cité qu'on ne pouvoit abattre, de ses figures et conditions.

CHarles ayant fait de l'Espagne et de plusieurs autres lieux des environs à sa volonté, toutes les idoles qu'il trouva il les fit détruire, et mettre à confusion; en la terre de Dalandulut, est la cité nommée Salancodis, en Arabique et en Jepté; c'étoit le lieu du grand Dieu, comme disoient les sarrasins. Cette idole fut faite de la main de Mahomet et en l'honneur de lui; par art magique et diabolique envoya une légion de diables pour le garder, et aussi pour faire des signe afin de corrompre le peuple; tellement que cette idole fut gardée des diables, que personne

vivante ne l'eût pu détruire par telle science qu'il eût, et que si quelque chrétien y venoit pour le conjurer et détruire, tout qu'il la conjuroit ou préchoit, il tomboit en un abyme; les sarrasins y venoient pour l'adorer et lui faire sacrifice; et d'aventure un oiseau se reposoit en volant sur cet idole, incontinent il étoit mort. La pierre sur laquelle l'idole étoit mise étoit merveilleusement faite, c'étoit une pierre de mer travaillée par les sarrasins, et voûté de façon ingénieuse, et sur ladite pierre étoit posée la grande idole faite d'ivoire, et à la semblance d'un homme droit sur ses pieds : elle avoit la face tournée vers le midi, tenant en sa main droite une clef où étoit crucifié aux sarrasins, que quand un roi de France seroit né et en puissance il devoit subjuguer tout le pays d'Espagne et le mettre en la foi chrétienne; ce qui arriveroit lorsqu'elle laisseroit tomber la clef.

Ceci arriva au temps que Charles très-chrétien entra en Espagne pour la mettre en catholicité; car l'idole laissa tomber la clef : quand les païens virent cela, ils mirent leurs trésors en terre, et allèrent en une autre région sans attendre la venue du roi de France.

CHAPITRE LXV.

De l'Eglise de Saint-Jacques en Galice et d'autres.

OR, Charles étant en Galice trouva grande quantité d'or, d'argent et de pierres précieuses des rois, princes, barons et autres seigneurs, comme des tributs et cité qu'on lui donnoit pour seigneuries, comme aussi les trésors qu'il conquéroit quand il prenoit les villes et châteaux au pays d'Espagne,

et

et voyant son trésor en Galice, où avoit été trouvé le corps de saint Jacques, il y fit bâtir une Eglise qui fut dédiée à son nom, et y demeura quatre ans. En ce lieu il ordonna un évêque, des chanoines, très-richement fondés sous la règle de saint Isidor, confesseur, auxquels ils donna de beaux priviléges et une seigneurie singulière, fournit l'Eglise de cloches, de vaisselles d'or et d'argent, draps précieux et de tout ce qui étoit nécessaire au culte divin, comme livres et autres choses, et puis du restant de l'or et de l'argent qu'il emporta d'Espagne, il en fit édifier les Eglises suivantes :

Premièrement, à Aix en Allemagne, où il fut enterré, l'Eglise de Notre-Dame, quoique petite, est très-richement faite, l'Eglise de saint Jacques, à Viterbe, l'Eglise de saint Jacques, à Toulouse, l'Eglise de saint Jacques, en Gascogne, l'Eglise de saint Jacques de Paris, entre la Seine et le mont des Martyrs; et outre lesdites Eglises, il en fonda plusieurs autres, comme abbayes, monastères, en divers endroits.

CHAPITRE LXVI.

Comme après qu'Argoland le géant eut pris l'Espagne et mis à mort les chrétiens, Charlemagne la recouvra, et autres matières.

APrès que Charles fut retourné en France, un roi sarrasin d'Afrique, nommé Argoland, vint en Espagne avec grande puissance, et la mit en sa sujétion, ainsi que les chrétiens qu'il y avoit laissés, et ceux qu'il put tenir il les mit à mort et les autres se mirent à fuire, et en peu de temps les nouvelles vinrent à Charles, dont il fut courroucé quand on lui annonça l'affaire; pour ce, il fit assembler grand

nombre de combattans, qui sans séjourner se mirent en chemin, et fut le conducteur de tous; Milon d'Angleterre, père de Roland, y fut aussi, et ne cessèrent tant qu'ils furent où étoit Argoland,

Quand Charles sut où il étoit logé, et semblablement Argoland où Charles se tenoit, le géant lui manda s'il vouloit se battre, qu'il lui transmit vingt de ses hommes pour combattre contre vingt sarrasins, ou quarante contre quarante, ou cent contre cent, ou mille contre mille, ou deux mille contre deux mille, ou un seulement. Le roi Charles voyant l'intention d'Argoland, pour l'honneur de la noblesse, ne voulut faillir, mais lui envoya cent chevaliers, et le géant en opposa cent autres contre les chrétiens, mais les païens furent occis; puis Argoland envoya de rechef trente sarrasins, qui furent vaincus; Argoland envoya encore deux cens contre deux cens, lesquels sans faire grande résistance furent tués, Argoland ne voulut tenir à tant, mais il envoya deux mille sarrasins contre deux mille chrétiens, et lorsqu'ils furent en bataille et qu'il y en eut plusieurs de tués les autres prirent la fuite : le troisième jour qu'Argoland eut fait cette expérience, il connut que Charles faisoit la guerre à bon droit, et lui manda s'il vouloit faire guerre plenière : Charles en fut content, et sur cette proposition firent assembler leurs gens, particulièrement Charles, dont ses sujets avoient grande affection de combattre, et aussi chacun des chrétiens; la veille du jour que se devoit donner la bataille, prirent peine pour préparer leur armes près d'une rivière nommé Ciel, y plantèrent leurs lances toutes droites, auquel lieu le corps de saint Faconde et de saint Primitif, martyrs, furent posés près de l'Eglise dévotement fondée, et une cité sainte grandement forte; moyennant ledit Charles, et en ce lieu où les lances étoient plantées grands miracles montra Notre-Seigneur sur ceux qui devoient mourir martyrs de Dieu et couronnés en paradis; les lances furent le lendemain toutes vertes de feuilles et

de fleurs. Chacun prit la sienne, et en ôta toute les racines et les feuilles, lesquelles racines desdites lances, en fort peu de temps, poussèrent des tiges aussi hautes que les autres bois; alors armées de leurs lances, qui étoient de bois de frêne, ils montèrent sur leurs chevaux, dont c'étoit merveille de les voir faire leur devoir ainsi que les hommes; cependant il y mourut quatre vaillans chevaliers chrétiens, desquels fut Milon, père de Roland, et Charles eut son cheval tué sous lui, et quand il fut à terre, il fit avec son épée tel meurtre des sarrasins, que la plupart prirent la fuite; comme il fut de la volonté de Dieu, le lendemain il vint à Charles un renfort de quatre marquis d'Italie, accompagnés de quatre mille combattans : pourquoi Argoland aussitôt qu'il sut leur venue, se mit à fuir et passa outre mer; mais toutefois il ne put emporter ses trésors, dont la France fut enrichie et constituée en honneur aux dépens des païens. Quand Charles se vit en possession de toutes ces richesses, il fit faire les offices durant sept ans par les gens d'Eglise : les fêtes des saints furent solemnisées, ce qui fit un effet merveilleux; car quand il se trouvoit en guerre contre les infidelles, pour augmenter la foi catholique, il faisoit célébrer les offices des saints martyrs, ordonna les fêtes, et faisant réduire en mémoire les œuvres de piété des gens de bien, afin de les pratiquer et d'éviter la compagnie des mauvais. La naissance de ce roi fut connue par des signes qui furent vu au ciel, car en cette année la lune s'obscurcit trois fois et le soleil une fois; on vit une grande multitude de gens qui prédisoient que Charlemagne seroit grand dans le ciel et sur la terre.

CHAPITRE LXVII.

Comme Argoland manda à Charlemagne qu'il vint avec force égale pour faire guerre, et comme Charles en habit dissimulé lui parla.

COmme j'ai dit ci-devant qu'Argoland s'enfuyoit en son pays; grand secours vint à Charles de quatre marquis, Argoland ne dormoit point sur son affaire, mais fit grande diligence pour assembler ses gens, tant sarrasins que mores, moabites, éthiopiens et persins en grand nombre; il amena avec lui le roi d'Arabie et celui d'Alexandrie, le roi d'Agabie et celui de Barbarie, le roi Molost et celui de Myorice, le roi Sibire et le roi Corsuble; lesquels vinrent avec leurs gens devant une cité de Gascogne nommée Agen, où il y avoit très-peu de monde, et la prirent; puis manda à Charles qu'il vint à lui avec peu de gens, en lui promettant qu'il lui donneroit neuf chevaux chargés d'or et d'argent, s'il vouloit aller à son commandement; il lui fit encore dire qu'il vouloit connoître sa personne, que pour sa force et sa puissance il n'en doutoit pas, afin que quand il le connoîtroit qu'il le pût occir en bataille, quoiqu'il en fut. Quand Charles sut ce mandement il ne fit pas grand amas de gens, mais il y alla avec deux mille chevaliers de grande force. Quand il fut à quatre lieues près de la cité où étoit Argoland et les rois ci-devant nommés, il laissa ses gens secrétement, puis vint sur une petite montagne accompagné de quarante chevaliers, et delà voyant la cité, et grand nombre de gens qui étoient renfermés dedans; alors il laissa ses gens sur ladite montagne, mit bas ses habits et se vêtit en guise de messager, il mena un chevalier simplement avec lui,

sinon qu'il avoit son épée et son bouclier sur le dos; il vint en la cité et fut mené devant Argoland, et quand il y fut il lui dit : saches que le noble roi Charles nous envoie devers toi et te mande qu'il est venu comme tu lui as annoncé accompagné de quarante chevaliers, et vient en ce lieu pour faire ce que tu lui as dit; or, viens donc à lui avec quarante chevaliers comme tu lui as promis. Argoland leur dit qu'ils retournassent à Charlemagne, et qu'ils lui disent de l'attendre et qu'il l'iroit voir. Après que Charles eut connut le géant, il visita la ville pour connoître la partie la plus foible pour la prendre quand il viendroit, et vit aussi les rois dessus nommés; puis retourna à ses gens qu'il avoit laissé sur la montagne et les fit mettre en ordre. Aussitôt Argoland, accompagné de sept mille chevaliers vint après eux, mais chacun s'en méfia, car ils s'apperçurent qu'il y avoit plus de païens qu'ils n'étoient de chrétiens. Pourquoi Charles et ses gens retournèrent en France sans aucune délibération.

CHAPITRE LXVIII.

Comme Charles accompagné de plusieurs chevaliers retourna au lieu ci-devant dit, et prit Agen.

APrès que Charles fut retourné en France, il convoqua plusieurs gens et s'en vint devant la ville d'Agen, et en fit le siége qui dura environ sept mois.

Argoland étoit dedans avec plusieurs sarrasins, et les chrétiens avoient construits des forteresses devant la cité, tellement qu'on ne pouvoit leur nuire. Quand Argoland et les rois les plus grands de sa compagnie virent qu'ils ne pouvoient plus résister, ils firent

faire des pertuis et des cavernes dessous terre pour sortir delà, et ainsi vinrent hors de la cité et passèrent le fleuve Ganonna qui en étoit près, et ils se sauvèrent ainsi. Le jour suivant on ne fit pas grand triomphe en entrant en la cité, et mirent à mort dix sarrasins qu'ils y trouvèrent. Les autres voyant le fait se mirent en fuite par la rivière. Argoland étoit en une autre ville forte, et quand Charles le sut, il lui manda qu'il lui rendit la cité, où qu'il alloit l'assaillir; Argoland dit qu'il n'en feroit rien, sinon par voie de bataille, et que celui qui auroit victoire seroit seigneur de la cité. Alors ils assignèrent le jour de la bataille, et auprès de cet endroit étoit le château de Taillebourg, et un fleuve nommé Charante; plusieurs chrétiens plantèrent leurs lances en terre, et ceux qui devoient mourir le lendemain et couronnés de gloire pour l'amour de Dieu, trouvèrent leurs lances toutes vertes et fleuries, dont les chrétiens furent bien joyeux de ce miracle, et ne répugnèrent nullement de mourir pour la foi, et bénirent le nom de Dieu; après que leurs lances furent coupées ils entrèrent en bataille et mirent plusieurs sarrasins à mort; mais enfin ils furent occis, et plus de quatre mille chrétiens furent martyrisés et sauvés en paradis. Alors le cheval de Charles fut tué dessous lui; puis par ledit Charles fut mis à mort le roi de Gabie et celui de Burgie, puissans sarrasins.

CHAPITRE LXIX.

Les opérations vertueuses que Charles fit quand il fut retourné en France, et que les barons l'avoient accompagné, et de leurs grandes puissances.

LA bataille faite, Argoland s'enfuit et vint à Pampelune, d'où il manda à Charles qu'il l'attendoit pour batailler. Quand Charles sut le fait, il retourna en France pour avoir des gens qui étoient en mauvaise coutume, et sous condition de servitude que ceux qui étoient présens, les successeurs fussent francs à leur droit, comme qu'ils fussent conditionnés.

Pour cet effet, les prisonniers qui étoient en France furent délivrés des prisons.

Tous ceux qui étoient détenus pour mal-faits, et qui avoient mérités la mort, il leur donnoit la vie.

Tous les pauvres qui n'avoient point de quoi vivre, il leur donna des biens largement, tous ceux qu'il trouva mal vêtus, il les fit habiller selon leur état, tous ceux qui avoient querelle l'un contre l'autre, il les accorda, tous ceux qui avoient été déshérités de leurs biens et honneurs, il leur restitua tout; tous les gens qui pouvoient porter les rames, il les armoit : les écuyers vaillans de leurs personnes, il les fit chevaliers, et tous ceux qui avoient été bannis et privés de son amour, par le vouloir de Dieu, furent pardonnés et fit la paix avec chacun. Alors il se trouva avec une armée de cent mille bons combattans, sans y comprendre ceux qui alloient à pieds, qui étoient sans nombre.

Et sur les noms des princes du roi Charlemagne, Turpin archevêque de Rheims, qui par la volonté de Dieu dit : si le courage manque aux chrétiens,

je mettrai à mort les infernaux sarrasins. Charles de Cagonie son neveu, fils de sa sœur dame Berte, femme du duc Milon, quarante mille combattans; Olivier de Gênes, fils du duc Regnier, avec trois mille combattans; Arrestaurius, roi de Bretagne, avec sept mille combattans; nonobstant qu'en ce pays il y avoit un autre roi nommé Angélius, qui étoit roi d'Aquitaine, auquel César Angélius, donna les Bituriens, Poidevins, sans Onas et Algimas, cités avec leurs provinces, dessous Aquitaines; et après tout vint à néant, car à Roncevaux tous les citoyens furent occis. Ledit Angélius y vint avec trois mille hommes; Serus, roi des Bourdelois, avec quatre mille hommes; Godefroy de Frise, avec sept mille hommes; Salomon, compagnon d'Estoc, Baudouin, frère de Roland, Naimes de Bavière, avec dix mille combattans; Oger le Danois, avec dix mille; Hoël de Nantes et Lambert de Bourges, avec deux mille; Samson, duc de Bourgogne, avec dix mille; Guérin, duc de Lorraine et plusieurs autres comtes et barons, avoient plus de cinquante mille. L'armée de Charlemagne étoit si nombreuse, qu'elle tenoit deux journées de longueur et moitié de largeur; tellement que le bruit qu'elle menoit se faisoit entendre à plus de douze lieues à la ronde.

CHAPITRE LXX.

Des faits de Charles et d'Argoland, et de la mort de ses gens, et pourquoi Argoland se fit baptiser.

DU temps que Charles étoit jeune enfant; il apprit à parler le langage des sarrasins. Lors Argoland manda à Charles qu'il vint lui parler à Pampelune, parce qu'Argoland avoit considéré la multitude de ses

gens, car par le cours de nature il devoit vaincre les chrétiens. Cependant il pensa que le Dieu des chrétiens avoit plus de puissance que celui des païens; mais devant qu'il renonçât à ses dieux, il voulut essayer encore une fois à nombrer égal de paiens contre les chrétiens. Il fit accord avec Charlemagne, que celui qui seroit vaincu adoreroit le Dieu de l'autre.

Ces conditions ainsi faites entr'eux, ils envoyèrent trente chevaliers chrétiens contre un pareil nombre de païens. Quand ils furent mêlés ensemble, les sarrasins furent occis, puis furent envoyés quarante contre quarante, et aussitôt furent vaincus; puis mirent cent contre cent, à cette heure les sarrasins furent mis à mort. Argoland pensa mieux faire, et envoya deux cens contre deux cens, qui subirent le même sort des précedens; le géant fut mal-content de la destruction de ses gens, et pour faire grand carnage de l'une des parties ou de l'autre, il mit mille sarrasins contre mille chrétiens qui dans le moment détruisirent les susdits sarrasins. Après cette expérience faite, Argoland dit devant toute l'assemblée que la foi des chrétiens étoit meilleure que celle des païens; alors il se disposa pour recevoir le baptême dès le lendemain, il demanda trêve et sûreté pour aller et venir à Charles, et on le lui accorda. A l'heure de tierce que Charles étoit à dîner, Argoland eût intention de le voir pour connoître son état, et s'il étoit si valeureux et si grand en personne comme il étoit en bataille, et aussi pour se faire baptiser. Il vit Charles qui étoit assis bien magnifiquement, puis il remraqua l'ordre de ses gens et vit qu'il y en avoit un certain nombre avec lui en habit de chevaliers et grands princes, d'autres en habit de chanoines et de moines; puis fit tant d'informations qu'il fut instruit de chacun ordre et de la cause de leur état. Ensuite il vit plus bas treize pauvres, qui dinoient ainsi que les autres; car Charles ne prenoit jamais de repas qu'il n'y eût lesdits treize

pauvres en l'honneur des treize apôtres de Notre-Seigneur.

Il vit que ces pauvres étoient près de la terre, sans napes et mal vêtus, il demanda quels gens c'étoient; Charles lui dit : ils sont gens de Dieu, messagers de Notre-Seigneur Jesus-Christ, lesquels je soutiens en l'honneur des treize apôtres qu'il menoit avec lui, en leur donnant réfection corporelle. Argoland dit : comment est-il possible que l'on reçoive de cette manière les messagers de Dieu? je regarde que ceux qui sont assis auprès de toi sont bien vêtus et bien traités, et les serviteurs de ton Dieu vivant pauvrement et sont éloignés de toi; c'est une grande injustice que tu fais à ton Dieu de recevoir ainsi ses messagers. Je vois que la loi que tu m'as dite bonne, tu en fais peu de cas.

De ceci Argoland fut troublé et mis hors de son repos; il prit congé du roi et retourna vers ses gens. Il ne pensa plus à se faire baptiser, puis il demanda à Charles bataille plus forte que jamais, à commencer le lendemain.

CHAPITRE LXXI.

De la mort d'Argoland et de ses gens, et comme plusieurs chrétiens moururent par concupiscence d'argent et des chrétiens morts par miracle.

CHarles fut joyeux quand il vit qu'Argoland se vouloit faire baptiser, mais il fut mal-content quand il s'en retourna scandalisé; il prit avis des paroles qu'il avoit lâché sur les pauvres, qui sont les messagers de Dieu : car selon la pauvreté d'iceux, de la manière qu'ils étoient reçus ils ne faisoient pas honneur à leur maître. Charlemagne pensa bien que les gens de Dieu devoient être plus honorablement

reçus ; pourquoi les pauvres qu'il trouva en exercice, il les faisoit venir honnêtement manger, et prit cette coutume qu'il vouloit que les pauvres de Notre-Seigneur fussent admis en sa compagnie et honorablement servis.

Le jour suivant les chrétiens se mirent en bataille contre les païens; il fut fait si grande occision des sarrasins, que les français ne savoient par où passer : pourquoi Argoland voyant la défaite de son peuple, comme celui qui ne craignoit rien au hasard de sa vie, s'avança tellement sur les chrétiens qu'il fut mis à mort. Puis ils entrèrent à Pampelune, et tous les sarrasins qui y étoient furent envoyés au tombeau. Alors les rois de Sibile et de Corsaire se sauvèrent, et quelques-uns de leurs gens. Après les chrétiens pleins de courage, pour avoir l'or et l'argent des sarrasins morts, retournèrent; et quand ils furent chargés de leurs richesses, sans qu'ils s'en méfiassent, lesdits rois avec leurs gens vinrent secrétement frapper sur les chrétiens et les mirent à mort. L'avarice déplaît à Dieu.

Le lendemain les nouvelles de la défaite des sarrasins et de la mort d'Argoland furent sues : alors vint le prince de Navarre, nommé Sutre, homme puissant, qui demanda à Charlemagne bataille ordinaire. Charles étoit si puissant pour la confiance qu'il avoit en l'aide de Dieu, que quand il combattoit pour la foi chrétienne ; la voulant maintenir être telle que par elle on peut gagner le paradis, qu'il ne refusa la proposition de ce prince. Après que le jour fut assigné de part et d'autre : Charles se mit en oraison, pria Dieu dévotement qu'il lui plût de lui faire connoître les chrétiens qui devoient mourir en cette bataille. Le jour marqué pour la bataille chacun fut armé, et par la volonté de Dieu Charlemagne vit tous ceux qui devoient mourir ce jour-là, car le signe de la croix paroissoit sur eux. Quand Charles vit cela, il remercia Notre-Seigneur Jesus-Christ ; cependant il lui prit compassion de leur mort. Alors il

manda tous ceux qui portoient enseignes et les fit venir en son oratoire; puis les enferma dedans, afin qu'ils ne fussent morts ledit jour. Après il mit son armée en chemin pour aller contre celle du prince, qui lui et ses gens ne durèrent guères.

Quand cela fut fait, l'empereur vint à son oratoire, victorieux de ses ennemis, et trouva morts ceux qu'il y avoit enfermés. Alors il connut la volonté de Dieu être telle que ceux à qui il ordonna le signe de la croix, étoient entrés à ce jour en son paradis pour recevoir la couronne du martyre, et qu'il ne lui appartenoit point de prolonger leur salut. Pourquoi celui qui est simple, qui veut mettre peine d'obtenir le passage dont il n'est pas le maître.

CHAPITRE LXXII.

Comme le merveilleux géant Ferragus emportoit les barons de France sans danger, et comme Roland combattit contre lui.

Après qu'Argoland fut occis et plusieurs rois sarrasins, comme nous avons dit ci devant, les nouvelles vinrent à l'amiral de Babylone, lequel étoit un géant terrible, et étoit de la génération de Goliath, qui accompagné de mille turs, vint pour batailler contre Charles; car sa puissance étoit si renommée par tout le monde qu'il se faisoit nommer Ferragus. Il vint en la cité de Vergère près saint Jacques, et manda à Charles qu'il vint à lui pour batailler. Ce géant étoit merveilleux et ne redoutoit aucun fer de lance, il avoit la force de cinquante hommes puissans; quand Charles sut les nouvelles de sa venue, il alla vers lui. Lors le géant sortit de la ville, et lui demanda bataille de personne à personne. Charles qui n'avoit jamais refusé telle proposition, lui envoya Oger le Danois. Quand le géant le vit tout

seul au champ, sans faire nul semblant de guerre, il vint à lui et le prit d'une main, le mit sous son bras sans lui faire nul mal, l'emporta en son logis et le fit mettre en prison; car il ne faisoit non plus de cas de l'empereur que fait le loup d'emporter une brebis, ou un chat une souris. La hauteur de ce géant étoit de dix coudées, la face d'un pied et demi, le nez long de neuf pouces, les bras et les cuisses d'une toise, les doigts de la main de dix pouces cinq lignes de long. Après qu'Oger fut emporté, Charles y envoya Regnaut d'Abespine. Quand Ferragus le tint il le chargea et l'emporta avec l'autre. Charles fut bien étonné; il en envoya deux autres, savoir: Constantin de Rome, et Hoël. Le géant prit l'un de la main droite et l'autre de la gauche, et les emporta tous deux en prison, en son logis. De rechef deux autres furent envoyés, et semblablement furent emportés. Quand Charles vit le fait de cet homme, il fut fort surpris et n'y osa plus envoyer personne; car nul ne pouvoit résister contre lui. Roland le valeureux, neveu de Charles, se vint présenter à son oncle pour y aller; mais il ne lui voulut pas octroyer: toutefois fut force qu'il lui donnât congé. Alors Roland se mit devant Ferragus, mais il fut bientôt pris; il le mit devant lui sur son cheval, et le mena auprès des autres. Quand Roland vit qu'on l'emportoit, il prit courage en lui, invoqua le nom de Jesus à son aide; puis se tourna contre Ferragus et le prit par le menton. Il le fit tomber de son cheval à terre, et lui aussi; puis se levèrent et montèrent chacun sur leur cheval. Roland qui étoit courageux, tira Durandal son épée, et vint contre le géant: il donna un tel coup au cheval du païen, qu'il le trancha par le milieu, et le géant tomba à terre. Lui malcontent de son cheval qui étoit mort, prit son épée pour frapper Roland, et l'eût occis si le coup eût porté; mais ainsi qu'il levoit le bras pour frapper, Roland habile s'avança et donna au géant un tel coup sur le bras duquel il tenoit son épée, qu'elle tomba

à terre; car Ferragus le croyant frapper du poing, attrapa le cheval de Roland tellement qu'il le tua. Par ainsi tous deux se trouvèrent à pieds, lesquels sans armes commencèrent à batailler avec les poings jusqu'à l'heure de none; pourquoi tous deux étoient fort fatigués; et firent trèves pour jusqu'au lendemain, qu'ils devoient se combattre à pieds sans lances; et parole donnée ils s'en allèrent.

CHAPITRE LXXIII.

Comme le lendemaen Roland et Ferragus bataillèrent et disputèrent en matière de religion, et par quel moyen Ferragus fut occis par Roland.

Le jour suivant dès le matin, Roland et Ferragus vinrent au champ de bataille : le géant y porta une épée bien grosse et large, mais elle ne lui valut rien : car Roland fit provision d'un gros bâton tortu, bien long et émaillé, duquel il ne fit que frapper le géant, mais il ne put aucunement le navrer pour le présent : il le frappa de cailloux et de pierres, et ne le pouvoit attraper. En cette manière ne cessèrent de batailler. Le géant se trouva fatigué, et demanda trêve à Roland pour se reposer; Roland y consentit. Quand le géant fut couché, il alla quérir une pierre et lui mit dessous la tête, pour qu'il put dormir mieux à son aise; après qu'il eût un peu sommeillé, il se leva et Roland se vint seoir auprès de lui. Il lui dit : je suis étonné de ton fait; il faut que tu sois fort, puisqu'on ne peut te navrer au corps, ni par épée, bâton, pierres, ni autrement.

Le géant qui parloit espagnol dit : je ne puis être occis sinon par le nombril. Quand Roland l'ouït, il ne fit pas semblant de l'entendre. Alors Ferragus lui demanda comme il avoit nom; je me nomme Roland,

neveu de Charles empereur. Ferragus lui demanda qu'elle foi il tenoit, Roland répondit, je tiens la foi chrétienne, par le vouloir de Dieu. Ferragus dit ; quelle est cette foi, et qui l'a donné ? Roland répondit : après que Dieu tout-puissant eût fait le ciel et la terre, il créa notre premier père Adam, qui fut désobéissant à ses saints commandemens ; le monde étoit jugé en terre sans avoir béatitude et félicité. Après un long-temps, le fils de Dieu, la seconde personne de la sainte Trinité, descendit du ciel et prit humanité dans le sein d'une Vierge; puis par ses instructions mit le peuple dans la voie du salut : après plusieurs années souffrit très-griève passion pour nous sauver, C'est pourquoi celui qui croira en lui et sera baptisé, après cette mortelle vie sera sauvé. Voilà la foi que je tiens en laquelle je veux mourir. Après que Ferragus lui eût fait plusieurs questions, et que Roland y eût répondu, Ferragus dit encore : tu es chrétien et je suis païen ; il faut par telle condition faire entre toi et moi, que celui qui sera vaincu accepte la foi que tient le vainqueur, et soit tenue et approuvée bonne. Roland accepta avec joie la proposition. Alors chacun fut appareillé pour batailler. Roland vint à lui; Ferragus haussa le bras pour le frapper, mais Roland vit venir le coup, et pour l'éviter il jeta son bâton contre l'épée du païen; du coup le bâton fut cassé. Le géant vint à Roland et le mit dessous lui; Roland voyant qu'il ne pouvoit échapper, en son cœur invoqua le nom de Jesus et de la Vierge Marie, et prit telle résolution qu'il s'échappa, et l'empoigna de si grand courage qu'il le mit sous lui; puis tira son épée, de laquelle il pointa le païen : il se leva incontinent et se mit à fuire contre l'armée de Charles. Quand Ferragus se sentit blessé en ce lieu, il fit un cri si épouvantable que ceux qui l'entendirent en furent effrayés. Il dit; oh ! Mahon mon Dieu, viens-moi secourir, car tu vois bien que je me meurs; ne tarde plus. A cette voix hideuse, les sarrasins vinrent et

l'emportèrent en son logis ; néanmoins Roland étoit venu sain au camp de Charles. Puis les chrétiens vinrent sur les païens qui emportoient Ferragus en la cité et l'achevèrent. Après ils furent à la prison et mirent dehors Oger, Regnaut, Constantin, Hoël, et tous ceux qui s'y trouvèrent.

CHAPITRE LXXIV.

Comme Charles alla à Corsuble, et comme le roi dudit endroit et celui de Cyble l'y attendoient et de leur destruction.

Après tout ceci fait, le roi de Corsuble et celui de Cyble, mandèrent au roi Charles s'il vouloit venir à Corsuble pour batailler ; et quand Charles le sut, il vint et amena avec lui toute sa puissance. Quand ils furent tous prêts pour combattre, les sarrasins firent une chose étrange, car devant les hommes qui étoient tous à cheval et en bon équipage, ils mirent et ordonnèrent beaucoup de gens de pieds, qui portoient des visagères toutes contrefaites, noires, rouges, cornues, barbues et hideuses comme diables. Ne pouvant autrement vaincre les chrétiens, ils s'avisèrent de ce stratagême ; chacun des piétons sarrasins ainsi déguisés, portoient en leurs mains une clochette ou campagne. A l'entrée de cette bataille ils commencèrent à sonner fortement et faire grand bruit, tellement que quand les chevaux des chrétiens les virent aussi effroyables et contrefaits qu'ils étoient, l'épouvante les prit et commencèrent à fuir impétueusement, tellement que les hommes ne pouvant les retenir, se mirent aussi à fuir. Charles s'avisa d'un moyen, le lendemain il fit boucher les yeux et étouper les oreilles des cheveux, afin qu'ils ne pussent voir ni entendre le bruit ni la figure contrefaite des sarrasins ; de sorte que quand ils vinrent pour

donner bataille, il ne firent que mettre à mort jusqu'à midi. Cependant ils ne purent entièrement détruire les païens, car ils avoient un grand char fait exprès pour empêcher aux ennemis de résister; cette machine étoit conduite par huit gros bœufs qui la menoient en guerre. Dessus étoit leur étendard, et il étoit enjoint sur peine de la mort, que personne ne reculât pour telle chose qui arrive, tant que l'étendard sera droit.

Charles fut informé de ceci, pourquoi il se mit parmi les sarrasins, vint à l'étendard et le coupa. Ce que voyant les sarrasins s'enfuirent, plusieurs furent occis, et le lendemain la ville fut prise. Après Charles fut content de lui rendre cette ville, s'il se vouloit faire baptiser, mais qu'il la tiendroit de lui; alors Charles ordonna en Espagne de ses barons, tellement que nul ne l'osa attaquer; car toujours se trouvoit victorieux de ses ennemis, par la grace de Dieu, lequel ne manque pas de secourir ses amis.

CHAPITRE LXXV.

Comme l'Eglise de saint Jacques fut sacrée par l'archevêque Turpin, et les Eglises d'Espagne sujettes à elle et des Eglises principales.

Lorsque l'empereur eût mis le bon ordre et bonne garde en Espagne, il alla à saint Jacques avec fort peu de gens; quand il y fut il augmenta le nombre des chrétiens et leur fit beaucoup de bien, il chassa les apostats et autres gens qu'il trouva désobéissans à notre Mère sainte Eglise catholique; il les fit mourir ou les exila en France. Alors par toutes cités d'Espagne il ordonna des évêques, des religieux et autres gens d'Eglise, fit constitutions et ordonnances en l'honneur de saint Jacques. Il constitua beaucoup d'évêques, de rois, de princes et d'habitans en

Espagne, qui furent sujets à l'évêque de saint Jacques, et aussi les gens de la terre de Galice; et Turpin archevêque de Rheims; ce fut en en ce lieu où lesdites ordonnances furent faites, et moi accompagné de neuf évêques de sainte vie, à la requête de Charles, au mois de juillet, l'Eglise de saint Jacques et l'autel d'icelui dédié, béni et consacré. Alors l'empereur donna toutes les terres d'Espagne et de Galice à cette Eglise, et puis ordonna que chaque habitant des maisons donneroit annuellement à l'Eglise de saint Jacques, quatre deniers monnoie courante, et moyennant ce, il seroit franc et libre de servitude, pour l'honneur de saint Jacques. Il fut établi que l'Eglise du lieu, et autres que les évêques et dignités spéciales de toute l'Espagne et de Galice, aussi les couronnes des rois de cette contré, fussent nommées pour l'honneur par l'évêque de saint Jacques; ainsi comme devant avoir été fait en Asie, au lieu dit Ephèse, pour l'honneur de saint Jean l'Evangéliste, frère de saint Jacques et fils de Zébédée, de saint Jean en la partie dextre, et de saint Jacques en la partie senestre. Alors fut accomplie la prédiction de la mère de ces deux enfans glorieux et amis de Dieu, quand elle disoit à Notre-Seigneur Jesus-Christ, quand ils préchoient son royaume, que l'un fut assis à sa droite, et l'autre à sa gauche. Pour ce sont ainsi siégés ès Eglises principales; et les chrétiens par droit le devoient exalter, défendre et maintenir de toutes leurs puissances. C'est-à-savoir : l'Eglise de saint Jean l'Evangéliste, et l'Eglise de saint Jacques en Galice; et si on demandoit la cause de ces trois lieux et sièges principaux de toute la chrétienneté, la cause est assez apparente : ces trois lieux sont grandement exaltés et honorés de Dieu et des bons chrétiens, auxquels les pécheurs principalement doivent avoir recours pour obtenir pardon de leurs péchés.

Premièrement ces trois apôtres, comme saint Pierre, saint Jean et saint Jacques, ont précédé tous les

apôtres en la compagnie de Jesus, quand il étoit au monde; ils furent appellés à ses secrets, et ont mieux continué avec lui. Ainsi à bon droit, les lieux auxquels ils ont conservé et continué leur vie, et leurs corps y reposant doivent être honorés. Principalement saint Pierre fut le premier qui prêcha à Rome, y fut martyrisé et enseveli; ainsi l'Eglise romaine est exaltée sur toutes les autres Eglises, et après saint Jean qui vit les secrets de Dieu en la cène, et en Ephèse, où il fit *In principio erat Verbum, etc.* Et par sa prédication a converti les infernaux à la chrétienneté. Puis il dit à saint Jacques qu'il prit tant de peine en Espagne et en Galice, pour l'amour de Dieu; pourquoi pour sa sainte vie, comme pour les miracles et pour ses martyrs, est sa sépulture en mémoire pour tout le monde.

CHAPITRE LXXVI.

Comme la trahison fut comprise par Ganelon, et de la mort des chrétiens, et comme Ganelon est repris par l'auteur.

En Cesarée il y avoit deux rois fort puissans, nommés Marfarius et Bellegrandus, frères, qui furent envoyés par l'amiral de Babylone en Espagne, lesquels étoient sous le roi Charles, et lui faisoient grand signe d'amour, alloient pour obéir à ses commandemens; Charles voyant qu'ils n'étoient pas capables de tenir seigneuries sous lui, à cause qu'ils n'étoient pas capables de tenir seigneuries sous lui, à cause qu'ils n'étoient pas chrétiens, il leur manda par Ganelon auquel il se fioit, qu'ils se fissent baptiser et envoyassent tribut en signe de fidélité de leurs pays. Ganelon y alla et leur fit le message. Après qu'il eût beaucoup de paroles déceptoires avec eux, ils envoyèrent au roi Charles trente chevaux

chargés d'or, d'argent et autres richesses, et quatre cent chevaux chargés de vin doux, pour donner à boire aux gens de guerre, et aussi mille sarrasins en bon point; le tout en signe d'amour et obéissance. Ils donnèrent à Ganelon vingt chevaux chargés d'or, de draps de soie et autres choses précieuses; moyennant qu'il trahiroit Charles et sa compagnie, si faire se pouvoit. Alors Ganelon épris d'avarice, qui consomme toute la douceur, trahit son prince pour avoir or et argent; il fit pacte avec les sarrasins de trahir son prince et les chrétiens, et jura de ne faillir à leur entreprise. Mais je suis étonné de Ganelon, qui fit trahison sans avoir cause ni sujet. O mauvais traître Ganelon! tu oublies ta naissance en faisant œuvre vilaine; tu étois riche et grand seigneur, et pour argent tu as trahi ton maître; tu fus élu entre les autres pour aller aux sarrasins, pour la confiance qu'on avoit en toi, et tu commets infidélité et noire trahison. D'où vient ton iniquité, sinon d'une fausse volonté plongée en l'abyme d'avarice pour ton seigneur? Que t'avoit fait Roland, Olivier et les autres, si tu avois haine contre quelqu'un, pourquoi consentois-tu aux plaisirs innocens? N'y avoit-il personne que tu eusses en amour, quand à tous les chrétiens tu as été traître? Raison étoit-elle en toi quand capitaine as été contre la foi? Que vaut la promesse que tu as faite? O fausse avarice! ardeur de concupissance! celui ci n'est pas le premier qui par toi est devenu rebelle; pourquoi Adam fut à Dieu désobéissant, et la cité de Troye, cette grande ville, fut mise en sujétion.

O le bon regard que fait la personne, de laisser la chose sans raison pour complaire au bon droit qui ne veut chose contraire à la nature! Toutefois Ganelon emmena l'or, l'argent, le vin; les femmes et autres richesses.

Quand Charles les vit, il pensoit que tout fût fait en bonne équité. Les grands seigneurs bataillèrent et prirent le vin pour eux. L'empereur eût l'or

et l'argent, et les menus gens prirent les femmes des sarrasins. L'empereur donna consentement aux paroles de Ganelon, car il parloit si précipitamment et avec tant de persuasion, que Charles et toute son armée passèrent les portes de Césarée; car Ganelon lui fit entendre que les rois susdits se vouloient faire chrétiens et jurer fidélité à l'empereur. Alors Charles transmit ses gens et fit la dernière compagnie Il avoit mis Roland, Olivier et les plus spécieux de ses sujets avec mille combattans, et furent à Roncevaux. Alors Malfarius et Bellegrandus, selon le mauvais conseil de Ganelon, avec cinquante mille sarrasins furent se cacher dans un bois en attendant les français, et y demeurèrent bien deux jours et deux nuits. Ils divisèrent leurs gens en deux parties; en première mirent 20 mille sarrasins, et l'avant-garde de Charles étoit de deux mille chrétiens, qui furent tous contraints de reculer; car depuis le matin jusques à tierces ils ne cessèrent de frapper dessus. Pourquoi les chrétiens furent lassés et eurent besoin de repos; néanmoins ils bûrent de ce bon vin doux des sarrasins, après plusieurs qu'ils avoient emmenés de France, pourquoi c'étoit la volonté de Dieu qu'ils dûssent mourir, afin que le martyre et passion fut utile à leur salut, et pour effacer leurs péchés; car aussitôt les trente mille sarrasins vinrent, qui firent la seconde bataille sur les français qui furent tous tués, excepté Roland, Baudouin et Thierry. Les uns furent tués de lances, les autres écorchés tous vifs, les autres rôtis, les autres écartelés; et plusieurs autres empalés et tourmentés. Et quand la bataille fut finie, Ganelon étoit avec Charles et l'archevêque Turpin, qui ne savoient rien de la trahison; sinon le traître qui les entretenoit tant que tout fut mort. De l'angoise qu'en eût l'empereur, il ne faut pas le demander; car il manqua d'en mourir de chagrin.

CHAPITRE LXXVII.

De la mort du roi Marfarius, et comme Roland fut martyrisé de quatre coups de lance, et après tous ses gens furent tués.

APrès la bataille faite, comme j'ai dit ci-devant, forte et cruelle, Roland qui étoit fort fatigué, rencontra en son chemin un sarrasin fier et orgueilleux, à l'entrée d'un bois; il le prit et l'attacha de quatre cordes bien étroitement, cependant sans lui faire nul mal : puis monta sur un arbre des plus hauts pour voir plus à son aise l'armée des sarrasins, et aussi des chrétiens qui s'étoient enfuis, et vit une grande quantité de païens : pourquoi il sonna fortement de son cor d'ivoir, alors vinrent à lui cent chrétiens bien montés et armés. Quand ils furent venus, il retourna au sarrasin qu'il avoit lié à un arbre; il tenoit son épée nue devant lui, en disant : je te ferai mourir si tu ne me montres où est le roi Marfarius, et que s'il lui montroit il lui sauveroit la vie. Le sarrasin fut bien content, et jura qu'il le feroit volontiers pour sauver sa vie; ainsi il le mena avec lui jusqu'à ce qu'ils virent les païens, et lui montra le roi qui étoit monté sur un gros cheval roux, et autres enseignes certaines pour lui faire connoître. En ce point Roland avec confiance en Dieu, au nom de Jesus entra en bataille; entre les autres il rencontra un sarrasin d'une grandeur prodigieuse, auquel il donna un si grand coup de Durandal sur la tête, qu'il le fendit lui et son cheval, tellement que l'une des parties tomba à droite à l'autre à gauche. Pourquoi les sarrasins furent si étonnés de la force de Roland que tous se mirent à fuir; alors le roi Marfarius se trouva avec très-peu de monde.

Roland le vit, et aussitôt vint à lui et le mit à mort. Mais les chevaliers chrétiens qui étoient avec Roland, furent malheureusement tués en cette rencontre; excepté Baudouin et Thierry, qui de peur s'enfuirent au bois. Après que Roland eût occis le roi Marfarius, il fut tellement oppressé, qu'il fut navré mortellement de quatre lances, frappé de pierres, cassé et blessé de faux dards et de traits mortels. Nonobstant ces blessures et contre la volonté des sarrasins, il s'échappa de la bataille et se sauva le mieux qu'il pût. Bellegrandus, frère de Marfarius, redoutant fort qu'aucun adjutoire ne lui vint de la part des chrétiens, s'en retourna hâtivement en autres pays avec ses gens. L'empereur Charlemagne avoit passé la montagne de Roncevaux, ignorant comme tout c'étoit passé, et ce qu'on avoit fait.

FIN.



